

Galaxie

ANTICIPATION

AVRIL 1958

Numéro 43 - 100 F.

*

15 Frc b. Belgique

1 Frc suisse 140g.

LES LEÇONS DU ROBOT

par

Lloyd Biggle Jr

IDYLLES SUR COMMANDE

par

F. J. Donnelly

LA BALLE CHOISIT LA LIBERTÉ

par

W. S. Tewis



CHAQUE VENDREDI

Rêve

Hebdomadaire des Romans-Photos

Vous y trouverez
chaque semaine

6 ROMANS-PHOTOS à suivre

2 ROMANS-PHOTOS complets

En vente
partout

50^{fr.}

Galaxie

ANTICIPATION

Éditée et publiée mensuellement par les Éditions Moll et Joux, avec l'accord
de GALAXIE SCIENCE FICTION, New-York

Cinquième année

AVRIL 1958

N° 53

***** SOMMAIRE *****	
	PAGES
Les leçons du robot, par Lily BROWN	2
Mélan sur commande, par FIAN O'DONNELL	23
La balla choisit la liberté, par W. S. TERRY	33
Marche arrière, par VANCE SMITH	41
Glaiveur transimpérielle, par W. MORRIS	56
La police des Martiens, par MARVIN LERMAN	68
Votre courrier	75
Un maillet de la chaîne, par MICHAEL SHARON	77
Le passage du murail, par JEANNE BAYLEMBERT	83
Contempler du progrès, par J. BARNES	99
Les soupçons valentins, par J. GALT	109
Voyage sans retour, par J. T. MERRISON	111
Sur une île perdue, par R. DEX	119
Compagnons de la lune, par F. FLEURY	129
L'ère chimie, par J. BOLAN	167

Galaxie

ANTICIPATION

Magazine paraissant chaque mois

Sous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by GALAXIE ANTICIPATION, Paris
and GALAXIE SCIENCE FICTION, New-York



Rédaction, Administration, Abonnements, Vente,
Publicité : Moll et Joux - Publication, 16, boulevard
de la Madeleine, Paris-8. Tél. : RIE. 85.79 et la suite.
Abonnements : France et Union Française : 1 an,
100 fr. - Étranger : 1 an, 1200 frs. Adresser
les fonds à : GALAXIE, C.C.P. Paris 13-896-38.
Pour tout changement d'adresse, prière de joindre
la dernière bande d'envoi et la somme de 20 frs.

Directeur : André BAYLER

Directeur de Publication : Jeanne COURTILLIET



LES LEÇONS DU ROBOT

Sous sa direction, on faisait des progrès surprenants. Mais il y a quand même des limites aux possibilités d'un automate...

Le professeur Oswald J. Perkins était la dernière personne que je souhaitais rencontrer ce matin-là : c'est pourquoi, sans doute, je me trouvais nez à nez avec lui en entrant au bureau de poste.

Comme il me tendait la main, je n'avais d'autre alternative que de la lui serrer ou de faire immé-

diatement demi-tour. Je lui serrai donc la main et m'informai de sa santé. Puis je lui demandai s'il pensait que ce temps chaud allait durer, et si sa fille se trouvait bien du nouveau traitement qu'elle suivait, et comment son fils se débrouillait dans son emploi.

Au bout de quelques minutes, j'eus épuisé les sujets de conver-

sation habituels, et commençais à me sentir assez embarrassé. A ce moment, Schantz, le receveur du bureau de poste, vint à mon secours. Se penchant au-dessus du comptoir qui séparait les employés du public, il s'exclama :

— C'est une honte !

Les lèvres minces du professeur esquissèrent un sourire légèrement ironique.

— Les machines ont privé des hommes de travail depuis que les hommes se sont mis à construire des machines, dit-il. Mais la plu-

part de ces hommes ont trouvé un autre emploi, et tout le monde, en définitive, bénéficie des machines, parce qu'elles permettent de produire davantage. Souvent, aussi, elles travaillent mieux. Quand une machine pourra faire mon travail mieux que je ne le fais, je prendrai bien volontiers ma retraite. Mais on n'a pas encore réussi à construire une telle machine, et je ne crois pas qu'on y parvienne.

* Illustrations de WOOD *



par LLOYD BIGGLE junior

Nous nous étions groupés spontanément de part et d'autre du comptoir. Par-delà l'épaule de Schantz, à travers la paroi vitrée du fond, je voyais un astronaute s'élever lentement. Ses bandes rouges, blanches et bleues étincelaient au soleil matinal. Le jeune Bill Wade était aux commandes, parlant faire la tournée rurale. Les fermières sont en admiration devant Bill ; ils le disent capable de lancer le courrier dans l'entonnoir d'une boîte aux lettres à cent cinquante mètres d'altitude.

— Je viens d'avoir un entretien avec Sam Beyers, dit-il au professeur. Il prend une page entière de publicité dans la Gazette de dimanche, pour annoncer qu'il a, maintenant, plus de quatre-vingts élèves, qui font, à chaque leçon, autant de progrès qu'en fait, généralement, en six mois. Il m'a dit, en confidence, que, dans une semaine, il ne vous resterait plus un élève.

— Eh bien ! moi, j'en connais deux qui lui resteront, grommela le receveur. Je ne tolérerais pas que mes petits-enfants reçoivent des leçons de violon d'un robot !

— C'est très gentil à vous ! murmura le professeur Perkins. Mais Sam Beyers ne se trompe pas beaucoup. Ce matin, j'avais vingt-quatre élèves. Quand je vais rentrer chez moi, ce sera pour apprendre que trois ou quatre autres m'ont quitté ! Aussi, dans une semaine, il ne me restera, vraisemblablement, que vos deux petits-fils. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?

Pourquoi quelques-uns iraient-ils payer pour quelque chose qu'il peut avoir gratuitement ?

— Sam Beyers est un astro, me dit le receveur. Vous ne devriez pas accepter cette publicité.

— Sam n'est pas un mauvais observateur, répartit-il. Je n'aime guère ce qu'il est en train de faire avec ce robot. Mais, aussi longtemps qu'il m'insère rien de mensonger dans sa publicité, je ne puis la refuser.

Le receveur secoua la tête, en disant d'un air moqueur :

— Peut-être que si le professeur faisait aussi de la publicité...

— Je lui ai proposé de passer gratuitement quelques annonces. Mais il n'a pas voulu accepter.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Perkins. Dans une semaine d'ici, Beyers aura presque tous mes élèves... Mais dans un mois, je commencerai à les récupérer. Je n'ai qu'à attendre... Est-ce que ma musique est arrivée ?

Ses longs doigts fins prirent possession du rouleau de partitions que lui remit Schantz, tandis que je compulsais rapidement le courrier de la Gazette pour voir combien de chèques s'y trouvaient enclos.

Je rejoignais Perkins à la sortie de la poste, arrêté devant le terrain de sport pour observer une partie de scooter-ball.

Un des joueurs, exécutant une habile volte-face sur sa machine, parvint à renvoyer le ballon alors que le but paraissait devoir être marqué par l'équipe adverse.

— Bien joué ! m'exclamai-je.

— Oui, ce petit Jones a une agilité de chape, acquiesça le professeur.

— C'est un de vos élèves ?

Mon interlocuteur sourit, et répondit :

— C'en était un, jusqu'à la semaine dernière. Et j'en ai presque de la peine pour le robot. Pensant donc ? J'ai vu Finky Jones jouer en tenant son violon à l'envers, lier les cordes pour qu'elles se rompent au milieu de la leçon.

Un jour, il est même venu avec un grillon dans son violon, et je ne sais comment, il avait dressé l'insecte, lequel ne stridulait que lorsque Finky le voulait... » Monsieur, me dit-il, mon violon doit avoir quelque chose de détraqué ! Il fait un drôle de bruit ! » Sur ces mots, le voilà qui joue avec l'archet, et, aussitôt le grillon donne de la « voix ». Je ne me suis pas laissé démonter ! » Ce n'est rien ! lui ai-je déclaré. Il vous suffira de faire chaque jour vingt minutes d'exercices supplémentaires, et ça passera. » Après ça, il n'a jamais plus recommencé !

Le professeur rit, mais je n'étais pas d'humeur à partager sa gaieté.

— Vous ne semblez pas bien vous rendre compte du danger que Beyers constitue pour vous ! lui fis-je remarquer.

Il haussa les épaules, et répondit :

— Oh ! si : parfaitement ! Je perds de l'argent, et c'est un luxe que je ne puis me permettre. Mais les gens ne tarderont pas à s'apercevoir qu'un robot est incapable

de donner des leçons de violon. Une machine peut-elle savoir quand l'élève violoniste a besoin d'un peu de rembourrage sur l'épaule ou d'un archet plus lourd ? Sait-il discerner quels sont les élèves qu'il faut encourager gentiment, et ceux qui ont besoin d'être secourus ? Est-il susceptible d'apprécier la différence qu'il y a entre une phrase joliment jouée, et la même phrase interprétée plateusement ? Non ! Aucune machine ne peut égaler un bon professeur de violon. Les gens ne tarderont point à s'en apercevoir, et le robot de Beyers retournera à la fabrique d'où il est sorti.

— Je crois que vous vous trompez, dis-je. Aussi longtemps que Beyers donnera ses leçons gratuitement, les gens lui envieront leurs enfants. Qu'ont-ils à y perdre ?... Vous serez obligé de rembourser à la fois, et d'aller vous installer ailleurs, bien avant que les parents commencent à être mécontents du robot. Savez-vous ce que cherche Beyers ?

Le professeur se contenta de sourire en secouant doucement la tête.

— Eh bien ! moi, je crois pouvoir vous le dire, déclarai-je. Il veut se débarrasser de vous. Il donnera des leçons gratuites jusqu'à ce qu'il vous ait complètement éliminé de la compétition, et, alors, il pourra faire payer le prix qu'il voudra. Les élèves dont les parents regretteront risqueront de perdre le bénéfice des leçons déjà reçues ; ainsi, tout le monde finira-t-il par

payer. Beyers demandera le double de ce que vous demandez, car il lui faudra bien amortir l'argent qu'il a investi dans ce robot. Ça coûte cher, ces trucs-là !

Le professeur haussa les sourcils, en s'étonnant :

— Vous pensez donc que Beyers cherche à gagner des gros sous ?

— Ça ne lui ressemble pas, bien sûr ! dus-je convenir. Sam s'est fait lui-même, et il a toujours été très correct en affaires. Voici neuf ou dix ans, quand Hardson a été sur le point de faire faillite, Sam lui a prêté de l'argent, en disant que c'est la concurrence qui stimule le commerce. Hardson a quand même fini par faire la culbute. Mais il n'empêche que Sam l'avait aidé de son mieux. J'ai donc peine à croire qu'il soit devenu si âpre au gain. Mais comment expliquer la chose autrement ?...

Nous remontions lentement la Grand-Rue. Je regardai un aérocar se poser devant chez Warren, le marchand de fourrage. Un fermier en descendit, qui entra vivement dans la boutique et, un moment plus tard, un robot apparut, porteur de sacs de fourrage qu'il chargea sur l'aérocar.

Cent mètres plus loin, nous arrivâmes à hauteur de chez Beyers. Celui-ci vendait un peu de tout, mais, jusqu'à ces derniers temps, il était surtout spécialisé dans les appareils et fournitures électroniques. Maintenant, sa vitrine annonçait, en lettres flamboyantes :

ROBOTS EN TOUT GENRE. Au-dessus de la boutique se trouvait le cours de musique Beyers, dont le robot était la cheville ouvrière.

Comme nous passions devant la boutique, la porte s'ouvrit, et une fillette sortit en gambadant, agitant ses longues boucles blondes au vent de la course. Elle n'avait pas plus de dix ans, mais, déjà, une certaine féminité se mêlait à l'expression de son visage. C'était Sharon, la fille de Sam Beyers. Elle nous dépassa en chantonnant, puis regarda par-dessus son épaule et s'arrêta pile.

— Bonjour, Sharon ! dit le professeur.

Elle le regarda d'un air boudeur, puis, brusquement, lui tira la langue.

— Tu ne dois pas faire ça, Sharon, intervins-je. Ça n'est pas poli.

Alors, elle me tira la langue, à moi aussi, et s'en fut en courant.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? m'étonnai-je.

— Je ne suis pas très populaire chez les Beyers, dit Perkins.

— Beyers adore sa fille. Elle est jolie, intelligente, et pleine de vivacité, ce qui doit consoler Sam d'avoir un fils aussi sot. Mais il gâte trop la petite. Elle aurait besoin d'une bonne fessée, de temps à autre.

— Oh ! c'est une gentille enfant, croyez-moi, soutint le professeur.

Nous nous immobilisâmes soudain en percevant les accents d'un violon. Le professeur me tira

par la manche, et nous allâmes nous planter un peu plus loin, devant les vitrines de l'Élégance Terrestre, qui offraient tout un choix de toilettes pour dames.

— Beethoven ! me dit Perkins, dont le visage exprimait une vive excitation : la *Sonate en ut mineur*, *Opus 30*...

— Oui, je la reconnais bien. Vous me l'aviez fait jouer, autrefois.

— Ce robot mérite un certain respect. Peu de professeurs connaissent suffisamment le répertoire historique du violon pour exhumier un chef-d'œuvre oublié, d'un maître dont le nom ne signifie déjà plus grand-chose.

Je prêtai l'oreille pour suivre la musique, et constatai :

— Le robot joue bien...

— Vous trouvez ?

— Mais il joue comme un robot.

En effet, il y avait quelque chose de péniblement mécanique dans son indifférence devant les difficultés, dans sa sévérité rythmique et son absence d'émotion. Je pensai que ses élèves joueraient comme des machines. Le professeur Perkins pouvait pulser quelque réconfort dans cette constatation, mais pas moi, ni les bonnes gens de Waterville et des environs, qui n'étaient pas susceptibles de prendre en considération le bon goût musical et la finesse d'une exécution, du moment que leurs rejets étaient capables de jouer du violon.

— Venez ! me dit Perkins.

Traversant la rue, nous nous

postâmes sous le porche de la pharmacie Saylor et continuâmes d'écouter le violon, dont le chant semblait porté par les rayons du soleil. La musique changea plusieurs fois. Je reconnus un fragment d'un vieux concerto d'Alban Berg et quelques pièces modernes de Morglitz. Le professeur écoutait avec attention, sans faire aucun commentaire.

COMME la demie de l'heure sonnait, la musique s'arrêta. Un instant plus tard, la porte du cours Beyers s'ouvrit toute grande sur la rue pour livrer passage à Jeffery Gayman, un gamin de onze ans, qui, montant aussitôt sur son scooter, s'en fut en direction du parc.

— C'est bizarre, dis-je, je ne l'ai pas entendu jouer, et il s'en va.

Le professeur sourit, puis me demanda :

— Vous n'avez jamais vu le robot en action, ni entendu raconter comment il fonctionne ? Je m'en doutais !... Eh bien ! le robot ne joue pas du violon : il en est incapable ; il assiste simplement l'élève.

Comme je le regardais sans comprendre, il m'expliqua :

— Oui, ce que vous avez entendu tout à l'heure, c'était le jeune Gayman qui le jouait. Voici trois semaines encore, il n'était même pas capable de monter et de descendre la gamme avec souplesse. Maintenant, après que le robot lui a eu donné deux ou trois leçons, il peut interpréter Beethoven, Berg et

Margilite de la façon que vous avez entendue. Ce robot est vraiment merveilleux ! Vous ne trouvez pas ?

Il se mit à rire en me donnant une tape dans le dos, puis me quitta rapidement.

Je regagnai la Gazette où, enfermée dans mon bureau je réfléchis longuement à la situation.

Le professeur Perkins ne semblait guère se soucier de la concurrence que lui faisait le robot, mais moi, en tant que directeur du seul journal local, je connaissais bien les gens de la région, et je me rendais compte que nous allions perdre Perkins. Sam Beyers ayant beaucoup d'argent, il pouvait continuer indifféremment à donner des leçons gratuites, mais le professeur, lui, ne pourrait pas attendre indéfiniment que ses élèves lui reviennent. Il lui faudrait bientôt s'en aller dans une autre région, où il pût de nouveau enseigner le violon. Or, Waterville avait besoin du professeur Perkins, qui y était l'ultime défenseur de l'art.

Il était arrivé à Waterville vingt ans auparavant, quand il s'était senti las de la vie « sous pression » que même continuellement les artistes dans les grandes villes.

A l'époque, notre cité ne semblait pas promettre grand avenir à un professeur de musique. Mais Perkins était jeune, alors — la quarantaine à peine — et il avait autant d'énergie que d'enthousiasme. Pour lui, l'art n'était pas quelque chose à ranger dans les musées ou à goûter occasionnellement : il es-

timait que le citoyen moyen devait pouvoir créer ou recréer l'art par lui-même.

— Ce n'est pas en regardant jouer au soccer-ball que les masses se développent physiquement, aimait-il à dire. De même, si vous voulez que votre esprit tire un bénéfice de l'art, il vous faut le pratiquer ; ne point vous contenter d'être un spectateur.

Les gens comprenaient ce langage, et le professeur Perkins avait eu bientôt une importante classe de violon. Il donnait, aussi, quelques leçons de violoncelle, d'alto et de contrebasse, si bien que, lorsque ses élèves furent suffisamment avancés, il forma un orchestre à cordes, qu'il dirigeait lui-même gratuitement.

Si quelque partie était insuffisante, lorsqu'on avait besoin de donner un concert, il faisait venir, à ses frais, des musiciens professionnels pour renforcer l'orchestre. Du reste, le professeur ne devait guère avoir d'économies : il avait investi trop d'argent pour améliorer la culture artistique de Waterville.

Ces concerts et récitals étaient de véritables événements locaux, car presque tout le monde avait un parent ou un ami inscrit au programme. Et les spectateurs étaient d'autant plus nombreux que l'entrée de la salle de concert était gratuite. Perkins avait fait mieux encore : il s'était arrangé pour que deux jeunes artistes vissent passer l'été à Waterville en

donnant aux gens du pays des leçons à un prix derisoire. Bien seul savait ce que cet arrangement avait pu lui coûter !.

D'autre part, lorsque j'avais repris le journal, à la mort de mon père, le professeur m'avait incité à lancer des concours de nouvelles, de poèmes, d'essais, dont les lauréats étaient publiés dans la Gazette. C'était un animateur de premier ordre, grâce à qui Waterville s'était largement ouvert à l'art.

Perkins veillait sur tous et sur chacun. Il m'était, pour ainsi dire, pas un enfant ayant grandi au cours de ces vingt dernières années qui n'eût étudié quelque instrument sous la direction du professeur, lequel donnait aussi des leçons à bon nombre d'adultes. Bref, Perkins était une manière d'institution locale, et tout le monde l'aimait à Waterville ; surtout les enfants. Aussi, avais-je peine à me persuader que les gens pussent le rejeter, au bénéfice d'une nouveauté comme le robot de Sam Beyers, après tout le bien qu'il leur avait fait. Mais je suppose que le robot provoquait la même attirance qu'un nouvel appareil pour la cuisine ou pour la ferme, que tout le monde achète dès qu'il est lancé sur le marché. Et puis, il y a quelque chose d'un peu surabondant dans un robot qu'on dit capable de donner généralement des leçons de musique.

Je me répétais que, avec la puissance qu'on lui reconnaît, le presse devait pouvoir faire quelque chose pour remédier à cet état de

choses. Mais je n'arrivais pas à voir de quelle façon je devais m'y prendre. Le facteur temps étant d'une importance primordiale, je résolus d'avoir un nouvel entretien avec Perkins.

La petite maison du sympathique professeur était située à la sortie de la ville, suffisamment à l'écart de ses voisins. Il l'avait voulu ainsi pour que ses leçons de musique ne dérangent personne, et, aussi, parce qu'il aimait s'adonner au jardinage en guise de passe-temps. En été, son jardin resplendissait de toutes sortes de fleurs.

Ce fut sa fille Hilda qui vint m'ouvrir la porte. Son visage peigné avait une expression soucieuse qui lui était inhérente, et sa bouche exprimait la lassitude. Evidemment, elle était bouleversée de voir l'existence de son père, jusqu'alors confortable, devenir chaque jour plus précaire.

— Il est dans le jardin, derrière la maison, me dit-elle. Asseyez-vous : je vais l'appeler.

Je m'installai dans un fauteuil et attendis.

Dans la plupart des maisons, la pièce où je me trouvais eût été le living-room, mais le professeur en avait fait la salle de musique. Elle était parfaitement meublée, avec des portraits de compositeurs pour décorer les murs, ainsi que des photos d'orchestres dans lesquels Perkins avait joué autrefois. Dans cette salle, l'air était conditionné, mais je savais que c'était la seule

de la maison à être ainsi équipée. Perkins n'était pas homme à dépenser beaucoup pour son confort personnel.

Il arriva peu après, vaguement surpris de me voir, mais toujours affable. Hilda lui dit, d'un air sombre :

— Mrs Anderson a téléphoné : Carol.

— Ah ! oui, bien sûr, Et le professeur, Carol va chez Beyers, et le robot lui donne des leçons gratuites. Aujourd'hui, elle n'arrivait pas à jouer convenablement ses petits exercices, et, demain, elle exécutera un concerto de Margitta sans commettre la moindre faute.

Perkins chigna de l'œil à mon adresse, en ajoutant :

— Merveilleux, ce robot ! N'est-ce pas, Johnnie ? Cela nous laisse à combien ? Vingt-deux ?

— Vingt-et-un, dit Hilda. Tu oublies Susan Zimmer. Ou bien est-ce moi qui ai oublié de t'en parler ?

— C'est toi la festive, mais c'est sans importance... En bien ! Johnnie, qu'est-ce qui vous amène chez un musicien déchu ?

Nous nous assimes côte à côte sur le canapé, et Hilda nous servit du café, avec une petite assiette de gâteau secs.

— Que savez-vous du robot de Beyers ? m'enquis-je, après avoir bu mon café.

— Entièrement de choses pour connaître son point faible, me répondit Perkins. J'ai assisté à des démonstrations de robots similaires, à New York, et je suis au cou-

rant des expériences que l'on a faites avec eux. Celui de Beyers est peut-être un modèle perfectionné, mais il est tout le même défiant.

— Comment fonctionnent-ils ? Vous comprenez, je suis à la recherche de quelques choses qui me permettraient d'écrire un éditorial pour mon « *Canard* ».

— Vous ne renoncez pas à la littérature, hein, Johnnie ? Je vous en suis très reconnaissant, bien sûr, mais ça n'est pas la peine de perdre ainsi votre temps et de vous donner tout ce mal. Néanmoins, je vous bien vous renseigner, me serait-ce que pour satisfaire votre curiosité professionnelle.

Perkins se servit une seconde tasse de café avant de poursuivre :

— Je ne sais pas simplement un vieux dégoûté qui cherche à barrer la route au progrès. Il y a place pour les machines... Oui, même dans l'art. Mais la machine ne pourrait remplacer l'artiste : elle ne peut que l'analyser, le stimuler, le soulager de la partie mécanique de son travail. L'imagination et la sensibilité demeurent l'apanage de l'artiste.

« Il y a, par exemple, des machines à écrire la musique. Le compositeur joue, et la machine transcrit son improvisation. La machine ne compose pas, mais elle soulage le compositeur de la fastidieuse notation sur le papier. Les écrivains et les poètes ont, de même, à leur service, le sélectionneur de mots. La machine ne choisit pas le mot juste : elle se contente de présenter à l'écrivain ceux qui sont



Le bon professeur Perkins ne doute pas que la machine la plus perfectionnée ne peut pas remplacer l'artiste

à sa disposition pour exprimer l'idée qu'il a en tête, et c'est lui qui sélectionne finalement le mot ad hoc.

— Comment une machine peut-elle stimuler l'esprit ? demandai-je.

— Vous avez entendu parler, je suppose, des machines à composer ?

— Oui, mais j'ai toujours pensé que c'était une fantaisie.

— C'en était une aussi longtemps qu'on a prétendu leur faire suivre un système donné. La musique qu'elles composaient était correcte, mais terrifièrement naïve et ennuyeuse. Puis, quelqu'un eut l'idée d'en construire une sans système. La musique qui en résultait était incohérente et cahotique, mais, dispersée dans ce magma, il y avait quelques très beaux effets, que la machine avait produits accidentellement. Il fallait un grand artiste pour discerner ces effets et les utiliser comme ils le devaient. L'ère Moerglitz s'est servie de cette machine pour ses dernières œuvres, et elle lui a inspiré quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites.

— Je vois ! dit-je. Mais quel rapport avec le robot-professeur ?

— Aucun ! C'était simplement pour nous montrer que la machine n'arrivera jamais à suppléer l'artiste.

« Pour en revenir au robot qui nous occupe, vous connaissez ceux qu'utilise Warren pour transporter ses sacs de fourrage, etc. ? Ben ! Eh bien ! supposez que, au lieu de

transporter eux-mêmes les fardeaux, ces robots se contentent de renforcer l'épine dorsale d'un homme pour lui permettre de transporter lui-même des charges bien plus lourdes qu'il ne le peut d'ordinaire ? C'est exactement ce que fait le robot-professeur. Il donne de merveilleuses capacités à l'élève, mais ne lui apprend rien. Tant qu'il est aidé par le robot, l'élève peut jouer de la façon que vous avez entendue tout à l'heure, mais dès que le robot n'est plus là, l'élève redoublet Gros-Jean comme devant ».

— Je ne comprends pas très bien...

— Parce que vous n'avez pas encore vu le robot. Ce n'est pas un tableau bien plaisant, car il est tout hérissé de tentacules. A l'aide de ces tentacules, l'élève est guidé en toutes choses. Il ne peut pas jouer faux ou se tromper de note, car chacun de ses doigts est prisonnier d'un tentacule, et le robot ne lui laissera pas poser le doigt où il ne faut pas.

« La musique est projetée sur un écran qui est incorporé dans le robot, et l'élève suit exactement ce qu'il est en train de jouer, car les mesures se succèdent une à une sur cet écran, puis disparaissent dès qu'elles ont été jouées. Si l'élève se donne la peine de regarder l'écran, il sait ce qu'il joue, mais s'il ne veut pas regarder, cela ne change rien au résultat, car le robot guide infatigablement ses doigts. J'ai vu un robot du même genre opérer sur un garde de huit ans qui en avait

une terreur folle. Mais, inassouvi à ses larmes, le robot continuait à le faire jouer correctement malgré lui ».

— Quelle horreur ! dit-je, en fronçant les sourcils. Je n'aurais pas du tout aimé avoir un professeur de ce genre, quand j'étais enfant.

— A la vérité, le robot n'est pas un professeur, car il n'enseigne rien. Il se sert simplement de l'élève comme d'un instrument. Sans le robot, l'élève ne peut pas plus jouer qu'un violon ne saurait le faire seul. Il y a eu un homme, à New York, qui s'est livré à une expérience. Il a créé deux groupes d'élèves pour apprendre le violon : les uns par l'intermédiaire d'un professeur ordinaire ; les autres par celui d'un robot. Au bout de deux ans, les élèves du professeur commençaient à se débrouiller gentiment, alors que ceux du robot étaient incapables de jouer... sauf quand ils étaient entre les pattes dudit robot. Guidés par ce dernier, ils pouvaient jouer d'importe quoi. Mais, seuls, ils n'ont jamais pu arriver à tenir leur archet correctement.

— Et si vous vous livriez à une expérience de ce genre, lui, à Waterville ?

— Si je donnais des leçons pour rien, je pourrais récupérer quelques-uns de mes élèves ou en avoir de nouveaux, mais cela demanderait trop longtemps.

— Est-ce que ce robot ne pourrait pas être dangereux ?

— Si ! Il demande à être manipulé par un expert, et Meyers

n'en a pas un à sa disposition. Or, les muscles doivent être développés graduellement. Il n'est certainement pas bon de forcer les doigts d'un enfant à exécuter des mouvements difficiles avant qu'ils aient acquis la dextérité nécessaire. Au dix-neuvième siècle vivait un compositeur dont vous n'avez, probablement, jamais entendu parler : il se nommait Schumann. C'était un pianiste qui avait conçu un appareil pour exercer ses doigts. Tout ce qu'il en est résulté, c'est que sa carrière de pianiste a été arrêtée net.

— C'était un compositeur important ? m'informai-je.

— Assez important, oui. Tout à coup je me sentis mieux et déclarai :

— Voilà qui est très intéressant. Je puis me servir de cela dans un editorial que j'intitulerais : « Le robot fait-il courir un danger à nos enfants ? » Cela retiendra l'attention des gens.

— Les gens ne l'ont pas bien retenu longtemps leur attention. Ils en ont besoin pour trois ou quatre choses. Non, Johnnie, ce ne pourrait être qu'une entreprise de très longue haleine. A force de s'entendre répéter la même chose, les gens finissent peut-être par en convenir, mais il faudrait très longtemps pour arriver à ce résultat.

J'ai me levai et me mis à faire les cent pas dans la pièce. Hilda vint chercher les tasses de café, débarrassa la table ; puis elle demeura

sa sur le sein, à se tordre machinalement les doigts.

— Que comptez-vous faire, alors ? m'enquais-je finalement. Simplement attendre ?

— Simplement attendre, confirme Perkins. Une machine ne saurait remplacer l'artiste. Souvenez-vous de cela, Johnnie. Et un professeur — un bon professeur — est un artiste.

— J'aimerais bien savoir quel est le but visé par Beyers ?

— Vous n'ignorez pas combien il admire sa fille. Celle-ci est, d'ailleurs, d'une intelligence exceptionnelle. Elle écrit des contes et même des poèmes qui lui ont fait gagner, notamment, les deux derniers concours patronnés par la Gazette. Elle danse comme si la pensanteur n'existait pas, et elle joue la comédie avec beaucoup d'habillage. Beyers, convaincu que sa fille excellerait dans n'importe quelle entreprise, me l'avait confiée pour des leçons de violon. J'ai été obligé de la renvoyer chez elle. C'est une enfant charmante et très douée, mais elle n'a pas d'oreille, alors que le violon n'est pas un instrument pour qui est incapable d'apprécier la justesse de ce qu'il joue.

« Beyers a considéré l'événement de sa fille comme une insulte. Il n'a dit que, même si elle n'avait pas d'oreille, elle n'en était pas moins capable de jouer merveilleusement du violon, et qu'il me le prouverait. Il a donc eu recours au robot pour donner des leçons à Sharon, et pendant qu'il y est, il en donne

gratuitement à tout le monde, afin de me faire perdre mes élèves.

— Voilà donc le fond de l'histoire ! m'exclamai-je. Beyers n'est pas homme à admettre, évidemment, que sa fille ne fait pas tout à la perfection. Mais vous auriez pu éviter tout cela en donnant des leçons à la petite, quel qu'en pût être le résultat.

— J'ai voulu être honnête, Johnnie. Sharon est capable d'étonnantes réussites en bien des choses. Alors, pourquoi perdre du temps et de l'argent à vouloir lui faire apprendre le violon ?

— Enfin, je suis heureux que vous envisagiez avec optimisme la conclusion de cette histoire. Je voudrais bien partager votre conviction. J'aimerais aussi vous aider, accablant un peu les choses.

Perkins me regarda pensivement, puis me suggéra :

— Je ne vois qu'un moyen de les accélérer : il faudrait que le robot me donnât une leçon. Mais jamais Beyers ne voudra me laisser approcher de sa mécanique.

— Quelle serait votre idée ? Si vous désirez simplement avoir une leçon du robot, je crois pouvoir arranger cela sans trop de difficulté. Beyers ne peut vous refuser une leçon, car il a fait passer des placards publicitaires annonçant qu'il en donnerait gratuitement à quiconque se présenterait.

— Oui. Mais, moi, il ne m'acceptera pas.

— Dans ce cas, il devient capable de publicité frauduleuse. Attendez ! Nous allons bien voir...

Je m'approchai du visiphone et j'en coupai le contact visuel, afin que Beyers ne sût point d'où je l'appelaï. Il était chez lui et me répondit aussitôt.

— Vous avez quelques annus avec l'annence, je suppose ? s'enquit-il gaiement. J'aurais dû la faire dactylographier. Personne ne peut déchiffrer mon écriture !

— J'ai un nouvel élève pour votre robot. Quand peut-il venir prendre une leçon ?

Beyers ne dissimula pas le plaisir que je lui faisais, car il avait cherché à m'intéresser au robot, estimant que je n'en avais pas parlé dans la Gazette autant que je l'aurais dû.

— Envoyez-le tout de suite, cet élève ! consulta-t-il. Nous avons justement un moment de libre.

— Je vais vous l'amener moi-même, dis-je en coupant la communication.

J'étais passablement nerveux quand j'arrivai devant la porte du cours en compagnie de Perkins, qui avait sa boîte à violon sous le bras.

On entraînait d'abord, dans une salle d'attente, petite, mais confortablement meublée. En face de la porte, il y avait une grande photo en couleurs de Sharon Beyers, semblable à une ravissante poupée. Sur le mur de droite, se trouvait une étude en noir et blanc de profil de la petite fille. Sur le mur de gauche, il y avait encore d'autres photos de Sharon. Si Beyers avait fait prendre une photo de

son fils Wilbur — plus âgé que Sharon de quelques années — je ne l'aurais jamais vue exposée nulle part.

Je m'approchai du bouton autour duquel on pouvait lire : « Sonnez, s'il vous plaît », et Wilbur arriva peu après, en coassant. C'était un pauvre niais ; pas assez laid pour inspirer de la pitié ou de la répulsion, mais insuffisamment intelligent pour paraître normal. Il me sourit, puis se renfrogna en apercevant le professeur Perkins.

— Que fait-il ici, celui-là ? s'exclama-t-il.

— Je suis venu pour une leçon, répondit posément le professeur. M. Granton a pris un rendez-vous à mon intention.

Le visage du jeune Wilbur prit une expression soupçonneuse, mais il mit un moment à formuler la question qui le tourmentait :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?..

— Ça veut dire, intervins-je, que le professeur est ici pour prendre une leçon.

— Il n'est pas un élève !

— On n'est jamais trop vieux pour apprendre, assura gaiement Perkins. On ne vous enseigne pas cela, à l'école ? Non ?.. C'est bien dommage ! Un jour, quand vous serez aussi âgé que je le suis maintenant, vous vous souviendrez de ce que je vais vous dire : lorsqu'un homme cesse d'apprendre, il est déjà mort.

— Je ne vous donnerai pas de leçon !

— Pas vous, non ; mais le robot,

dit le professeur. Le robot va me donner une leçon.

Cette fois encore, Wilbur chercha longuement sa réponse, puis il finit par dire :

— Vaut mieux que j'aille appeler papa !

Quelques instants plus tard, il revenait en compagnie de son père. Sam Beyers était un homme mince, à l'aspect tranquille, avec des tempes grisonnantes et une moustache soigneusement taillée. D'ordinaire, il avait une expression avenante et le sourire facile, mais ce n'était pas le cas ce jour-là, car le regard qu'il jeta à son compagnon exprimait une violente antipathie.

— Que fait Perkins ici ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

— Vous m'avez dit de l'amener pour une leçon, répliquai-je : je l'ai amené. Il attend la leçon.

— Il n'a qu'à se les donner lui-même, les leçons ! Allez, c'est, non d'ici, tous les deux !

Il était prêt à nous jeter lui-même dehors — ou, du moins, à tenter de le faire. Son visage était blême, à l'exception des pommettes rouges par la colère. Ses mains tremblaient. En un sens, je ne pus m'empêcher de le plaindre. Cependant tout en haussant les épaules, j'adressai un clin d'œil au professeur, et lui dis :

— C'est son affaire, hein ?... Venez, Perkins ! Nous allons nous rendre chez Tom Silvers et lui faire rédiger deux affidavits à l'attention du District Attorney.

Cette déclaration fit à Beyers

l'effet d'une douche froide. Il s'ébroua en disant :

— J'ai le droit de mener mon affaire comme bon me semble !

— Que non pas ! protestai-je. Pendant trois semaines, vous avez fait de la publicité annonçant que vous donneriez des leçons gratuites à quiconque se présenterait ici. Et vous refusez de donner une leçon au professeur, vous vous rendez automatiquement coupable de publicité mensongère. Remarquez-vous auprès de votre avocat.

Beyers avait repris le contrôle de ses nerfs. Ses pommettes n'étaient plus enflammées, mais son visage conservait une pâleur maladroite. Il se laissa tomber lourdement sur un siège et jeta un regard noir au professeur, en lui demandant :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Des leçons de musique, répondit calmement Perkins.

— Et il constate que le robot prétend être un bon professeur, expliquai-je, il se retirera ; et vous pourrez avoir tous ses élèves.

— Je les aurai, de toute façon : rétorqua Beyers.

— Il se pourrait bien que non, si les gens se demandent pourquoi vous n'avez pas voulu mettre le professeur en présence du robot.

Beyers parut peler l'argument.

— Peut-être ne serait-ce pas une mauvaise chose, dit-il, comme se parlant à soi-même. Et le robot donne une leçon à Perkins, les gens comprendront qu'il est capable d'en donner aussi bien à n'importe qui.

Il se leva en ajoutant :

— Eh bien ! vous allez avoir vo-

tre leçon. Mais je tiens à y assister moi-même.

When nous pénétrâmes dans la pièce voisine, qui était le sanctuaire du robot.

Celui-ci se dressait au centre de la pièce, imposante masse de métal et de matière plastique. Ses nombreux tentacules métalliques pendaient à ses côtés. Derrière l'appareil se trouvait un vaste tableau de contrôle, et, sur le devant, un écran, ainsi qu'une série de signaux lumineux.

Je jetai un coup d'œil à Beyers. Il paraissait déjà se désintéresser de l'affaire ; assis dans un coin de la pièce, il contemplait une photo de Sharon, grande nature.

De son côté, Wilbur s'affaissait nerveusement, mesurant le professeur et tripotant les cadrans du tableau de contrôle. Il ajusta l'écran à hauteur des yeux du professeur, fit avancer ce dernier jusqu'à ce que ses pieds se trouvaient dans les encoches qui présentaient le socle supportant le robot, puis il disparut de nouveau derrière l'appareil en trébuchant :

— E'têtes déboulant ?

— Comme vous voudrez ! répondit le professeur.

— Nous allons vous considérer comme « avancé », annonça Wilbur.

L'adolescent tourna une manette, et le robot se mit à vibrer doucement. Le mot Accord passa sur l'écran.

Décemment, le professeur pinça les cordes de son violon l'une après

l'autre. Une lumière verte s'alluma chaque fois.

— Eh bien ! s'exclama Wilbur, la plupart des gosses mettent dix minutes au moins avant d'avoir le vert !

— Je veux bien le croire, déclara le professeur.

Des notes de musique apparurent sur l'écran, mais Perkins ne fit aucun mouvement pour se mettre en position de jouer. Alors les tentacules l'encerclèrent, et je vis avec stupéfaction le robot lui faire placer le violon au creux de l'épaule ; lui mettre les cordes dans la position voulue ; l'obliger à lever l'archet.

Un premier accord emplit la pièce de sa résonance : un accord métallique. Je compris que ça n'était point le professeur qui jouait. La voix de Perkins domina la musique pour m'expliquer :

— Je sais complètement entendu. Je n'acquiesce aucun geste, mais, cependant, le robot me fait jouer... — Incroyable ! murmurai-je.

Pendant que Beyers glossait dans son coin.

— Maintenant, je m'en vais jouer moi-même, annonça Perkins.

Aussitôt, la mélodie devint chaude et expressive.

— A présent, c'est le robot qui se repose. Mais, à supposer que l'essai de faire une faute... Là ! Vous avez vu ?... Impossible de faire une faute. Voici un passage fortissimo. J'essaye de jouer fortissimo. Mais il se pourrait fortissimo, car, si je relâche la pression de mon doigt, le robot la compense aussitôt.

— Inimaginable ! m'écriai-je. L'existence du masque de masque se poursuivait. Tantôt, c'était le professeur que j'entendais, tantôt le robot. Mais Perkins ne cessait de commenter ce qui se passait.

Puis les tentacules se détachèrent de lui ; et l'écran s'obscurcit. Alors, le professeur dégagea ses pieds des encoches, et Wilbur Beyers eut un mouvement empreint de fierté.

Sam s'approcha. Il fallait poser sa main sur l'épaule du professeur, mais il se ravisa à temps. La couleur de son visage était redevenue normale, encore que son sourire fût plutôt vindicatif.

— Pensez-vous que mon robot puisse vous apprendre quelques petites choses, Perkins ? demanda-t-il.

— C'est fort possible ! Il m'a déjà donné une ou deux idées. Mais je ne suis pas satisfait de l'accord. Verriez-vous quelque inconvénient à ce que je change mes cordes ?

— Bien sûr que non ! Allez-y !

Tandis que le professeur prenait des cordes neuves dans sa boîte à violon, un bruit de voix parvint jusqu'à nous, en provenance de la salle d'attente. Puis, Mrs Karl Anderson passa sa tête blonde dans l'embrasement de la porte et demanda :

— Est-ce l'heure pour la leçon de Carol ?... Oh ! si-elle soudain en apercevant Perkins.

— Faites entrer Carol, madame Anderson, dit celui-ci. Elle aura sa leçon des que j'aurai fini de pren-

dre la mienne. N'est-ce pas ? Si-elle en se tournant vers Wilbur.

— D'accord !

— Je n'en ai plus pour longtemps, déclara le professeur. Je vais juste essayer encore un exercice. Votre robot a-t-il quelque chose de difficile ?

— Pour sûr ! s'empressa d'affirmer Wilbur. Je vais vous donner quelques choses de rudement difficile. Mais c'est très beau. Je l'ai joué moi-même hier.

Le professeur se rapprocha du robot, remit ses pieds dans les encoches, et pinça les cordes. Les lumières vertes clignotèrent, puis les premières mesures apparurent sur l'écran.

— Ah ! Pagandini !, s'exclama Perkins. Ahn, vous jouez du Pagandini, Wilbur ? C'est merveilleux !

— Et je n'ai jamais pris une leçon de ma vie... sauf du robot.

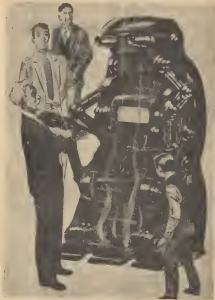
— Non ?

— Sharon joue aussi du Pagandini, intervint Beyers avec satisfaction.

Le professeur se contenta de sourire, tandis que les tentacules entraient en action.

Je me penchai en avant, attentif à découvrir qui allait jouer, du professeur ou du robot. Mais ce ne fut ni l'un, ni l'autre.

Dès les premières notes, tout le monde, même Sam Beyers, put s'en rendre compte. Les sons produits par le violon étaient vaguement musicaux, mais maladroits et comme déformés. Des faux couples s'allumèrent un peu partout sur le robot, dont la vibration devint plus



« Coupe de concert ! » Mrs Beyers en concert dirigée le robot dirigé par le professeur.

fort. Bousche bête, Wilbur se mit à étudier le tableau de contrôle.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, dit Beyers. Qu'as-tu fait, Wilbur ?

— Mais rien, papa !.

Le vrachissement devenait de plus en plus fort, ponctué, de temps à autre, par un grincement aigu. Bientôt la vibration gagna toute la pièce, tandis qu'un ruban de fumée s'élevait à la base du robot.

— Coupe le contact ! cria Beyers.

Wilbur étendit la main vers le commutateur... Trop tard ! Les lumières du robot, s'éteignirent d'elles-mêmes, et l'écran s'obscurcit. Les tentacules lâchèrent le professeur, retombèrent le long de l'appareil, avec une sorte de spasme.

— Qu'est-il arrivé ? s'enquit Perkins, qui avait peine à se retendre de souffrir.

Beyers ignora la question.

— Wilbur, glapit-il, va chercher Edmond !. Qu'il tâche de découvrir ce qui est détraqué !

Wilbur disparut en courant. De la fumée continuait à s'échapper du robot, et bien que Beyers dut aller ouvrir la fenêtre en grand.

— Carol n'aura-t-elle pas sa leçon ? demanda Mrs Anderson.

— Je l'ignore, répondit Beyers. Il nous faut attendre qu'Edmond... Ah ! le voici, justement. Edmond, que se passe-t-il ? Regardez comme ça fume !.

Et comme haussa ses massives épaules et laissa tomber sa boîte à outils sur le parquet. Beyers s'approcha, tandis que le mécani-

cien entreprenait de dévisser la plaque arrière de l'appareil.

Edmond retira la plaque ; promena à l'intérieur du robot le rayon d'une lampe de poche, puis émit un sifflement :

— Qu'est-il donc arrivé ? Tout est grillé !

— Quel ? s'exclama Beyers, d'un ton incrédule. Vous ne pouvez pas le réparer ?

— Non. Faut le renvoyer à la fabrique. Tout l'intérieur doit être changé.

— Est-ce que Carol va pouvoir prendre sa leçon ? questionna de nouveau Mrs Anderson.

Beyers esquiva un geste d'impuissance, et soupira :

— Non ; je ne le pense pas ! Dès que le robot sera réparé, je vous le ferai savoir.

— Eh bien, par exemple !., s'exclama la dame avec indignation. Comment Carol va-t-elle apprendre à jouer du violon si elle ne peut pas compter sur son professeur ? .Monsieur Perkins, pourriez-vous lui donner une leçon aujourd'hui ?

— Visiphonée à Hilda, répondit le professeur : c'est elle qui s'occupe des rendes-vous.

— Carol aura vite fait de raffraîchir ce Mgr retard, intervint Beyers. Dans deux jours, le robot sera sûrement .

Mrs Anderson l'interrompit, en le regardant bien dans les yeux :

— Mrs Perkins fait payer les leçons qu'il donne Mida, au moins, on peut compter sur lui !

— C'est exact, madame Ander-

son ! dit le professeur. Je me suis fait vacciner même contre le rhume de cerveau, et j'absorbe régulièrement mes vitamines, afin de n'avoir point d'altère avec ma santé. Bien sûr, je peux me tordre une cheville ou m'entaler un doigt, mais il ne m'est encore jamais arrivé de ne pas donner une leçon à cause d'un plomb sauté !

Mrs Anderson parut en entraînant sa fille d'une main ferme.

Puis s'approcha de Wilbur et lui donna une petite tape dans le dos :

— Quel dommage, mon garçon ! Mais peut-être avez-vous trop fatigué le robot en voulant jouer si souvent du Paganini. Vous me ferez savoir quand il sera réparé : je viendrai finir ma leçon.

Sam Beyers pointa vers son rival un index tremblant, en grognant :

— C'est vous qui êtes cause de cela, Perkins. Je ne sais pas comment vous vous êtes pris, mais je le découvrirai, et je vous poursuivrai devant les tribunaux ! Je vous ferai payer des dommages-intérêts ! Je sais que vous n'avez pas beaucoup d'argent, mais je vous ferai cracher jusqu'à votre dernier dollar !

— Monsieur Beyers, répartit le professeur avec douceur, laissez-moi vous donner un conseil d'ami : renvoyez le robot à la fabrique, et oubliez-le. C'est une merveilleuse machine, mais qui ne pourra jamais remplacer un professeur de musique. Je sais de quoi je parle,

car il y a soixante ans que je joue, et près de cinquante que j'enseigne. Robot ou être humain, on ne peut pas être professeur de musique si l'on n'a pas le sens de l'humour..

Puis après, nous nous retrouvâmes une fois de plus dans la Grand-Rue. Perkins fredonnait un petit air, tout en s'écartant vaguement.

J'étais tellement ravi par la tournure des événements que je me serais bien mis à chanter moi-même, mais j'avais encore plus hâte de satisfaire ma curiosité.

— Comment vous y Mes-vous pris pour arriver à détraquer le robot ? demandai-je à mon compa-

gnon — Depuis cinquante ans que j'enseigne la musique aux enfants, mon cher Johannes, j'ai appris bien des petits trucs qu'aucun robot ne saura jamais. Je me rappelle même de certains datant de l'époque où j'étais moi-même enfant.

— De quoi s'agit-il ?.

— Quand j'étais jeune, j'ai suivi les cours d'un conservatoire où certains de mes condisciples adultes faisaient des farces. Un jour, je devais jouer un petit solo dans un récital. Mais juste avant que je monte en scène, mes camarades, s'étant emparés de mon violon, en intervinrent les cordes..

« Vous savez, bien entendu, que les cordes sont toujours disposées dans le même ordre sur les violons, de la note la plus basse à la plus aiguë : sol, ré, la, mi. Or, ces musi-

autres intervenaient les cordes de telle façon qu'aucune d'entre elles ne se trouvait à sa place.

« Je me rendis compte de ce qu'ils avaient fait dès que, arrivé sur scène, je me mis en devoir d'accorder mon violon. Cependant, comme le morceau que je devais interpréter n'était pas très difficile, et que je me trouvais déjà en présence du public, j'essayai de passer outre. Mais, au bout de quelques mesures, je dus m'arrêter, car le résultat était vraiment trop mauvais.

« J'improvisai, alors, un petit speech pour expliquer la farce aux spectateurs, tout en m'affairant à remettre les cordes en place. L'assistance trouva cela très amusant, et vit de bon cœur. Ensuite, je jouai. Comme je le fis avec usage de bris, les applaudissements furent chaleureux. Puis mes camarades organisèrent une collecte entre eux, afin de m'offrir une petite médaille, que j'ai encore, pour « avoir fait preuve de courage dans l'épreuve. »

— Alors, tout à l'heure, quand vous avez demandé à changer les cordes...

— Je les ai intervenues. Au lieu de sol, ré, la, mi, je les ai disposées sol, la, ré, sol. Certes, l'être humain est essentiellement adaptable, mais même un bon musicien ne saurait se tirer aisément d'une telle impasse, quand, toute sa vie, il a eu l'habitude de jouer sur des cordes placées dans l'autre sens.

« Le robot, lui, n'aurait pas la

moindre chance de s'en sortir. Ses câblans lui indiquaient que chaque corde était bien accordée. Mais il avait beau diriger exactement ses doigts, ça n'était jamais la bonne note qui était produite. Alors ça l'a complètement détraqué. J'ai peut-être ainsi coûté beaucoup d'argent à Beyers, mais je n'arrive pas à le regretter, car le robot était pénible pour les enfants : comme c'était lui qui faisait tout le travail, ils n'auraient jamais appris à jouer. »

— Oh ! je suis sûr que cela ne coûtera rien à Beyers, dis-je. Il est bien trop avisé pour cela. Il doit avoir une garantie de bon fonctionnement. D'ailleurs peut-être n'avait-il pris le robot qu'à l'essai. Quand la réparation sera effectuée, il fera, probablement, une nouvelle tentative, mais il ne vous donnera sûrement pas l'occasion de recommencer vos petites plaisanteries.

— C'est sans importance, Johnnie ! Je n'ai jamais fait que précéder les choses. Ici ou tard, le résultat eût été le même, car les élèves sont tous pareils : ils admettent faire des blagues de ce genre. Il y en aurait eu un, certainement, pour lier les cordes ou mettre de la vaseline sur l'archet (comme vous l'aviez fait vous-même, un jour). Ou encore pour retirer l'âme du violon d'un camarade ; et le robot se serait détraqué pareillement. C'est ce qui se produira quand Beyers recommencera.

FIN

Pour organiser un mariage, l'ingéniosité d'une vieille parente vaut mieux que les stratagèmes d'un service commercial radiophonique...

IDYLLES sur commande

PAR IRVING O'DONNEVAN

Le procédé employé par Thomas Hanley pour choisir sa future épouse veut d'être rapporté, particulièrement pour les anthropologues, sociologues et amateurs du bizarre. Il s'agit, dans son humble domaine, d'exemple concernant les coutumes matrimoniales de la fin du XX^e siècle. Et, puisque ces coutumes exercent une influence sur l'industrie américaine moderne, l'histoire d'Hanley présente une importance considérable.

Thomas Hanley était un jeune homme grand et mince, d'esprit conservateur, modéré dans ses vices, indulgent aux fautes d'autrui. Sa conversation était parfaitement correcte, et il ne manquait pas d'employer les impropriétés verbales convenables à son âge et à sa situation.

Il possédait plusieurs costumes de flanelle grise, ainsi que de nombreuses cravates aux rayures réglementaires. Mais si l'on espérait

le repérer dans une foule grâce à ses lunettes à monture d'écaille, on se trompait, car cela ne le distinguait pas de ses concitoyens.

Cependant, qui eût soupçonné qu'un cœur farouchement romantique battait sous cet extérieur modeste, effacé, banal ?...

Les jeunes gens comme Hanley, portant leur « uniforme » de flanelle grise et leur vestière d'écaille, sont les chevaliers d'aujourd'hui. Par milliers, ils parcourent les rues de notre grande ville, d'une démarche sûre et rapide, le regard droit, la voix mesurée, vêtus de façon à passer inaperçus. Comme des acteurs ou des gens hypochondriaques, ils vivent leur existence obscure tandis que la flamme romantique s'obstine à brûler en eux.

Thomas rêvait constamment, lui aussi, de coutures tour-

Illustration de DILLON

noyants, de grands volliers élargissant vers le soleil, des yeux sombres et infiniment tristes d'une jeune fille le contemplant à travers un rideau de fils de la Vierge, et d'autres aventures beaucoup plus modernes...

Malais l'agrément du roman se rencontre rarement dans une grande ville. Nos hommes d'affaires les plus entreprenants s'en aperçoivent rarement, et, un vendredi soir, Hanley reçoit la visite d'un genre de commerçant singulier.

Le jeune homme venait de rentrer chez lui, après une journée de bureau harassante, et dénouait sa cravate en envisageant avec une certaine mélancolie le long week-end qu'il allait passer. Il n'avait pas envie de regarder la télévision, et il avait vu tous les films du voisinage. Pire encore : les filles qu'il connaissait lui semblaient sans intérêt, et ses chances d'en rencontrer d'autres lui paraissaient nulles.

S'asseyant dans son fauteuil, tandis que le profond crépuscule bleu se répandait sur Manhattan, il réfléchit au moyen de trouver une partenaire intéressante.

Soudain, la sonnette de sa porte tinta.

En règle générale, seuls les colporteurs ou les solliciteurs se présentaient sans être annoncés. Mais, ce soir-là, le plaisir d'écouter un agréable parlait à Thomas une rapide à la porte, et vit un pe-

tit homme vil, vêtu de façon voyante, au visage rayonnant.

— Bonsoir, monsieur Hanley, dit gaiement le visiteur. Je suis Joe Morris, représentant du Service Romanesque New Yorkais, dont le bureau principal se trouve dans l'Empire State Building et qui a des succursales dans toutes les villes. Notre but est de servir les personnes essentielles, comme vous... Ne protestez pas ! Pour quelle raison serriez-vous là un vendredi soir, si ce n'était à cause de votre excellent ?... En tout cas, notre tâche et notre plaisir sont de vous aider. Un jeune homme brillant, aimable et beau comme vous a besoin de filles aimables et intelligentes...

— Attention ! l'interrompt sévèrement Hanley. Sa vous représentez une sorte d'agence de prostitution...

— Sachiez, monsieur, se récria Joe Morris, que je suis un homme respectable. J'ai une femme et trois enfants. Si vous me croyez capable de m'abaisser à quelque trafic clandestin...

— Je suis désolé ! s'exclama Hanley, en poussant Morris vers la porte.

Le représentant du Service Romanesque retrouva immédiatement ses manières joviales.

— Les jeunes filles de qui je parle ne sont pas des « professionnelles ». Elles sont volontiers, elles sont douces, séduites, sentimentales, mais solitaires. Elles sont nombreuses dans ce cas. C'est pourquoi notre organisation se propose de réunir les célibataires dans les

meilleures circonstances possibles.

— En somme, il s'agit d'une espèce d'Amicale ?

— Pas du tout ! Ce genre anachronique et lugubre d'association était bon du temps de la reine Victoria ! Avec notre Service Romanesque, nous avons réalisé ce qui devrait exister depuis des années : nous avons appliqué la précision scientifique et le savoir-faire technologique à l'étude approfondie des facteurs essentiels, afin que les rencontres entre hommes et femmes soient heureuses.

— Quels sont ces facteurs ?

— Les principaux sont la spontanéité et la fiabilité. Cela peut sembler contradictoire, mais le romanesque, par sa nature même, doit être composé d'éléments contraires : les graphiques le prouvent. Et la recette que nous vendons est aussi pure qu'originale. Il ne s'agit pas d'écroulement, qui est accessible à chacun ; pas d'amour non plus, car il n'y a aucun moyen d'en garantir la permanence, ce qui rend l'amour anticommercial. Nous vendons l'engrènement qui manque à la société moderne, l'épave de la vie, le rêve de tous les âges !

— C'est très intéressant, convient Hanley.

Toutefois, celui-ci hésitait sur la valeur des assertions de Morris. L'homme pouvait être un charlatan aussi bien qu'un visionnaire. En tout cas, le jeune homme doutait qu'il pût lui procurer quelque chose de semblable aux ombres et fantasmagories récentes qui hantaient ses jours et ses nuits.

— Merce, monsieur Morris, déclara-t-il après un instant de silence. Je réfléchirai à votre proposition. Pour le moment, je suis assez pressé...

— Non, non ! Vous allez essayer notre système pendant quelques jours, absolument sans engagement. Tenez ! Mettez ceci à votre revers de veste...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un petit poste de radio à transistors, pourvu d'un œil miniature de télévision. Nous utilisons cet appareil pour combler les désirs de millions de jeunes gens dans votre cas... Et n'oubliez pas que les romans procurés par notre firme sont catholiques ; délicieux, physiquement, et édifiants moralement.

Là-dessus, Joe Morris serra la main de son client et partit.

Hanley examina le petit appareil, sans y découvrir ni boutons, ni cadran, et sans constater qu'il fonctionnait. Néanmoins, il le fissa à son revers de veste en baissant les épaules. Puis il renoua sa cravate et sortit.

La nuit était claire et froide. Comme il l'avait fait tant de fois, Thomas Hanley la jugea parfaitement propice à une idylle.

Autour du jeune homme s'étendait la ville, riche de promesses et de possibilités infinies, dont on ne voyait jamais l'accomplissement. Il pensa aux femmes qu'il se tenaient peut-être derrière les larges fenêtres claires, les yeux baissés, le re-

gardant se promener solitairement et s'interrogeant à son sujet.

Soudain, le noctambule entendit une voix exprimer cette constatation :

— C'est agréable de contempler la ville du haut d'une terrasse !

Hanley s'arrêta court et regarda autour de lui. Il était absolument seul.

Il lui fallut un moment pour réaliser que la voix venait du petit poste à translatore. Puis il réfléchit à la suggestion et la trouva plaisante, il se tourna vers le bâtiment voisin.

— Pas celui-ci, murmura la radio.

Hocilement, Hanley gagna la maison suivante, et perçut un léger grognement approbateur.

« Eh bien ! pensa-t-il, ils semblent savoir ce qu'ils font, au Service Romanesque. »

L'instant d'après, Thomas entra dans l'immeuble et prenant l'ascenseur jusqu'au dernier étage. De là, quelques marches le menèrent à la terrasse, où il se dirigea vers l'ouest.

— De l'autre côté, chuchota la radio.

Après avoir obéi, le jeune homme eut la vision de la ville nocturne aux rues bien alignées, où brillèrent des lumières blanches, des feux rouges ou vertes d'enseignes commerciales et des éclairs intermittents de signaux électriques.

Tout à coup, le noctambule remarqua une personne qui contemplait le même spectacle.

— Encourage-moi ! dit-il. Je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout ! répondit une voix féminine.

Thomas constata qu'il était en présence d'une jeune et jolie femme, et il sentit que leur rencontre émuait celle-ci autant que lui-même. Cependant, il ne trouvait rien à dire !

— Les lumières... lui souffla la radio.

— Ces lumières sont bien belles ! dit-il bêtement.

— Oui, murmura la belle inconnue. On dirait une grande carapette d'étoiles ou de vers balaïsés. Du reste, je viens souvent contempler ce spectacle.

— Moi, jamais. Mais, ce soir, je savais que je vous y trouverais.

Hanley pensa qu'un grand jour un tel dialogue serait ridicule. Pourtant là, entre les lumières scintillantes et les étoiles toutes proches, il paraissait tout naturel.

— Je m'encourage pas les inconnus à me tenir des discours, dit la jeune femme en faisant un pas vers son interlocuteur, mais...

— Je ne suis pas un inconnu, répondit Thomas en se rapprochant aussi.

La blonde chevelure de sa compagne rayonnait dans la pénombre. Ses lèvres s'entrouvèrent. Elle le regarda, transfigurée par l'émotion, tandis qu'il se sentait émuement troublé par le léger parfum qui se dégageait de ses cheveux.

— Prenez-la contre vous, chuchota la radio.

Hanley écarta les bras. Sa com-

pagne s'y blottit en exhalant un léger soupir, et ils s'embrassèrent passionnément.

Quand ils reprisent leur souffle, Hanley remarqua le minuscule poste de radio, scotché de pierres précieuses, accroché à la robe de sa partenaire. Cependant, il reconnut que, pour avoir été, vraisemblablement, organisée par le Service Romanesque, la rencontre s'en était pas moins agréable.

L'air nous commençait à colorer les gravettes quand Thomas regagna son appartement. Il s'écrouta, épuisé, dans son lit, et ne s'éveilla que vers le soir, affamé. Puis, en dinant dans un bar voisin, il réfléchit aux événements de la nuit précédente.

Celle-ci avait été merveilleuse pour lui sur la terrasse où il avait rencontré sa nouvelle amie et dans le chaud appartement de sa conquête, qu'il avait quittée à l'aube en emportant sur ses lèvres la gracieuse sensation du baiser d'adieu.

Pourtant Thomas restait partiellement insatisfait. Cette idylle arrangée et réglée par une agence de radio qui soufflait aux amoureux les propos appropriés avait quelque chose de faux. Thomas imaginait un million de jeunes hommes pareils à lui, parcourant les rues selon les indications d'un million de postes de radio miniatures. Il se représentait les opérateurs à leur studio central, accomplissant routinièrement leur romanescque brayage nocturne, puis achetant un journal et prenant le métro pour

rejoindre leur famille. C'était décevant ! Mais Thomas admettait que cela valait mieux que pas de roman du tout. Et puis, les conditions de la vie moderne voulaient que le sentiment lui-même s'établît sur une base organisée ou se perdît dans la confusion...

« Au fond, est-ce tellement nouveau ? pensait Hanley. Au moyen âge, une sorcière lançait au chevalier un charme qui le menait vers une dame également enchantée. Aujourd'hui, un commerçant vous procure une radio à translatore qui remplit le même office, sans doute beaucoup plus vite. »

THOMAS HANLEY écarta de son esprit les considérations sentimentales, régla son repas et sortit.

Cette fois, son pas ferme et rapide le mena dans un des quartiers les plus pauvres de la ville. Là, des poubelles s'alignaient au long des trottoirs, le son mélancolique d'une clarinette s'exhalait par une fenêtre, des voix perçantes de femmes discutaient.

Un chat rayé, aux yeux d'agate, regarda le promeneur et disparut dans une ruelle. Hanley s'arrêta, puis décida de revenir sur ses pas.

— Pourquoi ne pas pousser plus loin ? dit faiblement la radio.

Thomas reprit sa marche en frissonnant. Il dépassa rapidement de gigantesques entrepôts sans fenêtres et des magasins fermés. L'endroit ne convenait vraiment pas à une rencontre sentimentale.

Peut-être valait-il mieux négliger les avis de la radio.

Soudain, le jeune homme entendit un peûlement. En s'approchant de l'étroite allée d'où venait le bruit, il vit trois personnes lutinant corps à corps. L'une était une jeune fille, qui essayait de se dégager de l'emprise de deux hommes.

Aussitôt Hanley prit son élan pour courir à la recherche d'un agent, et même de deux ou trois. Mais sa radio l'arrêta :

— Vous pouvez les mûter vous-même.

Thomas en doutea, car les journaux étaient pleins d'histoires d'hommes qui se croyaient capables de maîtriser des bandits et se retrouvaient sur un lit d'hôpital.

Cependant la radio le relança, et, frappé par l'idée de la fatalité, stimulé par les appels plaintifs de la victime, le jeune homme ôta ses lunettes d'écaillé, les rangea dans leur étui, et plongea dans l'obscurité de l'allée.

Il trébucha sur une poignée. Fricoté de son chemin, atteignant le groupe tumultueux, saisit l'un des assaillants par l'épaule, le fit pivoter et le cingla de son poing droit. L'homme s'écrasa contre le mur, tandis que son complice l'échoua la jeune fille pour s'élançer sur Hanley. Celui-ci envoya ce deuxième adversaire rouler par terre d'un coup de pied.

— A toi de jouer, camarade ! gémissait l'homme en lombois.

Thomas se retourna vers le pre-

mier voyou, qui bondissait sur lui comme un chat sauvage. Mais chose étonnante tous les coups de l'agresseur manquèrent leur but, alors qu'il fut abattu d'un simple gauche bien placé.

Les deux champions se retirèrent sur pieds et prirent la fuite. Tandis qu'ils s'éloignaient, Hanley entendit un dire à l'autre :

— Quel-cc qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie !..

Le promeneur se tourna vers celle qu'il venait de délivrer. Elle s'appuya contre lui en haletant :

— Vous êtes venu..

— Je le devais, répondit-il selon la subtile indication de sa radio.

Un réverbère faisait marquer la chevelure sombre de la jolie jeune femme qui regardait Thomas avec une intense émotion. Cette fois, il n'attendit pas d'injonction pour le prendre dans ses bras : il commençait à connaître l'art et la manière de faire une conquête « spoulante »..

Puis, tandis que le jeune couple se dirigeait vers le logis de la jeune fille, Thomas remarqua un gros bijou scintillant dans les cheveux de celle-ci. Il comprit aussitôt que c'était une minuscule radio à transistors.

Le lendemain soir, Hanley par courut de nouveau les rues, en essayant d'apaiser la petite voix insatiable qui le tourmentait. Il évitant son humble mail précé-
dente, la douce chevelure efflu-



Chaque soir, le jeune homme possédait Thomas vers une nouvelle aventure.

saut ses yeux et les larmes tièdes tombant sur son épaulé.

Mais sa dernière congédie n'était pas plus son « type » que celle de la veille. Du reste, on ne peut pas rapprocher deux êtres au hasard en étant sûr que le fugace roman devienne de l'amour. Celui-ci a ses propres lois et les applique avec rigueur.

Tandis qu'il marchait, la conviction intrinsèque en Thomas que, cette nuit-là, il trouverait enfin l'idéal, parce que la lune brillait au-dessus de la ville et qu'une brise du sud apportait un parfum mêlé de douceur et de nostalgie.

Le jeune homme allait sans but, car sa radio restait silencieuse. Aucune indication ne le dirigeait vers le petit parc, au bord de la rivière, aucune voix secrète ne lui ordonnait de rejoindre la jeune fille voilée qui se tenait là.

Il se campa près d'elle et observa le site. A gauche, s'élevait un grand pont, dont l'armature d'estompe dans l'ombre. L'eau noire et huileuse de la rivière glissait, avec un remous perpétuel. Un remorqueur affilait ; un autre répondait, émettait des lamentations de fantômes perdus dans la nuit.

Comme sa radio ne lui faisait aucune suggestion, Thomas dit :

— Belle nuit !

— Peut-être... ou peut-être pas ! répondit la jeune femme sans se retourner.

— Il suffit d'en goûter le charme.

— Quelle chose étrange.

— Est-il tellement étrange que

je sois ici et que vous y soyez ?

— Peut-être pas, répondit-elle, en se tournant, enfin, pour le regarder en plein visage.

Elle était jeune et jolie. Sa chevelure de brunes luisait dans le rayon de lune. La situation, l'atmosphère, la lumière douce et flouïste transfiguraient ses traits. Elle entrouvrit les lèvres.

Hanley comprit que cette aventure était vraiment spontanée, puis que la radio ne l'avait pas guidé jusque-là, ne lui avait pas soufflé ses paroles. Et puis, il ne voyait aucun transmetteur sur la blouse ou dans les cheveux de sa compagne.

Cette fois, Thomas avait rencontré son amour sans l'aide du Service Romanesque new yorkais !

Le jeune homme tendit les bras. La belle inconnue s'y blottit en posant un léger soupir. Ils s'embrassèrent, tandis que les lumières scintillantes de la ville se confondaient avec les étoiles, que la lune s'enfonçait dans le ciel et que les cornes de brume balançaient leurs sinistres messages sur la noire rivière huileuse.

Hors d'attente, le jeune homme se dégagea, et demanda :

— M'aimez-vous ?

— Comme vous l'aimez Thomas. Laissez-moi vous dire...

— Je suis tellement heureuse d'être votre « roman de libre choix », offert comme échantillon par la Super-Industrie Romanesque, dont les bureaux sont à Newark. Notre firme est la seule à procurer des idylles vraiment

spontanées. Grâce à nos recherches technologiques, nous pouvons nous dispenser de grossiers appareils comme les radios à transistors, qui créent une impression de contrôle là où aucune règle ne doit apparaître. Nous sommes heureux d'avoir pu vous plaire.

Mais n'oubliez pas que c'est un simple aperçu de ce que la Super-Industrie Romanesque, avec ses succursales dans le monde entier, peut vous offrir. Divers plans sont exposés dans cette brochure. Le « Roman International » peut vous intéresser ou, si vous avez l'esprit plus aventureux, le pliquant « Roman à travers les âges » vous conviendra peut-être mieux. Vous avez en le plan officiel de la ville.

Elle glissa une brochure dans les mains de Hanley. Celui-ci regarda la plaquette, puis la jeune fille, et laissa tomber les prospectus sur le sol.

— Monsieur, dit l'inconnue, j'espère que nous ne vous avons pas offensé ! Ces aspects commerciaux du roman sont nécessaires. Si vous voulez bien nous accorder votre clientèle, vous recevrez votre facture chaque mois, dans une simple enveloppe sans en-tête, etc.

Thomas ne répondit pas. Il descendit la rue en courant, arracha la petite radio du revers de son veston et la lança dans un égout.

D'autres tentatives commerciales lui furent faites auprès de Thomas Hanley. Mais en vain.

Enfin, il téléphona à l'une de ses

amies, qui arrangea immédiatement une entrevue avec la fille d'un de ses plus vieux amis.

Les jeunes gens se rencontrèrent dans le salon encombré de la vieille dame et échangeèrent pendant trois heures des banalités sur le temps, les études, les affaires, la politique et des amies communes.

La tante de Thomas, rayonnante, affût et venait autour d'eux, servait le café et le cake à maison. Ce cérémonial anachronique semblait convenir parfaitement au jeune couple.

Thomas et sa nouvelle conquête continuèrent à se voir régulièrement dans cette ambiance, puis se marièrent après trois mois de fiançailles.

Il convient de noter que Thomas Hanley fut parmi les derniers à trouver une femme selon cette méthode.

Les Services Romanesques s'adressent alors des possibilités commerciales du système employé par lui et allèrent jusqu'à évaluer le rôle de la tante dans les accouplages.

Maintenant, l'un des services les plus prospères de ces compagnies est pourvu de toutes qu'il maintient à la disposition des jeunes gens pour avancer le succès des idylles dans des conditions plus efficaces que celles créées par les stratagèmes d'une organisation radiophonique.

FIN

DELYA

Tous les jours, 14-18 h. et mar.
Cot. 5 q. 500 fr. h. S. L'Espresso

*dans ses
prévisions...*

HOROSCOPE

*à toujours
raison!...*

CHAQUE MOIS

132 PAGES 70 FRANCS

Habituellement, Farnsworth avait des trouvailles amusantes. Mais, cette fois, il avait fait une création infernale, en cherchant à fabriquer une nouvelle gomme à effacer...

LA BALLE CHOISIT LA LIBERTÉ

PAR WALTER S. TEVIS

FARNSWORTH posa son verre d'appétit sur la cheminée et s'éloigna en me disant :

— Permettez-moi de vous montrer quelque chose...

Il sortit lardement de la poche dans la direction du sous-sol, tandis que je restais calmement assis dans mon grand fauteuil de cuir, près du feu.

Ce que Farnsworth aurait à me montrer serait certainement plus amusant que la télé. Avec son esprit complexe et ses quatre labes dans sa maison, il ne manquait jamais de me procurer ma soirée la plus agréable de la semaine.

Quand il revint, il portait une petite boîte d'environ 8 cm³. Il la prit soigneusement d'une main et se planta près de la cheminée, dans une attitude impressionnante, du moins aussi impressionnante que peut le faire un tout petit homme très gras, aux joues roses.

Il me déclara d'une voix sombre :

— La semaine dernière, je m'amusais dans mon labo de chimie à essayer de fabriquer une nouvelle sorte de gomme à effacer. Vous savez que je ne me suis pas mal débrouillé dans le matériel de dessin, surtout avec ma courbe dimensionnelle et mon encre photosensible. Donc, je cherchais une matière qui absorberait le graphisme sans entamer le papier...

Je fus un peu déçu, car sa nouvelle trouvaille me paraissait bien anodine. Néanmoins, je lui demandai :

— Et qu'est-il advenu ?

— J'ai réussi à synthétiser cette matière, qui paraît « marcher ». Mais le point intéressant, c'est qu'elle a une certaine propriété secondaire qui rendrait son usage

Illustration de JOHNSON

asses difficile : une propriété intéressante, et même unique, à mon avis.

— Quelle est donc cette propriété ?

— Je vais vous la montrer...

Il ouvrit la boîte, qui était pleine d'une sorte de beurre. Il y fouilla, en sortit une boule grise de la taille d'une balle de golf, puis reposa la boîte sur la cheminée.

— C'est... la gomme ? demandai-je.

— Oui, dit-il.

Il s'accrocha alors, tint la boule à un centimètre du plancher et la lâcha.

Naturellement, elle rebondit ; puis une seconde fois, puis une troisième. Seulement ce n'était plus naturel : au second rebond, la balle monta plus haut qu'un premier, et plus haut encore au troisième. Au bout d'une demi-minute, j'avais les yeux qui me tournaient de la tête, car la petite balle avait rebondi à un mètre vingt de hauteur et continuait à monter...

Farnsworth attrapa la balle dans sa main poêlée et la garda, en souriant d'un air un peu mélo.

— Curieux effet, n'est-ce pas ? me demandait-il.

— Quelle est l'astuce ? Quel genre de moteur avez-vous mis là-dedans ?

Il fronçait les yeux, et me répondait avec un peu de froideur :

— Il n'y a pas d'astuce, John ; seulement une structure moléculaire très particulière.

— Une structure ?... Les balles qui rebondissent ne pulsent leur

énergie nulle part, et on n'obtient pas d'énergie sans en dépenser.

— Vous avez raison...

Farnsworth laissa retomber la balle, qui se mit à rebondir de plus en plus haut, jusqu'à frapper le plafond. Il voulut la rattraper, mais il la manqua. La balle, heurtant sa main, repartit vers le manteau de la cheminée ; puis, traversant rapidement la pièce, alla frapper le mur opposé, fit un ricochet, cogna successivement les trois autres murs, tout en prenant constamment de la vitesse. Quand elle me passa près de la tête comme une balle de fusil, je commençai à m'inquiéter, mais elle finit par heurter l'une des lourdes tentures de la fenêtre, ce qui amortit suffisamment sa vitesse pour qu'elle tombât sur le plancher.

Elle se mit à rebondir immédiatement, mais Farnsworth traversa la pièce et s'en empara. En transpirant un peu, il se mit instantanément à la faire passer d'une main dans l'autre, comme si elle eût été brûlante.

— Tenez ! me dit-il en me la tendant.

Je faillis la lâcher.

— On dirait une boule de glace ! m'exclamai-je. Vous la conservez dans le réfrigérateur ?

— Non. En réalité, elle stalle à la température de cette pièce, il y a quelques minutes.

— Un instant ? dis-je. Je n'enseigne la physique que dans une école secondaire, mais j'en sais tout de même assez pour être

certain qu'un déplacement d'air chaud ne peut rien refroidir, sauf par évaporation.

— Eh bien ! voilà votre entrée et votre sortie d'énergie, John : la balle a perdu de la chaleur et pris du mouvement. C'est une simple conversation.

— Vous voulez dire que ce petit objet transforme la chaleur en énergie cinétique ?

— La machine à vapeur en fait autant, de même que la turbine à vapeur...

— Elles travaillent mécaniquement, et seulement parce que l'eau se dilate quand elle se transforme en vapeur.

— Avec ma balle, il se produit autre chose ; peut-être quelque chose de piézo-électrique dans le glissement de ses molécules. J'ai mesuré son énergie d'impact en livres, par pied, et je l'ai comparée à la perte de chaleur : elle m'a semblé avoir un rendement de 98 %. Apparemment, cette balle transforme la chaleur en bondissements. C'est intéressant, n'est-ce pas ?

— Si vous n'êtes pas en train de me faire une blague, Farnsworth, vous tenez quelque chose d'à peu près aussi important que la découverte du feu !

— C'est bien ce que je pensais moi-même à propos de... modestement. Et j'imagine qu'on pourrait mettre cet objet dans une boîte, avec des ailettes de convection, et la laisser rebondir à l'infini...

— Cela ne « marcherait » pas ! Toute votre énergie cinétique se

retransformerait en chaleur, lors de l'impact ; et finalement, cette petite balle agiterait une valse suffisante pour traverser les parois de n'importe quelle boîte.

— Dans ce cas, comment vous y prendriez-vous ?

— J'enfermerais la balle dans un grand cylindre d'acier ; je fixerais le cylindre à une bielle et à un volant d'inertie ; je pousserais l'engin pour donner une impulsion à la balle, et je le laisserais fonctionner comme un moteur à essence. Toute la chaleur volute serait passée dans l'air d'une pièce normale. Montez l'engin sur votre maison, et il pompera l'eau, fera fonctionner un générateur et vous gardera au frais en même temps !

Farnsworth m'avait repris la balle et la remettait soigneusement dans sa boîte rembourrée. Il était visible que lui-même était dans... il avait les joues plus rouges et les yeux plus brillants qu'à l'ordinaire.

— Mais si vous ne cherchiez que le refroidissement, sans avoir de travail à effectuer ?... me demandait-il.

— Facile ! Vous laissez simplement la machine entraîner un volant ou soulever des poids, et les laisser tomber (ou quelque chose dans ce genre) à l'extérieur de la maison. Vous avez une prise d'air à l'intérieur ; et si, en hiver, vous ne voulez pas perdre de chaleur, vous installez la machine dans un bâtiment extérieur, vous la branchez sur votre générateur et vous

utiliser l'énergie électrique pour faire tout ce que vous voulez : chauffer la maison, par exemple. Il y a beaucoup de chaleur dans l'atmosphère extérieure, même en décembre.

— John, vous êtes très ingénieux, lui.

— Ne voyez-vous pas que c'est la réponse au problème de l'énergie solaire ? Voyons ! les marais et le séisme n'ont, au mieux, qu'un rendement de dix pour cent. Pensez aux grandes stations de pompage du Sahara ! Toute cette chaleur, tous ces besoins d'énergie et d'irrigation !... Votre trouvaille peut changer la face de la terre...

Farnsworth semblait perdu dans ses pensées. Finalement, il se regarda d'un air étrange et déclara :

— Nous ferions peut-être bien d'essayer de construire un prototype.

J'étais si épuisé que je ne pus dormir de la nuit. Je rêvais sans arrêt de centrales électriques, de transformateurs, et même d'automobiles mues par des balles rebondissant dans des cylindres.

En imagination, je construisais même un aéroscop en forme de balle, avec une énorme boule de caoutchouc à une extrémité, des gyroscopes pour le maintenir dans la bonne direction, la balle de caoutchouc apportant la solution aux plus difficiles des problèmes de fusée : l'excès de chaleur. On construirait un énorme terrain de lancement cimenté, accolé aux rocs sous-jacents ; on installerait à

bord, et la nef commencerait à rebondir. Naturellement, ce serait un voyage assez mouvementé...

Le matin, j'appelai le directeur et lui demandai de me faire remplacer pour le reste de la semaine, car j'allais être occupé. Puis, j'allais me mettre au travail dans l'atelier du sous-sol de Farnsworth, et m'efforçai de construire une machine qui, par l'intermédiaire d'une balle, d'amortisseurs à huile et d'un cylindre, recueillerait une partie de l'énergie cinétique émise par la balle bondissante, pour en faire quelque chose d'utile, comme, par exemple, mouvoir un vibreur.

J'en étais à concevoir un système de pompe à convection et à air pour faire circuler de l'air chaud autour de la balle, quand Farnsworth entra, tenant sous le bras une sphère de la taille d'un ballon de basket. Il avait le front soucieux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je.

— Un ennui : d'après mes tests, la conductibilité me paraît très basse.

— C'est là-dessus que je travaille en ce moment. Simple difficulté mécanique : pomper assez d'air chaud en retour vers la balle. Nous pourrions y réussir en ne perdant que vingt pour cent d'efficacité. Pour un moteur, ce n'est rien.

— Vous avez, peut-être raison. Mais cette machine est encore moins bonne conductrice de la chaleur que le caoutchouc.

— La petite balle d'hier ne



A chaque rebond, la balle gagne de la hauteur et de la vitesse. J'étais émerveillé !

semblait offrir aucune difficulté.

— Elle avait eu largement le temps de s'échauffer avant que je la lance, et son rapport masse-surface est assez bas. Naturellement, plus grosse est la sphère, plus grande est la masse interne par rapport à la surface extérieure.

— Nous devrions, peut-être, creuser des aréoles dans la balle, et utiliser une partie de l'énergie de la machine à faire fonctionner la grande pompe à air chaud. En tout cas, nous y arriverons.

Tout le jour, je travaillai au tour, à l'estampage et à la scie. Après avoir solidement attaché la grosse balle à un établi, Farnsworth vint m'aider. Pourtant, à la tombée de la nuit, nous n'avions pas encore fini. Farnsworth ne fit coucher dans sa chambre d'amis, car j'étais trop fatigué pour rentrer chez moi.

Au lever du jour, je fus réveillé par un fracas qui me parut provenir du sous-sol. J'empoignai mes pantalons, ma veste, et sortis précipitamment, manquant de renverser Farnsworth qui se débattait avec ses chaussures dans le couloir. Nous dévalâmes ensemble les deux étages.

Au sous-sol, nous vîmes des morceaux de matériel dispersés dans tous les sens, et, contre le mur, la table où la balle avait été tirée était renversée. La balle elle-même avait disparu. Sans doute le passage d'un camion avait dû faire osciller la balle, qui s'était mise à rouler, puis à bondir, en se libé-

rant de ses liens et en acquérant une vitesse plus grande à chaque rebond.

Mais où était-elle à présent ?

Tandis que nous la cherchions, Farnsworth s'écria soudain d'une voix rauque :

— Regardez !

En suivant la direction de son index, je vis, d'un côté du sous-sol, une fenêtre brisée, une petite fenêtre, mais bien assez large pour qu'un ballon de basket pût y passer. Puis, grâce à une faible lumière venant du dehors, j'aperçus la balle ; elle était dans la cour arrière, en train de rebondir un peu mollement sur l'herbe.

Je grimpai les marches du sous-sol quatre à quatre, traversai la maison jusqu'à la porte de derrière, lançai au dehors et arrivai dans la cour juste à temps pour voir la balle exécuter son premier rebond sur le ciment de la route bordant la cour. Ce ciment faisant l'effet d'un tremplin, la balle rebondit immédiatement très haut.

Je pensais à prendre des matériaux dans la maison, à fabriquer un filot ou autre chose pour arrêter ces trente-cinq livres bondissantes. Mais je restai planté sur place, incapable de bouger, et je vis la balle retomber sur le ciment, puis remonter à trente mètres, puis redescendre encore sur la route, quinze pas plus bas, en direction de la ville.

Cette fois, elle bondit à soixante mètres. Puis, quand elle retomba, on aurait pu entendre le choc à un demi-kilomètre. A cet instant, je

la vis s'aplatir sur la chaussée avant de remonter de nouveau, à une vitesse double de celle de sa chute.

J'eus soudain une idée et retournai en courant vers la maison de Farnsworth. Celui-ci était debout dans la cour, frissonnant dans l'air du matin, me regardant comme un enfant apeuré.

— Où sont vos clés de voiture ? lui criai-je.

— Dans ma poche.

— Alors, venez !

Je l'entraînai par le bras jusqu'au garage, lui pris ses clés, mis la voiture en marche, et, en violant toutes les règles de la circulation, et en arrachant trois voitures de concours, je réussis à m'engager sur la route dans la direction où allait la balle.

— Écoutez, dis-je tout en conduisant et en cherchant la balle des yeux : si je peux placer la voiture juste au-dessous de cette sale balle, elle traversera la toiture au moment de sa prochaine chute. Cela devrait la ralentir suffisamment pour que nous puissions la maintenir.

— Mais... et ma voiture ? s'inquiéta Farnsworth.

— Et la première maison ou la première personne qu'elle frappera à San Francisco ? Si elle atterrit là, la ville — ou n'importe quelle agglomération — elle retombera de quinze ou vingt-cinq kilomètres d'altitude ou même de quarante...

— Peut-être s'élevera-t-elle assez pour brûler comme un météore.

— Vous savez bien qu'elle a son

propre système de refroidissement !

À ce moment précis, il y eut un bruit retentissant, et je vis la balle tomber dans un champ, à une vingtaine de mètres du bord de la route, puis remonter de nouveau. Cette fois, sa vitesse ne parut pas doubler, et je me dis que le sol était assez mouleux pour la retenir. Toutefois, elle ne ralentit pas, puis-que elle avait un facteur de rebondissement supérieur à deux pour un.

Sans la suivre des yeux, je quittai la route aussi vite que possible et conduisis la voiture jusqu'à l'endroit où elle était tombée. Il n'y avait pas à s'y tromper : la balle infernale avait laissé dans le sol un petit cratère d'un mètre de profondeur.

Je bondis hors de la voiture et levai les yeux. La balle était au-dessus de ma tête. Le soleil du matin la frappant d'un côté, elle était un point brillant qui diminuait rapidement.

Je l'observai pendant deux secondes pour déterminer sa direction, hurlai à l'adresse de Farnsworth l'interjection de quitter la voiture, mais précipité sur le siège de celle-ci, et roula, sur une centaine de mètres, jusqu'à l'endroit où je prévoyais la chute. Là, je me la fis à la portière pour regarder en l'air : la balle avait les dimensions d'un œuf. Je quittai l'auto d'un bond et courus à toutes jambes, tandis que la balle retombait... à environ soixante pas de la voiture, sur un sol mou. Cette

tion, elle rebondit sans doubler de hauteur, mais elle monta quand même plus haut que précédemment et elle disparut pendant presque une minute. Puis elle rebondit sur la route cimentée, avec un bruit à percer le tympan. Immédiatement après, j'aperçus une fissure large comme un doigt courant d'un bord de la route à l'autre. Mais la balle remontait déjà aussi rapidement qu'une fusée.

Quand elle reparut, elle sifflait comme une bombe, et nous la vîmes s'échapper à près de quatre cents mètres de l'endroit où nous nous tenions.

Né la voyant pas remonter, Farnsworth et moi nous entre-regardâmes en silence, pendant un instant. Puis mon compagnon murmura :

— Elle est peut-être tombée dans un étang.

— Allons-y voir ! proposai-je. Elle doit être dans ce champ. Venez !..

Ce que nous trouvâmes, au bout de dix minutes de recherches, ce fut un trou dans le sol, qui aurait pu être causé par un petit météore et qui avait bien huit mètres de profondeur. Mais, dans l'entassement qu'elle avait creusé, nous ne pûmes retrouver la balle.

Je contemplai ce trou pendant une minute, avant que mes yeux parussent à distinguer, tout au fond, un millier de petits fragments glacés.

Nous eûmes tout de suite la même idée, Farnsworth et moi : mauvaise conductrice, la balle

avait eu toute la chaleur dont elle disposait dans sa dernière chute, et, comme une balle de golf plongée dans l'air liquide, puis projetée au sol, elle s'était froissée en fragments minuscules.

Dans le petit cratère, je ramassai un des fragments, froid comme un glaçon, et le rangai précautionneusement dans mon mouchoir plié en quatre.

— Que pensez-vous qu'il arrivera lorsque les morceaux de la balle vont se dégriser ? me demanda Farnsworth.

Je me mis à penser à un millier de petits fragments sifflant dans tous les sens, se cognant aux hautes et continuant à rebondir tant qu'il y aurait de la chaleur dans l'atmosphère pour leur fournir de l'énergie.

Tout en me livrant à mes inquiètes méditations, je remarquai une cahane à l'ouest, de l'autre côté du pâturage, au moment même où Farnsworth se précipitait vers elle pour en sortir deux pelles, elle que nous pensions combler l'instant même les dangereux fragments.

Il nous fallut des heures pour faire ce travail, car nous l'effectuâmes avec de grandes précautions. De plus, nous bûmes très fort la terre à chaque pellette, de crainte que les débris de la balle infernale ne s'échappent la mort et la ruine bien au-delà du district de San Francisco, en reprenant leur liberté..

FIN

Pour retrouver l'assassin de sa femme, Grant n'avait pas hésité à courir le risque de faire décamper à sa fusée la vitesse de la lumière..

Marche arrière

PAR VARGO STATTEN

C'est à l'avant-poste de Pluton que les ennemis commencèrent. Vite de sa combinaison pressurée, un homme sortit de cet avant-poste, resta dehors trop longtemps, et retourna avec une attaque de comessite galopante, fièvre engendrée par les rayons cosmiques. Déjà, alors, il s'était saignamment deux des médecins qui voulaient le soigner. Aussitôt, deux autres spécialistes tentèrent le miracle..

Les dirigeants de l'avant-poste jugèrent ce procédé inhumain, mais un certain nombre de colonnes se déclarèrent d'accord avec les médecins. C'est ainsi qu'éclata la querelle entre les quelques cinq cents hommes et femmes, tous savants spécialisés, réunis dans cette «île» recouverte d'un dôme hermétique.

À la suite de ces graves incidents, des messages par radio commencèrent à parvenir jusqu'à la Terre, et le commandant des lignes commerciales spatiales comprit qu'il fallait rapidement faire quel-

que chose. Il convoqua donc Erwin Grant, un des pilotes des plus sûrs de son service, pour lui exposer la situation sur Pluton et pour lui donner cette consigne :

— Il faut faire parvenir de la consigne aux dirigeants de Pluton dans le plus bref délai.

Puis, il prêcha :

— Comme vous le savez, la consigne est un dérivé atomique qui, lorsqu'il fait explosion, entraîne une paralysie prolongée. Celle-ci dure assez longtemps pour que les dirigeants puissent reprendre le contrôle de la situation. Mais la consigne est difficile à manier, à cause de sa grande vitesse de mutation. Si elle n'arrive pas rapidement à Pluton, elle parviendra à une étape de son évolution où elle explosera avec une force effrayante.

Grant répondit :

— En prenant la fusée la plus rapide du service, et un équipage réduit, le voyage s'effectuera en temps voulu.

— Je savais bien que j'avais

choisi l'homme qu'il fallait, dit le commandant en souriant. Cependant, s'il est certain que vous réussirez à rassembler un équipage, vous ne trouverez guère que des hors-la-loi ou des déclassés pour accepter de s'occuper d'une machine qui doit accomplir un voyage de plus de cinq milliards de kilomètres... Et pour la partie technique, quel voulez-vous emmener comme second ?...

— Je crois qu'Anderson fera l'affaire, monsieur.

— Où est-il ?

— Il attend dans l'antichambre. Le commandant l'aida dans l'interphone :

— Faites entrer M. Anderson !

Celui-ci, petit homme brun aux traits empâtés, arriva au bout d'un instant. Sa joue droite était marquée d'une vilaine cicatrice indiquant qu'il était un « dur ». Mais il avait l'air de quelqu'un sur qui l'on pouvait compter.

Quand le commandant lui eut répété l'exposé qu'il avait fait à Grant, le second pilote Anderson déclara :

— Ce sera dur, monsieur. Mais si n'y a pas de raison que nous ne réussissions pas. Du reste, travailler sous les ordres du capitaine Grant est, pour moi, un privilège... Partant si je comprends bien, vous êtes bon ami ?

— Depuis des années, monsieur, acquiesça Grant.

— Tant mieux ! Quand les deux chefs d'une fusée s'entendent bien, le rendement du travail qui leur est confié n'en est que meilleur...

Quant aux instructions spéciales que vous devrez appliquer, elles vous parviendront chez vous. Pour le moment, trouvez un équipage. Avertissez-moi dès que ce sera fait, et je m'occuperai de la casquette.

Les deux hommes saluèrent le commandant, et prirent congé.

Dans le couloir, Anderson dit à son compagnon :

— Ce n'est pas « du tout dur » !

En tout cas, je ne pense pas que l'équipage sera très heureux de la course...

— Je ne le pense pas non plus ! Mais on s'arrangera, répliqua Grant.

A cet instant, la porte du bureau du commandant se rouvrit, et celui-ci s'exclama :

— Ah ! vous êtes encore ici, Grant ?... Très bien ! Je viens juste de rejoindre la Base opérationnelle. On va vous confier la EM/10.

Grant eut :

— La EM/10 ! Mais c'est une fusée toute nouvelle, monsieur...

— Presque ! Et c'est strictement la machine spéciale la plus rapide qu'on ait jamais construite. Avec elle, vous devriez, donc, accomplir le voyage assez facilement. Allez l'examiner à la Base.

Les deux pilotes se trouvèrent en quelques minutes sur le terrain où la EM/10 dominait les autres fusées.

— C'est une splendeur ! s'exclama Bob Anderson.

Après avoir passé une heure à examiner la splendide fusée, les deux navigateurs furent per-

suadés qu'ils allaient pouvoir disposer de l'appareil le plus perfectionné du service pour remplir leur mission. Puis, afin de recruter l'équipage, ils se rendirent dans une vaste salle où se trouvaient des groupes d'hommes et de femmes qui havanaient, en attendant de trouver un emploi quelconque dans l'immense flotte spatiale. Il y avait là des stewards, des commis-caires, des hôtes et des mécaniciens en disponibilité. Certains étaient spécialisés ; d'autres ne l'étaient pas, mais tous étaient des habitués de la vie fantastique de l'Espace.

A l'entrée des deux hommes en uniforme, il y eut une agitation pleine d'espoir. Grant regarda un instant les postulants, puis entra dans la première salle de réception, avec Anderson, et en reforma la porte.

— Nous devrions trouver ce qu'il nous faut dans ce ramassis, dit le chef de la mission. Mais, tout d'abord, Bob, mettons-nous d'accord sur un point.

— Quel donc ?

— Je profiterai de cette embauche pour faire une inspection. Tu noteras les particularités de chaque candidat, et tu m'observeras, car il se peut que j'aie à te faire signe.

Bob répliqua :

— Tu cherches toujours la même sigilla dans la moule de paille ?...

— Oui ! Et, un jour ou l'autre, je la trouverai !... Il y a trois ans que Shade Jackson, qui était mon

meilleur ami, a assassiné ma femme, pendant que j'étais en voyage, parce qu'elle refusait de lui remettre mes papiers concernant des renseignements techniques au sujet du Service de l'Espace. Il l'a tuée d'une balle, et il a pris les papiers ! Cet assassin était bien Shade Jackson ; les photos à l'ultraviolet prises par la police dans les yeux de ma femme ont prouvé qu'il était la dernière personne qu'elle ait vue avant de mourir.

« Shade Jackson n'a été revu, depuis, par personne. Sans aucun doute, il a fui dans l'Espace. Mais, un jour, je le retrouverai dans la foule des navigateurs cherchant un emploi, et je le reconstruirai, quel qu'il ait pu faire pour se transformer. Oui, il reparaitra ! Je suis même prêt à parier que ce propre à rien est déjà redevenu un vagabond de l'Espace. Il doit rôder autour des astronefs... »

Soudain, Grant se tourna vers l'interphone et appela le réceptionniste.

— Envoyez-moi une douzaine d'hommes, lui dit-il. Catégorie : mécaniciens de fusée. Destination : Pluton. J'attends les candidats dans la salle 5.

Les hommes commencent à défilier devant Bob et Grant. Il y en avait de toute sorte, grands et lourds, pour la plupart, accoutumés aux signaux de l'Espace. A l'entrée de l'accélération et à la température effrayante qui régnait dans la salle des machines. Mais pas un d'eux n'avait le vis-

ge que Grant cherchait à retrouver. Finalement, il n'engagea qu'une demi-douzaine de participants et déclara aux autres :

— Votre salaire pour l'aller et retour jusqu'à Pluton sera double du taux normal, car le voyage comporte certain danger et exige beaucoup d'endurance. Votre fusée sera la ZM-10, que vous voyez sur le terrain. Je serai votre capitaine, et M. Anderson sera mon second. Vous avez des questions à poser ?

— Une seule, monsieur, dit un des hommes en portant la main à sa casquette grinçeuse : quand partons-nous ?

— Demain, à l'aube, quand les routes spatiales seront suffisamment dégagées. Vous êtes libres pour le reste de la journée et pour la nuit. Vous désirez savoir autre chose ?

Accus des nouveaux engagna se demandant plus rien.

L'instant d'après, un message de l'Administration entra, portant un paquet de dimensions moyennes enveloppé d'un papier jaune vif.

— De la part du commandant, monsieur, annonce le nouveau venu. Il m'a dit de vous apporter ce lot de contacts, dont vous êtes, maintenant, responsable. Et il demande que vous lui fassiez savoir quand vous aurez recruté votre équipage.

— Dites-lui que c'est fait et que nous partons demain, à l'aube.

— Bien, monsieur !

Dès que le message fut sorti,

Anderson examina le paquet, et demanda :

— Quels sont les effets de cette substance ? Je n'y connais pas grand-chose.

— Ce dérivé atomique assez rare provoque la paralysie. Nous ferions bien de mettre le paquet dans la cale de la ZM-10, en priant Dieu qu'il nous permette de parvenir sur Pluton avant que ce truc-là fasse explosion !

Le lendemain à l'aube, Grant fut le premier à monter à bord de la fusée, conformément à la tradition. Puis, lorsque, par le son, l'équipage eût défilé devant lui, pour se rendre dans ses quartiers, il se précipita vers la cale. Après en avoir ouvert la lourde porte et éclairé le local, il regarda le paquet jaune, éteignit la lumière et partit, pendant un instant, vouloir déchiffrer les lettres...

— Il n'y a rien qui cloche, non ? demanda Bob Anderson.

— Tout paraît normal : je regardais dans le noir simplement pour savoir si le paquet ne dégageait pas une luminosité mutagenétique. Mais tout va bien, pour le moment. Du reste, le papier isolant doit nous protéger. Toutefois...

Grant fouilla dans sa poche et en tira un petit flacon plein d'un liquide rose. Après avoir rallumé dans la cale, il posa le flacon près du paquet. L'effluve avec de la ficelle pour qu'il ne puisse pas se renverser, puis il remonta aussitôt.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Interrogea Anderson.

— J'ai employé un « truc » à moi pour retarder un peu la mutation. Cela vaut la peine d'essayer...

Grant referma la porte et mit la clef dans sa poche.

— Tu as une double clef, en cas d'urgence ? s'inquiéta Bob.

— Bien sûr !

Les deux pilotes reprirent le vol pour aller occuper leurs postes dans la chambre de pilotage : Bob Anderson au tableau de commandes, Grant au hublot sous lequel était attachée la carte de navigation ! Le chef de la mission donna à son compagnon des ordres que celui-ci retransmit immédiatement à la chambre des machines.

Il y eut un silence, puis le roulement des réacteurs se fit entendre. Brusquement, la vaste fusée décolla : et elle s'éleva rapidement dans le brouillard météor.

— Comment les hommes ont-ils réagi quand tu leur as dit à quelle vitesse nous devions voyager ? demanda Anderson.

— Assez bien : c'est une équipe de durs ! Du reste, en examinant leurs papiers, j'ai constaté qu'ils ont tous des casiers judiciaires chargés. En tout cas, sur les fusées, leur « boulot » est encore plus dur que le régime pénitentiaire. Mais il faut leur montrer dès le début que nous ne tolérerons pas de fauteurs de troubles.

Grant se détourna pour observer la Terre qui diminuait rapidement, puis il lança cet ordre :

— Pousses à quatre atmosphères !

La vitesse de la nef grandit, tandis que la tension croissante était, en partie, contrebalancée par les gravitateurs et les équilibreurs du plancher. Cependant, Grant n'oubliait pas qu'une vitesse excessive engendrerait des hallucinations : la folie de l'Espace. Il en avait lui-même souffert une fois.

— Quelle est notre vitesse ? demanda-t-il.

— Cinq cents par seconde.

— Pousses à six atmosphères.

De nouveau, le silence régna quelques instants. Puis, soudain, Bob Anderson demanda :

— Et les nouvelles inventions scientifiques, ça avance ?

— Le commandant est convaincu que je suis un excellent pilote pour les missions dangereuses. Aussi, il préfère ne pas encourager mes inventions.

— C'est inacceptable ! Tu as des idées qui pourraient bouleverser le monde scientifique. Par exemple, ton carburant secret pour remplacer l'énergie atomique... Tu es idiot de laisser tomber des choses pareilles. Le monde a besoin de tes inventions !

— Peut-être...

Grant regarda l'indicateur de vitesse, et il souriait en entendant un crachotement violent dans l'une des tuyères arrière. Il y eut une ou deux explosions sèches, puis le moteur reprit sa marche normale.

— Bizarre ! fit le premier navigateur, les soufles frocés. On aurait dit que le circuit d'allumage était coupé ou bien qu'il y a une

tracé de vapeur d'eau dans les tubes...

Il prit l'interphone et s'inquiéta :
— Que se passe-t-il en bas, Dawson ?

Bob vit Grant changer de visage en entendant la réponse et en annonçant :

— J'arrive immédiatement.

— C'est grave ? demanda vivement le second navigateur.

— Ça en a l'air ! Un contact électrique déféctueux. Dawson a reçu toute la décharge. Branche l'automatique et accompagne-moi.

Les deux officiers traversèrent la fusée dans toute sa longueur, en se précipitant vers la chambre des machines. Là, ils trouvèrent les hommes rassemblés autour de Dawson, étendu sur le plancher, dans l'attitude contractée qui suit la mort par électrocution.

Grant tourna les têtes en jetant un regard circulaire. Autour de lui se pressaient des visages en sueur, les traits tirés.

— Que s'est-il passé, Brogan ? demanda le chef de la mission. C'est vous qui commandez en second, ici...

Brogan, le torse nu, paraissait mal à l'aise.

— Je ne sais pas exactement ce qui est arrivé, patron ! Dawson était au tableau de contrôle. Tout à coup, en refermant un des contacteurs principaux, il a été rejeté en arrière, et la turbine a s'effondrée à un moment, pendant que le circuit de secours se déclenchait.

Grant s'approcha du tableau.

qu'il examina attentivement, mais sans y toucher. Puis il prit finalement un instrument dans sa poche et déclara :

— Le quatrième contacteur principal est électrisé, amorcez-le. Bizarre !... La seule chose à faire est de laisser ce contacteur en position zéro et d'utiliser le circuit de secours. Nous n'avons pas de temps à perdre à des réparations. Brogan, vous qui êtes électricien, vous sentez-vous capable de prendre la place de Dawson ?

— Je ferai de mon mieux, patron.

— Alors, mettez-vous y ! Je ferai rajuster votre salubre, au rebour. Quant à vous, Blake et Bestock, mettez le corps de Dawson dans la section 4 de la cale, car il faudra que les autorités l'examinent à notre arrivée sur Pluton. Branchez le système réfrigérateur pour que le corps reste intact. Et que tout soit fait rapidement pour que vous vous remettiez au travail ! Dans un tel voyage, chaque seconde compte.

Grant et Anderson retourneront dans la chambre de pilotage, où le chef de la mission dit à son compagnon :

— Il est bien bizarre qu'une fusée comme celle-ci, qui a été examinée comme dans ses moindres détails, ait des déféctosités. Peut-être quelqu'un s'est-il arrangé pour que Dawson soit tué dans des conditions apparemment accidentelles...

— Possible ! Le bâtiment est resté ouvert pendant la nuit précédant le départ, et tout le monde

peut y entrer. Je avais avoir engagé un lot d'individus peu recommandables. Maintenant, je suis convaincu qu'un d'entre eux...

— N'importe lequel d'entre eux pouvait avoir une raison de tuer Dawson. D'ailleurs, d'après son cader judiciaire, Dawson était tout aussi malhonnête que les autres. Mais c'était un mécanicien exceptionnel...

Grant se tourna, et dit, en regardant la ligne de mire qui partageait les étoiles :

— Nous avons perdu deux degrés avec cet arrêt. Il faut pousser à huit atmosphères.

— Huit atmosphères ! lança Bob dans l'appareil où il transmettait les ordres.

La pression d'accélération se fit de nouveau sentir. La Lune parut se rapprocher.

— Deux atmosphères ! ordonna Grant.

— Déjà deux atmosphères ! s'étonna Bob Anderson. Tu fais monter la pression dans les tuyères à une allure d'enfer...

— Je sais ! Mais mieux vaut gagner du temps.

Pendant six heures, Grant fit accélérer régulièrement la vitesse de la fusée et s'éloigna du parcours normal pour foncer entre les arêtes de Mars et de Jupiter.

GRANT ne savait pas depuis combien de temps il dormait quand il fut brusquement réveillé par Bob, qui le secouait en annonçant :

— Encore des ennuis en bas : une machine ! Brogan a été tué !

Grant s'habilla en hâte, et se précipita dans la coursive en s'échappant de l'entretien sa veste.

Dans la cale, Grant gisait sur le dos, avec une affreuse blessure en zigzag sur le front. Grant jeta un coup d'œil sur lui, puis sur le tableau de contacts, et constata que celui-ci avait été démolit.

— Que se passe-t-il encore ? demanda-t-il avec une fureur contenue.

— Brogan a perdu la tête, chef, dit un des hommes de l'équipage.

— C'est vrai ! affirma un autre. Baxter a été obligé de l'abattre avec une clef anglaise pour qu'il ne nous attaque pas.

— Il le fallait ! confirma Baxter : tout d'un coup, pris de folie, Brogan a quitté son hamac et s'est mis à démolir le tableau avec une barre de chauffe. Ensuite, il a voulu nous attaquer. J'ai été forcé de l'assommer pour nous sauver...

A mon avis, patron, on a jeté un sort à cette sacrée fusée. D'abord Dawson, maintenant Brogan...

— Assez de bêtises ! Il est plus que probable que l'un d'entre vous avait ses raisons pour se débarrasser de Dawson et de Brogan.

Grant regarda sévèrement chacun des membres de l'équipage, puis déclara :

— Je mets au courant de vos casiers judiciaires. Mais comprennez bien, s'il y a encore le moindre incident à bord, à cause de l'un de vous, je vous ferai tous comparaitre devant la commission d'enquête dès que nous arriverons sur Pluton.

Les hommes hochèrent la tête, en se lançant des sombres coups d'œil. Leur chef de mission ordonna :

— Mettez le corps de Bregan avec celui de Dawson, et restez de service.

Sur ces mots, Grant s'approcha du tableau de commande endormi, et dit :

— Je crois pouvoir le réparer moi-même. Toi, Bob, retourne au pilotage !

Au bout de vingt minutes, Grant termina ses réparations, se tourna de nouveau vers ses hommes, et leur déclara :

— Si vous n'avez plus grand repos, c'est de votre faute. Vous prétendez que Bregan est devenu fou, alors je suis sûr qu'il s'agit plutôt d'une ingarrie. Bref, vous êtes deux de moins, et vous devez donc travailler davantage. Baxter, au tableau de commande ! Si vous vous embrouillez, appelez-moi.

C'est lui, Grant regarda la chambre de pilotage, où Bob était penché sur les instruments. Il jeta un coup d'œil par le hublot et s'étonna :

— Que se passe-t-il ? Nous avons perdu de la vitesse ! Nous n'avons même pas encore franchi la ceinture des météorides.

Je sais, couvrit calmement Bob.

— Six heures de retard ! Pourquoi, diable, n'as-tu pas observé la vitesse que Jovius indiquait ?

— Parce que j'ai eu peur. Je crois que nous avons volé trop

« en aval », et il est temps que tu t'en rendes compte ! Tu vois comme les hommes se comportent ! Si on continue à accélérer, ils vont vraiment se mutiner...

Grant brancha l'interphone, et engagea à Baxter :

— Faisons à vingt-sept atmosphères, le plus vite possible ! A ta santé ! Notre vie en dépend !

Il attendit un moment, les traits tendus, puis fit un signe de tête en sentant la poussée de l'accélération.

— Si tu veux mon avis, fit sombramment Anderson, je pense que l'équipage cherche à saboter les efforts pour parvenir sur Pluton.

— Dans ce cas, il se condamne en même temps que nous. Ou nous arrivons sur Pluton, ou nous sautons. Que pourraient les hommes au sabotage que tu soupçonnes ?

— L'un d'eux a, peut-être, intérêt à ce que la catastrophe ne parvienne pas à destination. Les survivants de l'avant-poste de Pluton ont sûrement des agents dans tout le Système. En tout cas, tu ne peux nier que le mort de Dawson et celle de Bregan soient étranges.

A cet instant, la porte du pilotage s'ouvrit soudain, et Baxter entra, trépidant nerveusement le foulaud qu'il portait au cou.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda séchement Grant.

— Je suis le porte-parole de l'équipage, monsieur. Vous semblez oublier que vos ordres nous obligent à souffrir, en bas. Le réfectoire indique 150 000 kilomètres-seconde. Or, plus vite on va, plus

il fait chaud. Nous ne pouvons plus supporter cette accélération et cette chaleur, malgré les appareils de compensation. Qu'est-ce que vous cherchez ? Vous voulez nous tuer ?

— Continuez, Baxter, et je vous fais mettre aux fers !

— Vous ne ferez pas ça, car vous avez besoin de nous tous. Mais nous sommes des hommes tout comme vous, nous avons le droit de savoir ce qu'il se passe. Vous rendez-vous compte que 27 atmosphères, ça nous amène tout près de la vitesse de la lumière ? Il n'y a pas d'être humain qui puisse y résister.

— Quel vous donne le droit de discuter mes ordres ? demanda furieusement le chef de mission. Vous supporterez la vitesse tout comme moi et M. Anderson. Il y a déjà eu des fusées qui ont atteint la vitesse limite, et les équipages ont survécu. Quant à nous ! ou nous atteindrons la vitesse maximum, ou nous mourrons... Nous transportons de la cantine, Baxter. Si nous n'arrivons pas à temps sur Pluton, elle fera explosion. Racontez donc ça à vos collègues...

Baxter changea d'expression, et s'exclama :

— De la cantine !... Ça change tout, patron ! Du reste, je n'ai pas voulu vous manquer de respect. On donnera 27 atmosphères.

L'nouveau sortit en hâte, tandis que Grant lançait un coup d'œil à Bob Anderson.

— Voilà pour ton idée de sabo-

tage, Bob ! Ironies Grant. L'équipage ne savait même pas que nous transportions de la cantine. Maintenant qu'il le sait, il va faire donner à la fusée tout ce qu'elle peut.

— Bregan ou Dawson devaient savoir qu'il y avait de la cantine à bord, répliqua Bob. Et je permets à croire qu'il y a un sabotage en cours.

Ce disant, il jeta un coup d'œil au velocimètre et s'inquiéta :

— 100 000 kilomètres-seconde !

— Parfait ! Prépare-toi...

Grant eut la parole coupée par une terrible explosion, qui ébranla l'astronef d'un bout à l'autre.

Bob se leva d'un bond, puis, avec Grant, se précipita vers la cale, d'où montaient des nuages noirs de fumée.

Baxter et Blake étaient à genoux, en train de s'efforcer de relever leurs deux derniers camarades. Des débris et des gaz étouffants jaillissaient d'une section brisée de la chambre d'échappement. Grant ferma brusquement le soupape de sûreté de la tuyère, et s'enquit :

— Baxter, que s'est-il passé, cette fois ?

— Sais pas !... Une explosion, je pense... Les deux gars ont reçu tout le choc et en ont été tués. Patron, je permets à croire qu'on a le mauvais œil !

Grant se sentit pris de nausée en voyant les terribles blessures des deux victimes. Cependant, il fit signe aux deux survivants de le pousser dans un coin. Puis il dit :

— Nous ne sommes plus que quatre à bord. Mais il faut quand même arriver à temps sur Pluton. Qu'ailleurs, nous ne pouvons pas jeter la consigne par-dessus bord, parce qu'elle nous sauverait, dans notre champ de gravité, et elle finirait par exploser. Nous devons donc tous travailler comme des diables... Vous deux, surveillez l'appareillage électrique. Toi, Bob, aide-moi à réparer cette tuyère : nous en avons pour une heure. Jusqu'à présent, nous n'avons pas perdu de vitesse, mais nous n'accélérons plus comme prévu, alors que c'est indispensable. Il faut mettre en marche toutes les tuyères de secours pendant que je répare celle-ci.

— Entendu, patron ! répondit Baxter, en entraînant Bates à ses posts.

GRANT se mit au travail, tandis que Bob lui passait les outils dont il avait besoin. Plus Grant travaillait, plus il était intrigué par certains détails. A un moment, il retour de la tuyère un morceau de ressort et une partie d'un mécanisme.

— Cela n'est jamais entré dans cette tuyère accidentellement, murmura-t-il.

— On dirait un morceau de bombe à retardement, constata Bob en examinant l'objet. Ce individu qui a voulu saboter notre voyage est mort ou il est encore sur la Terre : ou bien c'est un de deux survivants de l'équipage.

— On a le choix, en tout cas !...

gronda Grant. Passe-moi le fer à souder.

Au bout de deux heures d'acharnement, Grant put enfin se détendre. La tuyère était réparée, et elle tint bon lorsqu'il la remit en marche.

Le chef de la mission fit un signe de satisfaction et consulta les indicateurs de pression.

— Exactement 27 atmosphères, fit Baxter en s'épongeant le visage.

— Même avec cette pression, nous n'avancerons pas assez vite pour rattraper le retard, dit Grant. Pousses à 30. Nous devons en courir le risque.

— Bon sang, mon vieux, c'est chercher la mort ! s'écria Bob, en saisissant Grant par le bras, 30, c'est la limite de pression. Tu vas faire sauter toutes les tuyères !

— 30 ! répéta inébranlablement Grant. Allez, Baxter !

Celui-ci parut hésiter, mais il céda. Alors, Grant fit signe à Bob de le suivre dans la chambre de pilotage.

A travers les hublots, les étoiles semblaient toujours dans la même position, tant elles étaient lointaines. A part l'impression de contraction du crâne, rien n'indiquait que la fusée voyageait à plus de 300.000 kilomètres par seconde...

— Que cela continue, et on arrive juste, prophétisa Grant.

— Si nous dépassons la limite de vitesse, nous sommes fichus ! Et c'est facile de la dépasser quand

on approche de la vitesse de la lumière.

Grant ne paraissait pas préoccupé. Il regardait attentivement Pluton, qu'on distinguait à présent. Puis il consulta de nouveau le velocimètre, dont l'aiguille était montée à 335.000 et continuait d'avancer.

Grant chancelait sous la pression que subissait son corps. Bob Anderson avait également de la peine à se mouvoir dans son fauteuil.

350.000... 350.000...

Soudain, le commandant de la fusée se rendit, ne pouvant plus résister à l'accélération excessive. De son côté, Bob esquissa un sourire et s'allongea dans son fauteuil à ressorts. Puis ses yeux s'emplirent d'inquiétude quand il vit l'indicateur de vitesse mentionner 350.000.

— Grant, souffla-t-il, il faut ralentir ! On arrive à la limite...

Grant quitta son siège en rampant pour actionner l'interphone, et lança cet ordre dans l'appareil :

— Coupez les tuyères arrière à zéro, et lancez une poussée compensatrice.

Un instant plus tard, il francha les soucils en constatant que les tubes arrière flamboyaient toujours et qu'il n'y avait pas de poussée compensatrice, contrairement à l'ordre qu'il venait de donner.

— On n'a pas obéi à tes ordres ! s'écria Anderson, visiblement pris de panique. Regarde le velocimètre : 300.000 kilomètres-seconde. Bon sang, remue-toi ! Il faut compenser ou...

Anderson se leva péniblement et se dirigea vers la porte, suivi par Grant, qui hésitait comme un homme vers. Ils dégringolèrent ensuite l'échelle conduisant à la chambre des machines, où régnait une chaleur d'enfer.

Aussitôt, les deux officiers virent Baxter et Bates gisant sur le pont métallique.

— Encore des cadavres ?... murmura Bob Anderson.

— Ils sont bien morts, et d'une cause naturelle, répondit Grant : leur cœur n'a pu supporter la chaleur et l'accélération fantastique... Coupe les contacts !

Pendant que Bob exécutait la consigne, Grant examina l'indicateur et poussa un cri effaré. L'aiguille était au maximum absolu : 303.000 kilomètres-seconde.

« On va dépasser ! », voulait-il crier, mais il eut l'impression de recevoir un choc d'une violence insouffrable sur la tête, et s'évanouit.

QUAND il se remit sur pied, Grant vit Bob à se relever et le ramena rapidement. Ils remontèrent tous les deux dans la chambre de navigation. A peine y furent-ils revenus qu'Anderson s'exclama en regardant par le hublot arrière :

— Oh, regarde !...

Alors que, dans l'Espace, il y a toujours autour d'une fusée un fond d'étoiles et de galaxies, à l'arrière de l'astronef flant vers Pluton, il n'y avait que des ténébre.

Grant s'effondra dans son fauteuil en déclarant :

— Nous sommes perdus ! Nous

avons dépassé la vitesse de la lumière...

— Je ne « pige » pas, répondit Bob. Selon la théorie de la Contraction de Fitzgerald, un corps se déplaçant à la vitesse de la lumière devient négatif. Donc, comment se fait-il que nous continuions à voyager ?

— Nous voyageons oui, mais dans quelle direction ?... Nous sommes dans une partie de l'univers que nous ne pouvons comprendre... La contraction de Fitzgerald veut que notre fusée et nous-mêmes ayons devenus « moins zéro ». Et pourtant, nous bougeons — ou du moins nous le présumons. Sans rien de relatif à l'extérieur pour en juger, il est difficile d'être certain de quoi que ce soit.

Cependant, l'aiguille du vélocimètre n'était pas au bout de l'échelle, mais à deux degrés au-dessous de zéro.

— 3.000 kms par seconde, au-dessous de zéro, constata Grant. 3.000 kms de plus que la vitesse de la lumière. Nous allons à reculons !

— Quel ?..

— La Contraction de Fitzgerald constitue le maximum de vitesse. Plus vite on franchit ce point ultime, plus prononcée est l'extension négative. Cela signifie qu'une régression se produit dès l'instant où la vitesse de la lumière a été atteinte. Nous ne pouvons plus aller de l'avant, parce que nous avons franchi la limite.

Bob Anderson se mit à contempler le vide, et s'inquiéta :

— Mais alors, comment revenir ?

— Nous ne pouvons pas, répondit Grant : nous ne pourrions jamais revenir. A chaque seconde, nous nous enfuyons dans cet univers négatif, défilant au fur et à mesure le travail de progression qui se termine à la limite de la vitesse lumière... Quant à la consécration, elle ne peut plus exploser, car elle est en train de « dévaler » au lieu d'évoluer.

Il se rassit, l'air sombre, il éprouvait déjà des modifications mentales étranges, et en même temps certains changements physiques. Il regarda le tableau de commande. Il commençait à ne plus rien y comprendre... Sa mémoire semblait dans un gouffre.

— Nous inspirons de l'oxygène de carbone et nous exhalons de l'oxygène, proclama finalement Bob Anderson, en s'écartant de la table de bois.

Tout en parlant, Grant s'était de nouveau approché du hublot, aspirant, mais en vain, voir se dissiper les ténébreux. Cependant, à chaque seconde qui s'écoulait, des souvenirs s'effaçaient de son esprit, en même temps qu'il éprouvait nettement la sensation de ralentir...

Bob Anderson était dans son fauteuil, le regard perdu. Le nombre des années diminuait pour lui aussi, tandis que son uniforme devenait de plus en plus neuf, comme celui de Grant. Celui-ci le regardait, étonné, tandis que la régression du temps effaçait les cicatrices du visage du second pilote

et lui donnait les traits d'un jeune homme.

Tout à coup, Grant s'écria :

— Slade Jackson ! Tu es Slade Jackson !

Il se précipita aussitôt sur son compagnon, mais celui-ci se dégagea en un clin d'œil de son fauteuil, se mit sur la défensive et s'exclama :

— Une minute, Grant ! Doucement !

— Heureusement !.., hurla le commandant de la fusée. Je l'ai cherché partout, mais tu ne pourras plus m'échapper...

Ce disant il arracha son costume de sa ceinture pour le plonger dans le surs de son compagnon. Mais celui-ci lui sauta le poignet, et lui déclara calmement :

— C'est inutile, Grant. Tu ne peux pas me tuer, puisque la vie rétrograde : tu ne peux pas te venger, car la contraction de Fitzgerald l'en empêche...

Grant se dégagea, saisit Jackson à la gorge, le fit rasseoir et lui cria en plein visage :

— Tu as tué ma femme, tu m'as volé tous mes renseignements techniques, n'est-ce pas ? Réponds-moi !..

— Je ne voulais pas tuer ta femme... c'a été un accident ! Quant aux renseignements que je t'ai volés, il fallait que je les aie pour passer l'examen de « second » à bord d'une fusée... Ensuite, un accident m'a abîmé la figure et écrasé la poitrine. Quand les chirurgiens m'ont relâché, il m'a suffi de me tenir les cheveux pour

être tout à fait méconnaissable. Je suis, alors, devenu Bob Anderson, ton second...

— Toi, un assassin, près de moi ?.. Mais puisque tu avais tué ma femme, tu aurais tout aussi bien pu me tuer ! Tu en as eu de nombreuses occasions ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je te l'ai dit : je ne suis pas un assassin volontaire ! Mais fatigué du jour où tes inventions scientifiques porteraient leurs fruits, pour te les voler à ce moment-là.

« Quand j'ai su que nous devrions aller sur Pluton à une vitesse proche de celle de la lumière, j'ai commencé à m'inquiéter, car je savais que nous risquions de dépasser la vitesse de la lumière, et qu'il serait possible que nous fassions marche arrière dans le temps, ce qui m'exposerait à être démaçqué. J'ai donc arrêté le voyage pour que nous n'atteignions pas la vitesse de la lumière. Mais il fallait que je me contentasse d'un sabotage partiel pour ne pas nous mener à la destruction totale... »

« J'ai triché le constructeur pour que Dawson soit tué. J'ai répandu dans le hamac de Brogan du poison lent, qui engendra d'abord la fièvre avant de provoquer la mort. J'ai également placé le bombe à retardement dans la soute. En dépit de mes efforts, nous avons dépassé la vitesse de la lumière ! Pourtant, j'espérais qu'il y aurait, quand même, un moyen de regagner notre propre univers et que je n'y reviendrais pas pour y

flut condamné. Maintenant, je sais qu'il n'y aura pas de retour... »

Grant demanda d'une voix lente :

— Et tu as fait tout cela en sachant qu'il y avait de la cantinelle à bord, et que, si nous avions résisté comme tu le voulais, elle aurait fait explosion !

— Il n'y a pas de cantinelle à bord, répondit sèchement Jackson. J'ai enlevé le colis, la nuit avant notre départ, pour lui substituer un paquet identique, que tu as vu le matin du départ. Il est vrai que je ne suis guère plus avancé, car après avoir rétrogradé comme le fait, la fusée se désagrège. Le mieux aurait d'ouvrir le sas pour en faire immédiatement...

— Attends encore une ou deux minutes, dit Grant, en écoutant un bruit étrange qui provenait de la chambre de chauffe.

Il se tourna pour regarder pensivement les instruments. Le son étrange lui parvint encore, de la chambre de chauffe.

A ce moment, la fusée fit une violente embardée, et parut vibrer en demi-cercle sous la poussée soudaine des tuyères.

Jackson pivota, ahuri, contemplant par le hublot un ciel qui, brusquement, s'était de nouveau étoilé !

— Regarde : les étoiles sont revenues ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Nous sommes sauvés !..

Grant, le visage impitoyable, tenait un pistolet à incandescence fermement braqué. Il resta quel-

ques instants immobile, tout comme Jackson, tandis que le visage de celui-ci retrouvait ses contours et que ses cheveux redevenaient foncés.

MAINTENANT, Pluton était de nouveau visible, et la fusée allait directement dans sa direction. Alors Grant expliqua :

— Pour que tu saches à quoi l'en tenir sur notre marche arrière dans le temps, Jackson, apprendra que j'ai joué avec une loi cosmique de façon à démanquer un assassin ! Tu pensais que la police le croyait mort, mais tu te trompais : la police avait réussi à démasquer Robert Anderson pourrait bien être Blade Jackson, mais elle était incapable de l'établir formellement. Il fallait des preuves incontestables. Or, ton voyage d'assassin et tout ce que tu m'as avoué ont été enregistrés par des caméras et des magnétophones dissimulés dans cette salle de pilotage.

— C'est sans valeur, gossille Jackson, puisque ce sont des enregistrements pris dans le temps négatif...

— Des instruments compensateurs remettent tout cela au point sur la Terre, tout comme le révélateur fait apparaître l'image sur une plaque photographique. Dès l'instant où tu as été soupçonné, je ne t'ai plus parlé de mes inventions, pour que tu n'apprennes rien. J'étais décidé à te faire condamner. Tu seras peut-être surpris d'apprendre que j'avais déjà dé-

pensé la vitesse de la lumière avant cette fois-ci. Je l'ai fait en compagnie d'un savant très âgé qui avait fait les calculs nécessaires pour rentrer dans le temps normal : ce qui m'a permis de fabriquer des appareils électroniques qui se chargent de les faire à ma place et qui se trouvent dans cette fusée. Ils ont fait automatiquement ce qu'un cerveau « rétrogradé » n'aurait pu entreprendre : ils ont remis en marche les tuyères et nous ont renvoyé dans l'espace-temps normal.

— Tout était prévu !..

— Oui, tout, avec l'aide du commandant de la base. C'est lui qui a fait monter à bord les mécanismes spéciaux et qui a collaboré avec la police pour appliquer ce moyen de le forcer à avouer son crime ancien... Tu as fait bon nombre d'actes que nous avions prévus, Jackson. Par exemple, tu dis avoir enlevé la cantinelle, mais ce que tu as pris, en réalité, c'est un quelconque paquet que le commandant de la base m'avait remis. Quant à la cantinelle, le commandant me l'a remise secrètement. Jusqu'au tout dernier moment, elle était restée en sûreté dans un caveau souterrain. J'avais deviné que tu échangeais les paquets, et j'ai su que tu l'avais fait...

— Tu ne pouvais pas le savoir !

— Mais si. Le paquet du commandant était enveloppé de papier Minus, qui est normalement blanc, mais qui, dans l'obscurité, est d'un bleu éclatant. Du fait que je n'ai pas remarqué cette couleur bleu

quand j'ai examiné le paquet dans les ténébreux, comme tu dois l'en souvenir, il était parfaitement évident qu'il y avait eu substitution dans la cave dont les clés n'étaient détenues que par moi... et toi. Tu as donc droit dans le piège, Jackson. Maintenant, il ne reste plus qu'à faire attendre la fusée sur Pluton, et il me faut ton aide pour y parvenir. A moins que tu ne préfères mourir sans jugement...

Jackson, sur qui Grant braquait son revolver, obéit docilement, en regardant désespérément se rapprocher Pluton, où il allait être ramené à la justice pour expier ses crimes.

FIN

VOTRE INTÉRÊT ? LIRE CECI GRATUIT. Faites vos sceptiques UN PHILTRE MAGNÉTISÉ

VERITABLE TALISMAN

Certain de pouvoir vous aider, je vous demande, quel que soit votre cas, de vous confier à moi. Un seul des milliers qui l'ont fait avant vous et que j'ai secourus en bonheur. Tous par le secret professionnel, vos lettres seront à votre disposition, détruites.

ALORS ? QUE RISQUEZ-VOUS ?

SENTIMENT. SITUATION. LUTTE. Je vous promets mon aide. Pour écrire dans les jours, de nombreux succès, il en faut aussi échouer, uniquement pour le RETOUR D'AFFECTION

Comme promis, un **PHILTRE SECRET** sera joint à vos lettres qui vous expliqueront. Sans de naissance, l'essai, l'essai, à votre adresse + 1 franc, à **REMY**, c. 4000, P. M. 100 20, à Paris 10 (Impressions à toutes questions par **VRAI MEDIUM**)

Evidemment, pour écrire des romans d'anticipation, le mieux est de s'embarquer pour un futur de quatre-vingts siècles...

C'OLMAN mesurant 1 m. 60 et paraissant aussi redoutable qu'un bébé joufflu. Mais il possédait une voix puissante, et il en usait pour le moment...

— Vous vous engoulez des meilleurs cerveaux humains ! s'écriait-il. Comment pensez-vous en avoir plus long que moi sur le futur ?

Richard de Wike jouait nerveusement avec le bouton destiné à

alerter un secrétaire, mais se retenait de le pousser. Il soupira, et subit le torrent d'invectives. Cela faisait partie de son travail.

Certains directeurs littéraires de maisons d'édition sont employés pour leur connaissance de la syntaxe et du style : de Wike s'était pas doute pour cet art. Certains gardent leur place par leur habileté à se faire des amis parmi les auteurs : de Wike se montrait

odieux avec sa propre mère, et pire encore avec le reste de son entourage. Son seul talent réel était sa faculté d'absorption des injures.

Après avoir passé leur rage sur lui pendant une demi-heure, les auteurs les plus outragés sentaient leur colère s'émousser et devenaient malléables entre les mains des autres chefs de collection de la firme.

Pourtant, Colner, cet ouragan,

ne montrait aucun signe d'apaisement. Profitant d'une brève accalmie, de Wike se hâta de dire :

— Le comité de lecture trouve seulement que votre description de la vie au *xxx^e* siècle manque d'une certaine chaleur. Vous...

— De la chaleur ! barba Colner. Bon sang, de Wike ! c'est mon livre et mon avenir. Je ne veux expliquer rien, moi, comment on voit un auteur sur ses droits de

Illustrations de MARTIN



réimpression; ne me racontez pas, vous, ce que sera le xxix siècle !

De Wike crassa d'écouter et se concentra sur ses souvenirs. Vraiment, Colmer était le meilleur auteur d'anticipation de la firme. C'était aussi le plus impétueux, ce petit homme aux allures de scieur, avec ses verres épais sur de petits yeux. Ses héros balançaient la conquête des galaxies et des jeunes filles d'autres mondes avec une hardiesse et une facilité égales, alors que leur créateur lui-même n'avait jamais traversé l'Hudson. Mais les critiques l'aimaient et le public dévorait ses livres.

Richard ou Wenne débarrassa ses oreilles de leurs bouchons mentaux. Colmer, au cours d'une distribue sur le crétinisme héréditaire des éditeurs, avait été ses lunettes pour gesticuler en les brandissant. Il les avait hurlées à la Coupe de la Lune récemment campée sur le bureau de Wike. Le fracas venait de cet objet, qui, projeté à travers la pièce, s'était brisé contre le socle du buste en marbre représentant Richard de Wike enfant.

— Vraiment, Colmer, cette fois ! De Wike était horrifié. Il ne s'agissait pas tant de la coupe elle-même, qui valait à peine une douzaine de mille francs, que de ce qu'elle représentait. On attribuait ce trophée à la meilleure collection d'ouvrages d'anticipation; il appartenait à la firme depuis six ans, et il en avait coûté un joli denier, à la vérité, pour récompenser une organisation disposée à la lui attribuer chaque année.

Colmer regardait son interlocuteur en éblouissant des paupières. Il rugit soudain :

— Ma seule paire de lunettes ! Perdue ! Et vous vous tracassez pour votre santé de couplet... Oh ! vous me paierez ça !

Il sortit du bureau à l'aveuglette, bousculant une chaise, un classeur, et donnant du nez contre la porte à demi-ouverte.

L'écrivain emprunta la direction de l'ascenseur. Il redoutait de se cogner à quelqu'un, car, sans ses verres, une silhouette humaine, à deux mètres, se perdait dans un brouillard.

Une forme pouvait être pour lui un babouin à face rose ou un gros homme en costume brun, surgit de la brume et murmura simblalement :

— Par ici, monsieur.

— Merci, grogné Colmer, qui poursuivait sa route en titouant.

Habituellement, le romancier se dirigeait facilement sur ce parcours, même sans ses verres. Le bureau de Wike se trouvait à l'étage supérieur et, le plus souvent, une cabine attendait, porte ouverte, jusqu'à ce qu'une sonnerie l'appellât au rez-de-chaussée. Cette fois, cependant, toutes les portes étaient closes.

Colmer trouva le chambranle, celle son visage presque dans la cage d'escalier pour s'avancer que ce n'était pas l'entrée d'un autre bureau, et localisa un bouton d'appel. Il se pencha jusqu'à la frêler de son nez pour vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un avertisseur d'in-

cendie ou d'un signal d'alarme. Il discerna le mot « Monter » et il appuya. Au bout d'une seconde, la porte s'ouvrit. Le romancier entra dans la cabine.

Il regarda vers l'opérateur et ne distingua que la tache bleue d'une uniforme couronnée par la tache blonde d'une chevelure. Le personnage prononça d'une agréable voix de soprano :

— Veuillez attendre ?

— Que faites-vous ? demanda Colmer avec suspicion.

— Pour ça, monsieur ?

— Pour ou ?... Oh diable puis-je aller, sinon en bas ? Que je sorte de cet endroit maudit avant...

— Désolé, monsieur ! Cette cabine monte seulement. Oh débarrassez-vous d'abord ?

— Je veux descendre.

— Impossible, monsieur ! Ou débarrassez-vous d'abord ?

« D'abord par quel ? » pensa le romancier. Mais que pouvait-on espérer dans une maison habitée par des créatures telles que Wike ?

Colmer choucha un nombre au hasard, et lança :

— Au cent-dixième !

— Désolé, monsieur : cette cabine ne dispose pas le quatre-vingt-dixième.

— Va pour le quatre-vingt-douze ! dit le valetier, d'un air las.

Mais il était sûr que la cabine ne bougeait pas. Il avait utilisé avec d'assurances pour le savoir. Son fameux rétic Chomak le Martien était même fondé sur un ascenseur express portant du sommet du N.C.A. Building. Quand il

montait, on se sentait plus lourd, et on s'allégeait à la descente. Ce qu'il éprouvait lui-même à l'instant était étonnant. Peut-être bougeait-il, après tout : il semblait sentir une certaine peine à garder son équilibre.

S'ils bougeaient, ils descendraient forcément. Ils seraient bientôt au rez-de-chaussée. Il suffirait alors à Colmer d'une petite course en taxi pour gagner les bureaux de Forestry, Scrabble et Hoke, qui accepteraient de publier ses livres tels qu'il les écrivait. Il s'adressait un peu en convenant pour lui-même qu'un fond, de Wike n'était pas mauvais garçon. Pas plus que les autres éditeurs. A tout prendre, sa firme passait même pour assez raisonnable.

— Vous êtes arrivé, monsieur.

Le romancier cligna des yeux. La porte était ouverte, et l'écurante armation se dissipa.

— Merci, dit-il.

Fais, sans te soucier de ce qu'elle en pensait, il approcha son visage tout contre celui de la liftière.

Elle ne le gifla pas. Elle ne recula pas. Elle demeura impassible.

Colmer prit conscience de deux choses d'abord, il était en présence d'une jeune femme ou d'un mannequin, possédant de brillants yeux bleus, un teint de poupée et des traits d'une perfection presque inhumaine ; ensuite, quelque chose manquait à cette créature : elle ne sentait rien.

Sans être passionné, Colmer se négligeait pas complètement les femmes. De plus il haïssait les revues

et les annonces publicitaires, cet infatigable baromètre de ce qu'aime réellement les lecteurs. Il savait qu'aucune jeune Américaine ne pourrait vivre sans quelques gouttes de parfum derrière chaque oreille et sur les cheveux. Or il s'émoussait pas la moindre odeur de la ravissante liftière.

Imperturbable, celle-ci répète :

— Vous êtes arrivé, monsieur.

Elle était jobe, mais terriblement rubécosseuse. Perplexe, Colmer sortit et se demandait s'il valait la peine de parler d'elle au chef des ascenseurs, qui se tenait sans doute sous l'horloge ou barrait avec la banquette du kiosque à tabac.

Mais Colmer n'apercevait aucun personnage, ni kiosque à tabac, ni horloge. Où qu'il se trouvât — et sa myopie rendait l'affirmation difficile — ce n'était pas dans le vestibule du Pinkstone Building, où se tenaient les bureaux de Wike.

L'acharné perçut un bourdonnement électrique et un faible arrièregout d'ozone. De longs corridors illuminés se déployaient de chaque côté de lui et, bien qu'il ne pût distinguer aucun détail, il se rendait compte que certaines des lumières venaient d'objets en mouvement le long des parois.

La vue faible de l'écrivain lui procurait parfois l'impression réconfortante d'être enveloppé dans un coton filé et doux, qui l'isolait du mal.

Il plaça ses index aux coins extérieurs de ses yeux pour les dé-

rer à la manière des Orientaux. Généralement, la déformation du globe oculaire ainsi obtenue remplaçant parfaitement les verres.

La bien non ! Ou si... Il ne pouvait dire. Les nimbes vaporeux lumineux qu'il voyait se mouvoir perdaient un peu de leur imprécision, mais il ne reconnaissait pas — ou ne voulait pas identifier — leurs formes distordues.

Cependant, il eut un tremblement de frayeur le gagnant.

Ron pour les philosophes de citer des êtres incapables de distinguer le rêve de la réalité. Colmer, lui, savait qu'il ne rêvait pas. On n'a pas besoin de se pincer pour comprendre qu'on est éveillé. On le sait. Quand on cesse de le savoir, on est fou.

Le romancier écarta cette idée.

Mais une des histoires qu'il écritait pour vivre serait-elle vraie ? Ne commençaient-elles pas à subir l'effet de la drogue qu'il distillait lui-même ?

« Supposons seulement qu'il se trouve à quelque chose comme une mince fissure dans le tissu du paratemps », se dit-il. Il avait utilisé ce raisonnement avec assez de verve dans ses histoires pour expliquer que certains endroits pouvaient constituer une sorte de porte de communication entre le monde familier des bombes H, de la T.V., commerciale et... différents autres mondes. Des mondes parallèles, dans un espace de plus de quatre dimensions.

Admettons que l'élévateur l'ait transporté par quelque magie dans

un tel monde ou, peut-être, sur une autre planète.

Pourtout où l'écrivain regardait, les murs rayonnaient. Le plafond — très élevé, autant qu'il pourrait en juger — irradiait aussi. La lumière variait de couleur et, par places, elle bougeait.

Soudain, Colmer découvrit une partie de la vérité en voyant paraître des promeneurs dont les vêtements étaient aussi lumineux que les murs.

L'écrivain se dirigea vers deux lumières mobiles de couleur lavande, mais elles s'évanouirent à son approche. Désappointé, il s'arrêta court.

Une lueur bien pâle apparut, venant vers lui. Quand elle parvint à trois mètres, Colmer vit qu'elle avait approximativement la taille et la forme d'un homme. Il lui barra le chemin. La lueur prononça :

— Vous embêtez Bessie ?

Colmer répliqua :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. J'ai poussé la boutonnière et me retrouve ici.

L'être lumineux prononça nerveusement une nouvelle phrase, que l'écrivain ne comprit pas. Puis il s'éloigna en criant quelque chose à une flamme d'un rose suave qui descendait la galerie. Cela sonnait comme : « Petit malin passé en fraude ».

La flamme rose s'approcha et se revêtit à son tour d'aspect humain. Après une rapide conférence à voix basse avec son compagnon, cette flamme rose dit :

— Quel vent vous ?

« Du français », pensa Colmer. serait-il soudain en France ?...

Il répondit :

— Je ne parle qu'anglais. Pouvez-vous me dire où je suis ?

Un détail, le même que celui produit par l'opératrice de l'élévateur, puis la lueur rose reprit en anglais :

— Vous êtes au dixième étage du Palace Building. Ne voyez-vous pas les indications ?

La voix était agréable et rassurante, avec un accent indéchiffrable. Colmer répondit humblement :

— Je ne vois pas grand-chose.

Mes yeux sont mauvais, et j'ai cassé mes lunettes.

— Ah ! s'exclama la lueur bien pâle avec satisfaction. Petit malin passé en fraude.

— Vous humains, précisez la lueur rose. Vous êtes venus par la gloire ?

— J'ai pris l'élévateur, si c'est ce que vous voulez dire.

Un silence plana tandis que les interlocuteurs s'étudiaient.

— Par simple curiosité, pourriez-vous savoir sur quelle planète nous nous trouvons ? demanda l'écrivain avec un détachement feint. Sommes-nous sur la Terre ?

— Naturellement ! répondit la lueur rose, avec un rire surpris et embarrassé. Excusez-moi : nous sommes pressés...

— Attendez ! Voulez-vous m'indiquer où est le directeur ?

— Directeur ? Je ne sais... Oh ! je vois. Bureau principal, huitième ? Premier étage.

— Merci. Comment lui-je ?

— Trappe latérale, répondit l'étranger avec impatience.

— Qu'est-ce que c'est ?

La créature était partie ! Colmer se maudit de n'avoir pas gardé quelques mots choisis dans son vocabulaire d'injures au lieu de les gaspiller tous sur un innocent comme Wika. Jamais encore il n'avait rencontré de gens aussi peu secourables que ces êtres lumineux.

Il longea le corridor, ses côtés au mur, jusqu'à ce qu'il découvrit un assemblage de lamelles qui semblait offrir quelque indication.

Des lettres rouges ressortaient sur un fond gris lumineux, des caractères syncopés, incomplets, qui formaient des mots mal orthographiés : « Morante! transende », « Strémité Nord », « Strémité Ques », enfin « Trappe transversa ».

Aucun bouton en vue ! Colmer palpa délicatement le mur autour de l'inscription « Trappe transversa ».

Soudain, le plancher se déroba sous lui. Pendant une seconde, il s'affola, mais une force invisible le soutint jusqu'à l'arrêt.

Où était-il, encore ?... Les lumières mouvantes paraissaient plus nombreuses ici qu'en dixième étage. Certaines s'approchaient de lui.

— Excusez-moi ! dit-il en s'empoignant la plus voisine. Je voudrais parler au directeur.

Nouveau décliné. Une voix de femme cette fois :

— Directeur ? Quelqu'un qui dirige ?... Transmission nord.

Apparemment, même les femel-

les de ce peuple épargnaient leurs mots. Le romancier soupira, et celle de nouveau son visage contre un mur. Cette fois, il savait ce qui l'attendait. Aussi ne fut-il pas surpris quand il se sentit saisi et entraîné dans une direction horizontale. A « Transmission nord », il écarquilla ses yeux, qui commençaient à pleurer et le faisaient souffrir. Il

discerna une large tache de lumière blanche placée au milieu du gris, et une lueur verdâtre s'avantçant vers lui.

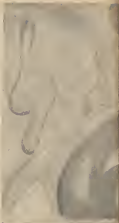
Colmer intercepta cette décalé-re :

— Est-ce le bureau du directeur ? La lueur verdâtre grogna et s'é-

loigna. Un bruit de conversation provenait de derrière la tache blanche. L'Étranger se dirigea lentement vers celle-ci. Une voix qui lui parut familière disait :

— Chose temple malin. Petit pensé en grande.

Colmer fixa son regard doulou-



Peint de ses lunettes, le romancier Colmer s'imagina qu'il était dans un monde noir de bruissement où les formes et les couleurs se mélaient confusément.

reus, et distingués, au-delà du carré clair, une lueur violette et l'autre bien pâle. La créature qu'il avait déjà rencontrée au dixième étage se tenait devant lui.

— Je voudrais parler au directeur, répéta-t-il à haute voix.

Cette fois, aucun défilé ne se produisit : la lueur violette lui répondit tout de suite en anglais, avec le même accent bizarre :

— Pour quelle raison êtes-vous ici ?

— C'est vrai ! grogna-t-il. Pourquoi suis-je ici ?

— Avez-vous un laissez-passer pour la glissoire transtemporelle ? répéta le « directeur ».

— La quel ? Voyons ! l'attendais l'ascenseur. J'ai posé le bouton marqué « Montée », etc.

— Petit malin passé en fraude ! chuchota l'agaçante lueur bien pâle.

— Où êtes-vous quand cela arrive ?

— Au vingtième étage du Pinkstone Building. C'est tout en haut. Mais je venais de passer mes vacances et je n'y voyais pas très bien.

Les lueurs échangèrent des répliques rapides et confuses.

Colmer discerna plus de deux voix. En contractant de nouveau ses pupilles, il découvrit au moins une demi-douzaine de personnes dans la pièce. Il ne comprenait pas un mot de leurs paroles, mais elles ressemblaient d'une façon familière, comme un anglais déseigné. Enfin le directeur prononça :

— Attendez qu'ils réglent tous leur translateur.

On entendit une série de légères déclics.

— Maintenant, vous vous expliquerez mieux, déclara la lueur violette sur un ton d'une douceur menaçante.

Colmer répliqua brièvement :
— Je n'ai rien à expliquer. Je n'avais jamais vu cet endroit de ma vie. J'ai erré un bon moment en tâtonnant, et je trouve votre peuple bien peu obligeant.

Après une silence, le directeur demanda :

— Qu'en pensez-vous, Arrax ? Une lueur argentée, juste dans le champ de vision de l'écrivain, répondit :

— Comment a-t-il trouvé la glissoire transtemporelle ?

Puis, à Colmer :
— Que faites-vous aussitôt avant ?

— Je causais avec mon éditeur. Nous discutions d'un nouveau livre de moi : je suis écrivain d'anticipation. Le récit se passe au XXIX^e siècle. J'imaginai cette époque après, mécanisée...

— Voilà ! s'enclama la lueur argentée avec satisfaction. Et le moniteur...

Où, approuva le directeur avec moins d'enthousiasme : le moniteur l'a pris dans le rayon de la glissoire transtemporelle, et il a poussé le bouton latéral. Mais que faire, maintenant ?... Et quand tout cela arriva-t-il ?

Colmer « agrippa » complètement.

— Quand ? Environ à 13 h. 30. C'était l'heure du déjeuner et...

— Vous ne m'avez pas compris. Quelle année ?

Colmer clignota devant la révélation qu'il éblouissait :

— Oh ! dit-il faiblement, Glissoire transtemporelle, hein ? Quelle année ? Vous voulez dire...

— Naturellement ! Vous êtes maintenant dans le centième siècle.

Une nouvelle série de déclics retentit, et une autre discussion s'engagea en mauvais anglais, ce qui laissa à l'écrivain le temps de reprendre son souffle.

Quelle occasion ! Quelle incroyable, prodigieuse, sensationnelle occasion ! Il était projeté dans le centième siècle ! De White pourrait toujours discuter avec lui, maintenant ! Voilà que se présentait sa chance d'écrire une anticipation vécue qui le rendrait à jamais célèbre !

Une soudaine concentration de bavardages se produisit à la porte, puis un nouveau personnage en lumineux costume — orange, cette fois — se joignit à l'assistance. Il s'approcha suffisamment de Colmer pour que celui-ci vit réellement son visage. C'était un homme d'âge moyen, pas plus grand que l'écrivain lui-même, avec une expression grave, patiente et attentive. Le nouveau venu passa quelque chose d'étincelant devant les yeux du romancier, qui fut aveuglé pendant une seconde par une fulgurante lumière.

— Eh ! cria celui-ci. Que faites-vous ?

— Ograis est médecin, murmura la voix du directeur. Nous devons vous examiner, comprenez-vous.

— Oh ! parlait ! Justement, je voudrais, moi aussi, poser un million de questions. Mon année est 1958. Qu'arrivera-t-il ensuite ?

La voix profonde de la lueur argentée déclara :

— Nous devons remplacer le moniteur par un humain.

— Excusez-moi ! interrompit Colmer. Quelle sera la prochaine guerre après 1958 ?... Oh ! Ale ! Cette fois, c'était une éblouissante flamme verte qui le transperçait. Le docteur murmura quelques choses d'un air satisfait.

Le directeur reprit :

— Arrax, j'ai toujours maintenu que ce moniteur-robot représentait une fausse économie. Quelle erreur stupide ! Nous devons changer le mot de passe, « Siècle » ne vaut plus rien, maintenant. Peut-être faudra-t-il remplacer aussi les opérateurs de glissoires. Nous étudierons cela. Quant à celui-ci...

— Vous voulez dire moi ? demanda Colmer. Je voudrais savoir à propos de la bombe H... Sera-t-elle jamais utilisée ?...

— Nous voterons « oui » pour les moniteurs, dit Arrax. Je vous laisse le soin des arrangements... Que dites-vous de cet individu, docteur ?

Le médecin s'écarta de Colmer en se grattant la joue.

— Eh bien ! le diagnostic se confirme : dépression centrale, ac-

clusions bilatérales. Efficacité ? Je dirai quinze centèmes circulaire, un vingt-cinquième en cône. Sans ses verres, il est à peu près aveugle.

— Je vous l'ai dit, grand Pécirval, Pourquoi ne m'avez-vous pas donné des lunettes au départ ? J'aimerais voir quelles merveilles technologiques votre peuple...

— Alors ? demanda le docteur.

— Pourquoi pas ? gloussa le directeur.

— Merci, dit Colmer avec gratitude quand la lueur orange représentant le docteur se pencha et tira quelque chose d'une espèce de petit sac noir. Pourriez-vous me procurer quelqu'un qui parlât anglais pour...

— J'ai là le rapport, poursuivait le directeur sans se soucier de Pécirval. Les gens qui lui ont parlé ne lui ont rien dit d'important.

— Bon ! dit Arrax. Alors, laissez-les attendre.

— Attendez ! cria Colmer. Ne me renvoyez pas ! Laissez-moi rester quelque temps ici. Je vous promets de ne causer aucun trouble. Et puis, je dois pouvoir faire pas mal de choses pour vous : vous donner des détails sur le XX^e siècle, aider vos historiens ou...

— Certainement, assura le directeur en prenant le petit homme par le bras. Venez par ici : nous nous occuperons de tout. Par cette petite porte. C'est ça ! Et n'oubliez pas ceci...

Il glissa quelque chose dans la main de Colmer.

Il y eut soudain un flambolement

de lumières polychromes plus éblouissantes qu'aucune de celles qu'il avait vues précédemment.

Le monde s'obscurcit, s'éteignit, se rétrécit. Colmer se pencha, éperonné, précipité, toucha un mur, se raidit, tournoya...



Un homme s'approchait de lui. Il appela précipitamment :

— Arrax ? Docteur Ogratz ? Directeur ?

— Eh bien, mon vieux ! s'exclama une voix joyale. Je vous croyais parti.

C'était Richard de Wike.

Jovial, de Wike avait comme un sourire devant Pécirval interdit.

Colmer se renversa contre le mur. C'était fini. Il était trop tard.

— Juste ciel ! Il s'est vite calmé, pensa l'éditeur.

A la vérité, Colmer avait agi bien singulièrement — quelle absurdité de chercher un bouton « Stopée » aux ascenseurs ! Maintenant il semblait tranquille, doux, raisonnable, un peu abruti.

— Voyons ! reprit de Wike avec



entraîn, si nous allions déjeuner ? Ne parlons plus de la Coupe de la Ligue. Aucune importance ! Quant à votre livre, nous pouvons certainement tomber d'accord. Après tout, je ne suis pas expert sur ce qui se passera dans des siècles...

Colmer se retourna et regarda l'éditeur à travers ses nouvelles lunettes : « Carieux ! pensa de Wike, j'aurais pu juré qu'il affirmait n'en posséder qu'une paire. » Et celles-ci paraissaient bizarres, avec leur trinite rose et leur forme insolite.

— Eh bien ! maintenant, Colmer, nous allons déjeuner tous les deux, hein ? proposa l'éditeur.

— Bien sûr, de Wike.

Le petit homme regarda autour de lui avec l'incertitude de vision que lui procurait ses nouveaux verres. C'était lui-même qu'il avait pressé le bouton « Mûrie ». Aucun bouton, ni la moindre trace de son emplacement ! C'était là que le moniteur, déclenché par le mot de passe « Niche », devait rencontrer. Comment ? Une niche secrète dans le mur ? Une forme imaginaire née de la suggestion et des neurones défects ?

En tout cas, il n'y avait, là non plus, aucun voyager du moniteur ni de sa cachette. Aucun indice de rien. Aucune chance pour Colmer de retrouver jamais la clef, et de déverrouiller la porte d'accès au futur, où, désormais prévenu et prudent, il trouverait sûrement quelques moyens de rester assez longtemps pour apprendre.

Aucune chance ?...

Le romancier demanda à son éditeur :

— Oh ! je pensais justement... Ne voulez-vous pas me demander de diriger votre branche « Anticipation » ?

Un moment plus tard, Colmer et ses lunettes roses s'installaient dans le bureau voisin de Wike.

Colman est un bon directeur de collection. Il comprend les problèmes des écrivains, il y compa-tit sincèrement. Il se montre amical, et les contrats qu'il signe accordent à l'auteur un bon quinze pour cent de moins que ses collègues aient jamais pu obtenir.

Ses employeurs sont très satisfaits de lui, sauf en ce qui concerne sa petite manie.

Les directeurs de collection re-çoivent leur travail après le déjeuner, et Colmer en fait autant. Mais, chaque matin, il apporte au bureau un sac de sandwiches. Il ne va jamais au restaurant. Tous les jours, de midi à 13 heures 15, il se tient dans le corridor à l'intérieur de sa porte, d'où une vague silhouette le conduisit un jour vers un bouton mystérieux.

D'une main, il tient un sandwich ; de l'autre, un dictionnaire, et pendant ces soixante-quinze minutes il mange en lisant à haute voix.

S'il existe un mot qui déclenche de nouveau le moniteur, son initiale ne précède certainement pas la lettre R, car Colmer en est déjà là, et nul phénomène ne s'est produit...

FIN

Il n'est pas sans danger d'écrire sur les étres de la Galaxie : ils sont cruellement susceptibles que des Terriens...

La colère des Martiens

PAR MAURICE LIMAT

La moindre bruit me faisait tressaillir. Bien sûr, j'habitais un immeuble de deux étages, à l'une des portes de Paris. Mais la nuit, lorsqu'on est seul, quand la grande cité est à peu près muette, on se retrouve tout au centre de l'univers...

Homme du 20^e siècle, j'avais peur. Peur de subir le sort des autres de mes confrères...

Le mystère était entier : Max Milton, Yves d'Antera, Peter Skaney, avaient disparu les uns après les autres, sans laisser la moindre trace. L'interpol (la police internationale) n'avait rien retrouvé : ni à New York pour le premier, ni à Marseille pour le second, ni à Londres pour le troisième. Les romanciers avaient été kidnappés,

une nuit, chez eux ; les reviseurs semblaient les avoir volatilisés. Or il s'agissait des trois best sellers mondiaux de la science-fiction. Ils avaient respectivement écrit : *Tempête sur Mars*, les *Révoltes de l'autre monde*, et *L'étoile sanglante* ; trois romans dont les succès avaient été prodigieux, tant en volumes qu'en adaptations cinématographiques, développés en « comics » et multipliés par les écrans de télévision. Le quatrième best seller — la presse mondiale l'affirmait et le public le croyait — c'était moi, l'auteur de la *Sirène de l'Espace*.

En notre époque fertile en mystères cosmiques, où les soupçonne-volantes font des apparitions de plus en plus fréquentes, les Ter-

riens se passionnent pour les œuvres d'imagination qui, basées sur des postulats scientifiques réels, tentent de leur livrer les secrets des autres mondes et, en particulier, de notre voisin, la planète Mars.

Quels maniaques, quels assassins mystérieux s'en prennent aux auteurs de ces ouvrages d'anticipation, à la renommée fulgurante ?..

J' Je n'avais pas pu me coucher. En deux semaines, trois disparitions !..

Je connaissais bien Yves d'Anvers et Peter Skimay ; j'étais en relations épistolaires avec Max Milton. D'intéressantes émissions radio, en duplex, nous avaient permis, à tous quatre, de discuter sur les ondes, pour la joie de millions d'auditeurs, nous écoutant confondre nos théories sur la vie possible, probable, des Martiens ; leur comportement, leur physique, leurs mœurs.

Me coucher ?.. Et si l'ennemi inconnu venait cette nuit ?..

Le browning était là, à portée de ma main, près du studio.

Il faisait un temps pesant, un temps d'arrivée-calcin, brumeux et bizarrement étouffant. Je réussissais de surcroît.

J'allai au réfrigérateur, pris un peu de glace, préparai un whisky-soda, que j'avais d'un trait.

— Que je suis sot ! Voyons ! Il ne peut rien m'arriver. On ne va pas m'enlever ainsi, en plein Paris..

Non ! je suis trop éméché, trop

angoissé pour dormir. Si je prenais une douche.

Je suis presque à la salle de bain. Je reviens. Je saisis l'arme. Elle doit demeurer à portée de ma main. J'avais une gorge d'air. Que je suis donc pusillanime ! Pas trente ans, je suis un athlète passable. Alors ?..

J'enlève mon pyjama et me lève avec délices au balai dur et froid de la douche. La détente vient aussitôt. Il me semble que je vais oublier ces folies.

Folies, la disparition de Milton, de d'Anvers, et de Skimay ?..

Je halète, demeurant sous l'eau glacée plus qu'il ne le faudrait. Le bruit me fait tressaillir. Non ! Je n'ai pas rêvé. Dans mon studio, on marche !

Je bondis, je saisis le browning. Non, raisonnant, mais résolu à me battre jusqu'à la mort, je me rue dans le studio.

Pas de lumière ! Une main mystérieuse a fait le noir.

Un instant, je demeure sur place, serrant nerveusement mon arme. Il me semble... autour de moi... une présence... des présences !..

Je vais tirer, au jugé. Je veux oser : « Qui est là ? » Mais la voix s'étrangle dans ma gorge.

Des feux éblouissants sont sur moi. Trois, quatre. Des projecteurs d'une violence inouïe, si proches que je sens leur chaleur en même temps que la lumière brûle mes pupilles. Il me semble que j'ai été tiré..

Je suis saisi, renversé, emporté. Des mains — mais sont-ce bien

des mains ? — m'ont saisi, balancé, garrotté. Et je sombre dans un gouffre perligueux, sans fond..

Comme de temps suis-je demeuré sans connaissance ?

Je reviens à moi. Je me demande si tout cela est vrai. Où suis-je ? Dans un train ou dans un bateau ? J'ai tout à fait l'impression de me trouver dans une cabine de paquebot. Seulement, l'engin qui me porte semble immobile. Et pourrissant..

Une vitre ? Un hublot ? Je regarde, et, soudain, mon cœur bondit dans ma poitrine. Dieu du Ciel !.. Je m'élançais vers la vitre. Au-delà : la nuit, des constellations, des astres.. Et deux Lunes ! Oui, deux ! L'une familière de nos nuits et, à côté, beaucoup plus grosse, cette boule lumineuse qui roule dans le ciel et qui ressemble — je comprends ! — à un globe géographique, à une mappemonde.

De que je vois, c'est l'original, le modèle de toutes les mappemondes : la Terre.

L'astronome m'emporte à des millions de lieues de chez moi, de Paris, de mon pays, de l'Europe, de ma planète.

Car je suis à bord d'un astronave. Pas de doute ! Un de ces astronautes que nous, les romanciers de science-fiction, décrivons si souvent dans nos ouvrages, et qui n'existent pas encore, sinon dans notre imagination et sur les projets des astronomes !

Une porte s'ouvre, derrière moi. Quelqu'un ! Et la voix prononce, d'un timbre étrange :

— Vous saurez le sort qui vous est réservé lorsque nous arriverons à Ullaeso, capitale de la planète Xval, que les Terriens appellent Mars.

Ils ont eu pour moi des égards durant tout le voyage. Ils m'ont soigné, soigné. Mais ils n'ont pas répondu à mes questions, et ils ne m'ont pas donné de vêtements. Je demeure nu comme un animal, bien que je sois traité comme un humain — mais un humain captif.

Effrayé, je vis avec les Martiens : des hommes comme nous, des gens solides, athlétiques, fort bien proportionnés. Je ne sais si toute la race est ainsi ou bien si les voyageurs envoyés dans l'espace sont sélectionnés, ce qui n'est pas impossible.

Ils portent des combinaisons colorées, des casques globulaires en cristal (ou une matière analogue). Ils ont des armes étranges.

Tout l'astronave est construit de métaux inconnus, et la translation se poursuit, silencieuse et incroyablement rapide, vers la planète rouge.

Le jugement a eu lieu ! J'ai comparu devant ce tribunal extraordinaire. Les Martiens sont furieux : mes trois confrères et moi avons parlé d'eux sans savoir. J'ai dit leur cruauté, leur goût de la conquête, leur haine de la Terre. Mes compagnons d'infortune avaient écrit, eux aussi, des choses désagréables sur les Martiens.

Or il paraît qu'ils sont fort bien

renseigné sur ce qui se passe chez nous. Ils observent (des sous-mariniers volants qu'ils nous adressent depuis des années sont munies d'appareils exceptionnels de détection), ils savent. Ils haïent même nos livres !

Et leurs intentions étant pacifiques, leur morale élevée, leur comportement irréprochable, avant d'entrer en communication avec les Terriens, ils veulent punir ceux qui ont calomnié indignement la noble race de Xwoï.

Je grelotte devant mes juges. J'essais en vain de faire bonne contenance. Je sais bien que j'ai tort. J'ai décrit des Martiens de fantaisie. Et encore je les avais présentés favorablement ! Mais j'ai dit qu'ils étaient semblables à nous. C'est ce qu'ils me reprochent. Encore, si je m'en étais tenu aux ressemblances physiques ! Mais j'ai dit qu'ils ne valaient pas mieux, moralement, que les Terriens ! Je leur ai attribué tous les vices de ma planète natale. Ils ne me le pardonnent pas !

Où m'emmena, par un dédale, vers une construction gigantesque qui doit se trouver à Ulacoo. Des couloirs, des salles dont les Terriens n'ont aucune idée.

— Vous verrez, d'abord, comment sont punis vos confrères qui ont aussi souillé la réputation de Xwoï.

Quatre grands gaillards m'entraînent, m'emportent, devraient-je dire, à travers le labyrinthe. Mon angoisse est telle que je regarde à peine ce que des millions de Ter-

riens donneraient leur vie pour le contempler : une cité martienne ! Premier arrêt. Une porte s'ouvre : une salle de chirurgie...

Des Martiens, de blanc vêtus, tapotent des instruments qui rendent un son métallique et jettent des éclairs. Au mur, une image, une chose hideuse : un monstre de cauchemar, avec une tête horrible, trois yeux, des oreilles géantes, des bras multiples, des ailes de chauve-souris...

Au centre, sous les projecteurs, une forme étendue. Un corps humain. Terrien ? Martien ? Une voix me renseigne :

— Voici le romancier Max Milton, qui a osé présenter des Xwoï une image monstrueuse. Pour le châtier, nos chirurgiens, sans le faire souffrir, vont travailler sa chair, pétrir ses formes. De greffe en ablation, ils feront de lui le monstre qu'il a décrit dans cet ouvrage mensonger qui s'intitule *Tempête sur Mars*...

L'opérateur me salue. Je voudrais m'incliner au secours de mon malheureux confrère, me jeter aux pieds de ses bourreaux.

Mais la porte s'est refermée la vision s'évanouit. On m'entraîne. Vers quelles nouvelles horreurs ?...

Cette fois, ce n'est plus une salle de chirurgie que je vois, mais une chambre de torture, basse, voûtée, aux murs suintants d'humidité, éclairée sinistrement par des lueurs sanglantes d'un brasero où roulaient des tanaisies.

J'aperçois un homme attaché par les poignets à des chaînes qui l'obligent à garder les bras levés. Près de lui, un bourreau, en casaque rouge, lève en cadence un fouet aux multiples lanières. Et le dos nu du supplicié se tève hideusement.

La voix, inexorable, reprend :

— Yves d'Anvers, tu as accusé les Martiens de cruauté gratuite : tu leur as prêté les meurs les plus barbares, analogues à celles de tes Inquisiteurs, de tes bourreaux de tous les siècles de la Terre...

Troisième porte, troisième vision : cette fois, une petite cellule quadrangulaire, noire et froide. J'aperçois une masse livide, dans un coin. Une outre ? Un grès insecte en train de mourir, dirait-on. Cela ressemble, de très loin, à un boudin, ventre, mais affreusement gonflé, déformé, éclatant de gélasse. Je distingue mal ; il me semble qu'un rayon (ou quelque chose d'analogue) pénètre dans une ouverture qui doit être la bouche tout ! tête à une tête), et le monstre succ gloutonnement...

La voix me renseigne :

— Peter Sisney décrit les Martiens sous forme de larves immondes, incapables de se mouvoir autrement qu'en rampant, uniquement occupées à englober leur pitance, jusqu'à devenir des choses informes, saturées de graisse, et qui finissent par périr d'indigestion, dans une sorte de torpeur imbécile. Peter Sisney expérimente la forme de vie qu'il a trop com-

plaisamment inventée et décrite...

J'ai assisté au supplice de mes trois confrères. Maintenant, c'est mon tour !

Que me réservent-ils ? J'essais de me rappeler mon propre roman la Sirène de l'Espace. En quel a-t-il pu offenser les Martiens ?

Comme pour répondre à l'angoissante question, la voix prononce :

— La Sirène de l'Espace insultait, non les Martiens, mais leurs compagnons, les vertueuses et sottes Martiennes.

Une quatrième porte s'ouvre, et les quatre gardes, cette fois, y pénètrent avec moi. Je comprends que c'est « ma » chambre de torture.

Mais je suis ébahi ! Nul décor fantastique : une petite pièce adorable, une sorte de boudoir délicatement tendu d'étoffes inconnues, aux coloris délicieux et suggestifs.

Devant moi, sur un coussin, mollement étendue, une femme. Nul de Terrien ne égale la beauté de cette Martienne. Sa robe, qui évoque celles des Grecques, épouse harmonieusement ses formes. Ses cheveux, à la fois sombres et lumineux, coulent sur des épaules marmoréennes. Mais comme ces mots de la Terre sont fades, empreints de banalité ! Comment décrire cette bouche, ce regard dont la couleur est vraiment d'un autre monde ?...

La voix continue :

— Blasphémateur de la vertu des femmes Xwoï, tu vas aimer

celle-ci. Tu as fait des Martiennes des innombrables, des courtisanes innombrables, qui se jouent du cœur des mâles. Tu faismeras. Et sa mission est de le faire souffrir, mille fois plus que les confères n'ont souffert, parce que ton crime est le plus grand !

Je veux me débattre. On approche, de force, un bol de mes lèvres. Un breuvage inconnu m'est larguillé, contre mon gré.

Je me rassure un peu. Après tout, cette femme est belle, désirable. Mais on n'aime pas sur commande.

Inconnu que je suis ! J'ai méconnu, une fois encore, les Xwale-Martiens. Quel philtre m'ont-ils versé ? Mon cœur se met à battre, mon corps se glace et flambe à la fois. Déjà, je sens que je vais aimer cette femme : qu'elle va effacer le souvenir de toutes mes maîtresses terrestres. Je sais que ce n'est que le prélude de ma souffrance. Car, pour son sourire, je voudrais mourir, et cela m'est impossible, comme de la prendre, comme de pouvoir goûter sa beauté.

Le petit garçon qui trouva le cahier ne savait pas lire. Il se promenait sur le terrain vague, près du chantier où s'élèverait bientôt un nouveau building. Les enfants aiment le mystère. Il savait qu'un monsieur qui écrivait des histoires avait disparu, depuis quelques jours, du grand immeuble où ses parents habitaient. Il savait aussi que le quartier était en révolution. On disait qu'un en-

gin inconnu, une de ces « souscoups volantes » dont il entendait parler depuis sa naissance, s'était promené, un instant, au-dessus du toit avant de s'enfuir à une allure prodigieuse.

Le petit garçon aurait bien voulu voir une souscoupe volante. Dans le terrain, face à la belle maison qu'il habitait et au building en gestation, il avançait en regardant en l'air.

Il buta contre le cahier, le ramassa. Mais comme il n'allait pas encore à l'école, il porta ce cahier à sa maman, qui le rendit au père de famille.

C'est ainsi que les notes de Marc Duchêne ont été révélées au grand public.

Incontestablement, c'était l'écriture du disparu, et le texte haché, écrit fébrilement, s'étendait sur une matière inconnue, blanche et soyeuse, mais qui n'était pas du papier.

Des experts l'étudiaient minutieusement. Sur la Terre, on ne saurait fabriquer une telle chose. Pourtant, rien des gens nient l'authenticité du document, malgré l'insoluble disparition des quatre romanciers...

Et si les souscoups volantes — les vagues — continuent à défrayer la chronique, il semble que les éditeurs ont quelque peine, depuis la découverte du mystérieux cahier, à trouver de nouveaux manuscrits pour les collections de romans de science-fiction...

FIN.

Votre Courtier

Pourriez-vous me donner un aperçu des applications pacifiques de l'atome ?

Mme J. MARTEL,
Bayonne.

Une des grandes applications pacifiques de l'énergie atomique est, sans nul doute, la production d'électricité.

Parmi les nombreux autres exemples que l'humanité pourrait tirer de la force nucléaire, citons la propulsion atomique, déjà utilisée sur U. S. A. sur deux sous-marins. Quelques exemples, au point-de-vue expérimental, un pileur de 40.000 tonnes, construit, sont en construction. Un autre pour son passage et 11.000 tonnes de marchandises, étant de 10 à 25 mètres, et précédant un rayon d'action de 650.000 kilomètres, sera mis en chantier au printemps prochain. Un troisième pour remplacer le premier souscoupe avant d'un chasseur nucléaire est en service au Texas, et les techniciens envisagent des locomotives atomiques dont le fonctionnement sera aussi peu coûteux que les 5 kilowatts d'atome. Enfin, la France prévoit un pileur de 40.000 tonnes et 20.000 CV.

On signale, par ailleurs,

la très cherchée de matériaux fonctionnant par projection de rayons « gamma », qui permet de localiser des placements de bombes, et même qu'ils soient : la modification et l'amélioration des produits destinés au pétrole en utilisant les radiations atomiques ; des expériences pour la conservation des aliments ; une pileur se déviant que de cinq secondes en 100 ans ; des lampes à gaz radio-actif dont la lumière est visible à 450 mètres et qui fonctionnent dix ans sans recharge, etc...

Sans parler des isotopes et de leurs usages incommensurables.

★

On parle du lancement de fusées atomiques à l'aide de ballons. Cela sera peut-être possible. Mais, comment procéder-on ?

M. SAGGON,
Aurillac.

Je suppose, tout d'abord, que le ballon moderne n'a plus rien de commun avec l'aérostat des frères Montgolfier. Le professeur Piccard et l'ingénieur autrichien (d'origine allemande) Otto C. Tisserand approuvent, notamment, des transformations radicales. Le premier envisage le térahé-

que du ballon à peine gonflé au départ, ce qui lui donne un pouvoir ascensionnel de plus longue durée, puisque la volume d'hydrogène nécessaire à l'essai peut, ensuite, se dilater largement, à mesure que la pression extérieure diminue, sans risquer, pour cela, de faire dévier rapidement l'enveloppe. Le second allège cette enveloppe au maximum en la fabriquant avec une feuille de polyéthylène extrêmement mince (1/1000 ou même 1/2000 de millimètre) recouverte de galeux en laine de verre qui assurent de support à la nacelle, désormais incorporée à l'ensemble. Ces ballons de plastique sont d'une extrême légèreté. Ainsi celui qui permit au major David G. Simons de battre le record du monde d'altitude, à 31.000 mètres, pesait seulement 400 kilos, alors que son diamètre atteignait 61 mètres. Autre avantage non négligeable : le prix de revient chaque fois moindre que celui du ballon classique.

Ce sont ces aérostats transformés, en forme de poire, que l'on propose d'utiliser comme base de départ pour des fusées, qui bifurqueraient alors, dès le lancement, d'une

avance que l'on espère porter à quarante, et même quatre-vingt kilomètres à la verticale, ce qui supprimerait les problèmes posés par la traversée de l'atmosphère.

Une expérience fut effectuée le 24 octobre avec la fusée *Far Side*, libérée à une altitude de 35 kilomètres. L'engin était attaché en biais sous un ballon de 50 mètres de diamètre, et d'un poids de 250 kilos. *Far Side* parcourut 5 500 kilomètres, franchissant largement la ceinture atmosphérique à qui s'élève, de l'avis général, à 2 500 kilomètres.

Un autre procédé de lancement consiste à grouper trois ballons en triangle. Le rocket est alors éjecté verticalement, en utilisant l'espèce demeure vide entre les trois sphères.

■

De quelle importance est la richesse de la France en uranium ?

M. G. CHATEAU,
Paris-Méditerranée.

NOTRE pays occupe actuellement la quatrième place mondiale pour la richesse en uranium. Le minerai qui en contient le plus est la pitchblende, dont le nom signifie en allemand : minéral à l'allure de pois. Malheureusement, il exis-

se rarement à l'état concentré. Sa prospection a commencé dès la fin du siècle dernier, au moment de la découverte du radium, qui est un sous-produit de la radio-activité naturelle de l'uranium.

En France, on le rencontre plus fréquemment dans ce que les géologues appellent les provinces hercyniennes, d'archaïsme les Vosges, le Massif Central, le Breton et la Vendée. Des indices intéressants ont également été recueillis dans les Cévennes et en Bretagne. Le minerai vendéen est le plus riche, mais, en fait, il existe de l'uranium partout en France. D'ailleurs, selon les estimations, les réserves minières métropolitaines varient de 50.000 à 100.000 tonnes.

En France d'outre-mer, Madagascar vient en tête, avec ses richesses incalculables. Nous disposons, actuellement, de plus de 1 000 tonnes de ce minerai, d'une teneur de 15 à 20 % en uranium et de 65 à 70 % en thorium, ce qui nous rend l'un des principaux producteurs de thorium, produit si précieux que l'uranium 235. Nous importons encore au dernier des Etats-Unis, mais le programme gouvernemental en encourage la production dans un proche avenir.

Si nous nous penchons un peu des fusées françaises, est-ce en ce sens, me semble-t-il ?

M. R. RICHIER,
Tananarive.

Le Centre inter-armes d'Etudes spatiales de Gedin, près de Colomb-Béchar, a mis au point, en effet, trois fusées construites en vue de l'exploration scientifique de la haute atmosphère, pour lesquelles nous disposons de trois sites de lancement, déjà loquaces de cent kilomètres, et qui pourront s'étendre encore.

Le plus gros des engins, *Féronique*, 13,40 kilos, longueur 7 m. 30, diamètre 7 m. 151, a développés vertical guidé par câbles, est capable d'emporter une centaine de kilos d'appareils de mesure à 65 kilomètres d'altitude. Un modèle plus puissant doit monter à 200 kilomètres.

Les deux autres sont des types différents d'une même fusée à trois étages lancée par une rampe orientable. *Monica IV* (123 kilos, longueur 5 m. 37, diamètre 16 cm.) emporte une charge utile de 15 kilos à 60 kilomètres d'altitude. *Monica F* (124 kilos, longueur 6 m. 27, diamètre 16 cm.) emporte la même poids à 120 kilomètres de hauteur.

La vie a certainement un sens, mais il faut parfois une très longue existence pour le découvrir...

Un maillon de la chaîne

PAR MICHAEL SHAARA

Illustration d'ASHMAN

Le vieillard en robe rouge était trop âgé pour marcher et se tenir debout. On le transporta sur un siège deserte jusqu'au centre de la salle comptant de ses étreintes humaines que nous appellerons à la saine raison et attendait. Malgré les marques de respect dont on l'entourait, l'homme se montrait inquiet. Il leur parlait avec une déférence mêlée d'irritation, parce qu'il se tourmentait de ne pouvoir comprendre ce qu'ils pensaient.

Personne, nulle part, n'était ainsi venu. Mais il n'était pas la question. Les vieillards ne comptent pas pour ce qu'ils ont appris, mais pour ce qu'ils ont connu, et celui-ci avait connu Wainer.

Alors il leur racontait ce qu'il avait de Wainer, et plus encore ce qu'il ne savait pas. Et eux, qui n'étaient pas des hommes, s'as-

seyaient, attentifs et recueillis, pour l'écouter.

GUILLAUME Wainer mourut il y a plus de mille ans, dit le vieil homme. On l'oublie. Les gens sont comme les vagues, avançant, s'élevant, puis se dispersant. Chacune imprime sa marque sur la plage et change la forme de l'univers, mais on ne se le rappelle pas. Du reste, de son temps, Wainer n'était rien du tout. Le magnifique pouvoir qu'il détenait, et qu'il légua au monde, ne fut jamais pleinement reconnu.

Pourtant, il fut votre commencement.

Juste avant sa naissance, en 2438, le gouvernement promulguait une de ses grandes lois : « Nous ne mettons pas de barrière dans l'Espace. » Et les missionnaires religieux furent bannis des étoiles,

Le père de Walner était un de ces derniers prêtres. Il ne se remit jamais complètement de ce coup. Persuadé que la Terre allait vers ce qu'il nommait l'Anti-Christ, il sombra dans le désespoir, sans se soucier de son garçon.

Mais la civilisation dans laquelle Walner grandit sans que personne s'occupât jamais de lui était bonne, supérieure même.

Vous devez essayer de comprendre. Nous croyions tous en ce monde, et je finirai bien par vous convaincre aussi.

Quand on avait, longtemps avant la naissance de Walner, que le cerveau électronique pouvait être inséré dans le cerveau humain et connecté avec les principaux circuits nerveux, personne ne douta que ce fut la plus grande découverte de tous les temps. Pensez-vous imaginer l'esprit humain cantonné dans une seule capacité, ligoté, submergé par un torrent incessant de mots, de rêves totalement étrangers à lui, de souvenirs incontrôlables ? Ce devait être horrible...

Les super-cerveaux changeant tout cela. Ils libéraient l'homme de l'imagination et de la confusion ; ils le rendaient logique. Plus besoin de mémoire, puisqu'ils absorbaient n'importe quelle quantité de renseignements, qui s'inséraient en eux, soit avant, soit après l'opération. Ils n'oubliaient jamais, se trompaient rarement, évaluaient les choses avec une surhumaine précision. Un individu muni d'un super-cerveau — un clergé, comme

on les appela en souvenir de Le Clerg — savait tout ce qui concernait sa profession.

L'homme se mit à penser plus clairement que jamais, et le fit avec plus de savoir. Pendant un temps, cela parut une faculté divine.

Quand Walner atteignit l'âge de cinq ans, on l'opéra, comme tous ses congénères, et il fut classé Rejet.

Il se trouvait ainsi, de temps à autre, un individu dont l'esprit se montrait réfractaire au clergé, et se comportait comme s'il s'agissait d'un vulgaire chapeau. Après des centaines d'années, nos savants ignoraient encore pourquoi. Beaucoup d'intelligences supérieures furent ruinées par la suppression de leurs régions métroniques. Lorsque la greffe échouait ; jusqu'à ce qu'on imaginât, enfin, un essai préliminaire.

Le moment vint où les hommes privilégiés muni de clergés surpassaient les Rejets dans la proportion de mille pour un. Ils régèrent la société, et furent baptisés Rattos (abréviatif de Rationnels).

Naturellement, les Rejets perdaient tout espoir de participer à l'évolution technique. Le dernier de tous les médecins, le plus médiocre chimiste en avaient plus qu'eux. Il leur était même interdit de devenir pilotes spatiaux.

Je pense que Walner se rendit compte du peu de débouchés qui s'offraient à lui dès qu'il atteignit ses quinze ans. Il avait toujours rêvé d'aller dans l'Espace. Lors-

qu'il réalisa que même le plus fastidieux des postes à bord d'une fusée lui était inaccessible, il en fut profondément déprimé.

La première fois que je rencontrai Walner, il avait dix-huit ans. C'était dans un de ces clubs musicaux qui consistent habituellement en de petites salles charmantes, enfumées, surpeuplées, où les Rejets se réunissent et respiraient leur propre atmosphère, loin des « têtes gonflées », comme nous appelions les Rattos.

Le jeune Walner était un être extraordinaire, encore plus grand que vous, avec des yeux immenses, des bras démesurés et une énorme masse de cheveux bruns. Sa taille le mettait à part des autres, mais il n'en fut jamais embarrassé, et personne ne riait de son maladresse.

Une impression de force brutale émanait de lui. Il parlait peu. Mais il souriait, de temps à autre, d'une façon particulièrement agréable.

Je suppose qu'il fut attiré vers moi parce que j'occupais une situation privilégiée parmi les Rejets et que ma réputation de chirurgien commençait à s'établir. Je crois sincèrement qu'il m'admirait.

Dans les premiers temps, je finissais à travailler. Sans grand succès.

Il avait trop besoin d'action, et il se recherchait par la solitude. Mais les Rattos ne lui laissaient pas le choix.

Comme vous savez, ces derniers n'étaient guère artistes. Cela résultait de la précision, la méthode

qui réglait leur vie ? Ou bien, comme nous le prétendions orgueilleusement, le seul fait d'avoir du talent déterminait l'état de Rejet ? En tout cas, nous nous emparâmes des Arts et de tous les autres domaines requérant quelque habileté.

Par mon adresse manuelle, je devins un chirurgien cédé, bien qu'il me fût interdit d'opérer sans un Ratto à mon côté.

Les Rejets possédaient un autre atout majeur : la séduction. Leurs conquêtes amoureuses en témoignaient ; ce qui n'empêchait pas les Rattos de détenir la puissance réelle.

Démarrant les métiers accablés à ceux de son espèce, Walner fit de tous les arts avant de se fixer sur la musique. Il y trouvait quelque chose de vaste et d'élémentaire qui répondait à ses aspirations.

Il écrivit la Passade tout de suite après sa première véritable expérience amoureuse. Je ne me souviens pas de la fille qui l'inspira, mais je n'oublierai jamais sa musique.

Les Rattos formaient le gros du public, et, suivant leur goût de la logique, ils appréciaient surtout Bach et Mozart, un peu Beethoven et Grieg, mais rien d'émouvant ni de malheureux. La Passade fut un succès parce qu'elle était un chant d'amour merveilleusement ardent, gai et facilement accessible.

Pour son œuvre, Walner reçut la prime légale du gouvernement et une jolie somme de droits d'au-

teur. Mais comme le total ne suffisait pas à payer un voyage dans l'Espace, il le bat, et quand je lui demandais s'il travaillait à autre chose, il prétendait n'avoir plus rien à écrire.

Puis, il tombe de nouveau amoureux : de sa mère, cette fois.

Le traitement de longévité était d'usage récent. Peu de gens s'arrêtaient à considérer que, dans ce nouvel état de choses, les fils grandissaient, alors que leurs mères demeuraient jeunes, aussi tendres et fraîches que des collégières. Or, il n'existe pas de femme plus proche d'un homme que sa mère. Inévitablement, un grand nombre de garçons subissent cette attirance. Ce fut le cas de Wainer.

La pauvre femme ne le soupçonna jamais, car il garda son angoisse pour lui. Il atteignait alors la trentaine. Il rêvait en se remémorant à la musique. Parmi une série d'ouvrages quelconques, il composa la *Première Symphonie*.

Les querelles qui se déchaînèrent au sujet de cette symphonie entre Ratlos et Rejets firent gagner quelque argent à l'auteur, mais les critiques le découragèrent pour des années. Il écrivait, pourtant, de cette *Première Symphonie* une étrange palisance.

Wainer retourna sur les grèves. Sa passion pour la mer — qui représentait, peut-être, pour lui, autant que l'Espace pour les autres — lui inspira une nouvelle œuvre, sauvage, agitée, incalifiable, qu'il appela *Marisque Aquatique*. Mais,

cette fois, les Rejets seuls lui accordèrent quelque attention. Or, les Rejets ne comptaient pas !

De plus en plus, Wainer se sentait étranger sur cette Terre où il était né. Il avait l'impression de tant de choses à faire, à voir ! Il ne comprenait pas l'origine de ces impulsions, et se torturait l'esprit tout en vagabondant, solitaire, parmi les rochers.

Quand je le revais, au retour d'un séjour comme chirurgien sur Altair, il atteignait quarante ans, et il ressemblait à un homme des bois. Il était de nouveau de la charité gouvernementale. On lui octroyait une chambre minable et de la nourriture, mais il devait immédiatement le moindre argent qu'il obtenait.

Il paraissait si farouche que les Rejets eux-mêmes l'évitaient.

Je fis ce que je pouvais pour lui. Cela consistait surtout à entretenir son ivresse. Ce fut alors qu'il me confia ses sentiments secrets : « Un jour, je partirai dans l'Espace. Mais c'est déjà comme si j'y vivais... »

A quarante-deux ans, il rencontra Lila. Elle était Ratlo et professeur de Mathématique. Je ne me souviens que de ses charmants yeux bruns dans son visage ardent et tendre. Elle fut la seule femme que Wainer aima jamais.

Pour résoudre le problème de la population, chaque homme ne pouvait devenir père que tous les cent ans. Wainer eut son enfant de Lila, et, bien qu'il fut très bon



Déjà, l'approche de la mort se lit sur le visage douloureux de Wainer.

reux quand le garçon devint un Ratte, il ne lui accorda jamais beaucoup d'attention. Il avait alors cinquante ans et commençait à déclinier. Pourtant, il écrivait beaucoup, composant la plupart de ses symphonies, de la *Seconde* à la *Venième* Mais, chose incroyable, elles obtinrent toutes purement commercialement.

Puis, il se mit à parcourir l'intérieur du continent.

Ignore comment il vécut pendant une dizaine d'années. Je sais qu'il n'était déjà plus tout à fait normal et ne le redevenait jamais jusqu'à la fin de sa vie. Il faisait l'effet d'une magnifique machine qui a fonctionné à l'aveugle pendant trop longtemps et dont les rouages défectueux se brisent à force d'être tendus.

Un jour, dans mon courrier, je reçus un paquet de Guillaume Wainer. Il contenait une lettre et le manuscrit de *La Tempête*, dans l'écriture de *L'Espèce*.

Wainer me chargeait de faire évaluer l'ouvrage et d'obtenir la prime gouvernementale. En outre, il me demandait la seule faveur qu'il eût jamais sollicitée de personne, celle de lui envoyer l'argent parce qu'il voulait entreprendre un voyage spatial.

Après avoir entendu l'Ouverture, les Rejets accordèrent une somme suffisante. Il emmena Lila pour réserver leurs passages. Je pense qu'il se proposait de gagner Alpha du Centaure. Mais c'était trop tard.

On l'examina comme on aurait dû le faire depuis longtemps, comme on l'aurait fait s'il l'avait demandé — ce qui, d'ailleurs n'eût rien changé — et l'on découvrit l'effroyable état de ses organes respiratoires. Nul n'y pouvait plus rien !

D'abord, je ne le crus pas, puis-que les gens ne meurent pas ! En moins aucun docteur Ratte ne m'avait jamais raconté que c'était arrivé, jadis, des quantités de fois aux autres hommes. Je l'appris donc de Wainer.

Ses poumons s'atrophiaient sans qu'on sache pourquoi, ni par quel moyen enrayer le mal. Je proposai de tenter une greffe. On me répondit que, les humains vivants n'étant pas encore synthétisés, il fallait un poumon humain, et les rares qui se trouvaient disponibles en ce temps de longévité étaient réservés aux personnages importants : ce qui n'était pas le cas de Wainer.

J'offris l'un de mes poumons, Lila aussi, et beaucoup de Rejets. Mais quand l'examen du poitrine du patient, je ne découvris aucun moyen de connexion. D'ailleurs, tant de choses apparaissent bizarres et confuses à l'intérieur du corps de Wainer que je ne comprends pas comment il vivait encore.

Toujours est-il qu'au lieu de partir dans l'Espace, Wainer regagna sa unique chambre, l'assit dans la solitude, et attendit, tandis qu'une « quinzaine » se préparait quelque part, pour permettre la naissance d'un enfant supplémentaire,

parce que le citoyen Wainer allait mourir. Mais les rats, les gens se retournèrent sur ce prodige, un malade, un mourant.

Il reparut alors sur les grèves et interrompit tout traitement.

Les Ratte me dirent enfin au contraire, parce que je connaissais Wainer et qu'ils avaient besoin de lui. Je me précipitai. Je le trouvais sur la plage, face au soleil, respirant péniblement, le regard perdu au-dessus du niveau de la mer.

L'atrophie des poumons n'était pas le seul symptôme de sa mort prochaine, mais c'était le signe majeur. De reste, cet accident n'arrivait qu'aux Rejets. Après des années d'observations, il semblait établi que la maladie faisait partie d'un changement évolutif. Il s'agissait de quelque variation dans l'organisme des Rejets, une différence subtile, indéfinissable, qui les distinguait des Ratte et se répandait sur différents organes.

Tandis que je racontais tout cela à Wainer, la pluie se répandait lentement sur son rude visage. Je lui dis que la nature de la vie était de croire et de s'adapter. Je lui expliquai comment les premières cellules se développèrent dans la mer pour apprendre, ensuite, à vivre sur le sol, puis dans l'air. La prochaine phase de changement mènerait à coup sûr dans l'Espace, et il était clair, maintenant, que Wainer représentait ce que tous les Rejets deviendraient dans l'avenir. Quant à lui, il constituait un mail-

lon d'une chaîne mystérieuse, infinie, il faisait plus intimement partie de l'univers qu'aucun de nous. Il était une partie élémentaire, vitale, du vaste plan éternel. Toutes les longues années de sa vie n'étaient pas perdues.

Je n'oublierai jamais le visage de Wainer lorsqu'il me regarda. On y lisait la paix de l'homme qui a vécu assez longtemps.

GUILLAUME WAINER SURVÉCUT six mois, assez longtemps pour prendre part aux expériences projetées et pour écrire la *Dixième Symphonie*.

Même les Ratte ne purent pas ignorer cette *Dixième*. C'était le chant d'adieu de Wainer, une « sonne » sublime, triomphante, née de son exil dans l'avenir de l'Homme. Plus que de la musique, c'était une cathédrale de sons où chantait l'âme même du grand artiste.

Malheureusement, il ne vécut plus assez longtemps pour l'entendre jouer, pour goûter sa célébrité. Il est vrai que cela lui était complètement égal.

Nous l'écouvons prolongé pendant quelque temps et l'encourageons à lutter, pour l'amour de sa femme et de sa musique. Mais Wainer savait que le destin de sa vie s'achevait, que le temps de la fin approchait. Il n'aspirait plus qu'à partir, enfin, dans l'Espace, parmi les étoiles.

Quant aux Ratte, ils voulaient étudier le comportement de ses poumons dans les atmosphères

étrangères. Pas au laboratoire — Wainer s'y refuse — mais dehors, dans le plein soleil, dans l'air particulier des planètes elles-mêmes. Guillaume se promène donc sur une domoie de mondes empoisonnés, tandis que nous autres, hommes chétifs, l'observons de loin.

Il supporte le méthane, le dioxyde de carbone, le nitrogène et le propane ; il résiste sans air du tout pendant un temps incroyable. Chaque épreuve semblait le vérifier, le transporter d'une exaltation grisante, merveilleuse.

Enfin, il arrive sur l'ultime planète à air corrodé. C'était trop ! Wainer sourit avec regret, se redressa noblement au bord d'un rocher et, toujours souriant, sans fai-

re un geste pour fermer le casque de son scaphandre, il mourut.

Il y eut une longue pause. Le soleil avait terminé. Les auditeurs le regardaient avec une compassion que ceux de sa propre race refusaient aux êtres qu'ils jugeaient différents ou inférieurs.

Un d'eux se leva et dit :

— Vous restez, maintenant, le dernier de votre espèce, ainsi seul que le fut Wainer. Nous en sommes désolés.

— Ne le regrettez pas !... Wainer ne regretta pas de mourir, sachant qu'il constituait le chaînon entre nous et vous. Car chacun de nous tient sa place dans le cours perpétuel de l'histoire.

FIN

Où est le vrai bonheur ? Sur la planète superlativement civilisée ou sur la planète aux mœurs préhistoriques ?...

LE PARTAGE DE MINUIT

PAR

JEANNINE RAYLAMBERT

SAVIEZ-VOUS QUE...

... les spéculations de voyages interplanétaires présumées d'utilité des hommes comme astronautes ?

Des psychologues américains récemment réunis à New York pour étudier les conditions des futurs voyages interplanétaires sont arrivés à la conclusion que le poids et le volume du « matériel humain » devrait être limité à bord des astronefs, sous réserve celui de l'équipement.

L'idéal, selon le docteur Papandey, serait une race, masculine, physique, et avec certains pour apprécier l'isolement dans l'espace...

Les Russes feraient, actuellement, des expériences dans ce sens, mais ils pensent que chacun des deux sexes présente ses talents propres. Il serait préférable d'utiliser des couples plutôt que des équipes composées de deux hommes ou de deux femmes.

A ce compte, les Pygmaïens paraissent bien placés pour devenir les conquérants des planètes voisines... à condition, bien entendu, qu'ils soient capables d'assimiler les connaissances techniques nécessaires pour tenir l'embarcation.

Pour la première fois, notre fusée *La Vagabonde* traçait son chemin lumineux parmi les étoiles. Son baptême de l'Esport coincidait avec la plus passionnante de nos missions ; aborder enfin l'autre hémisphère de notre planète.

Avais-je près de moi au poste de commande, mon ami le professeur Massicot dit en souriant :

— Ravonne, nous touchons au terme du voyage.

Derrière nous, les techniciens qui nous accompagnaient tuaient le temps en jouant au bridge. Si tous ceux qui m'entouraient, bien qu'ils n'en fussent pas à leur première randonnée de ce genre, ressentaient quelque émotion, ce n'était qu'une émotion profession-

nelle. Pour moi, Dominique Ravonne, et pour moi seul, un trouble d'ordre sentimental s'y ajoutait. Enfin, j'allais contempler de mes yeux ce monde où Cécilia, sans nul doute, avait fermé les ailes ; j'allais fouler de mes pas le sol au sein duquel ma malheureuse femme était redevenue puissante...

Pendant que *La Vagabonde* projetait autour de son fuselage mille étincelles ajoutant au ciel constellé d'éphémères étoiles artificielles, je voyais valser devant mes yeux éblouis des souvenirs vieux de dix ans : le souvenir de Cécilia ; le souvenir, aussi, du phénomène extraordinaire auquel nous devions de nous trouver, mes compagnons et moi « dans la peau » d'explor-

rateurs partis à la découverte d'un nouveau monde.

Ce fut durant la nuit que cela se produisit... Cela? L'événement, le cataclysme... Aucun mot, en aucune langue, ne pouvait s'y appliquer. Nul n'avait pu prévoir ce fait sans précédent; moi pas plus que les autres, si bien placé que je fusse à l'Observatoire de Paris.

Je me souviens avec précision de tout ce que je fis pendant les heures qui précéderent le phénomène. L'avant-veille, j'avais accompagné une femme à l'aéroport d'Orly. Après un dernier baiser, un dernier geste de la main, Cécilia s'en était allée vers les Etats-Unis.

Ce dernier baiser, ce dernier geste... Par la suite, ma mémoire devait me les rappeler avec une ardente tormente!

Au jour présentement, je n'avais aucun, pendant que je regardais l'avalon quitter la piste d'envol, puis disparaître dans le ciel. J'avais le cœur un peu serré, comme à chacune de nos séparations, mais je ne ressentais nulle angoisse.

Depuis dix ans que nous étions mariés, ma femme pensait, chaque année, un mois après de ses parents, à San Francisco. M. Léger, son père, avait épousé une Américaine. Le couple s'était bien lié-là. Les Léger s'étaient convertis à notre mariage — c'est-à-dire à l'éligement de leur fille — qu'à la condition de l'avoir sous leur toit trente jours par an. J'avais accepté, me trouvant, en définitive, beau-

coup plus favorisé par cet arrangement qu'un certain Pluton avec sa Proserpine, laquelle devait demeurer, elle, six mois chez Médame sa mère! Quatre semaines, c'est vite passé!

J'étais en temps voulu un câble de Cécilia m'annonçant son arrivée dans la ville à la Porte d'Or. Parfait! Pas d'accident d'avion. Soupir de soulagement! Je pourrais, l'esprit libre, continuer à me pencher sur mes travaux d'astrophysique, aux côtes de Massinot.

Ce soir-là donc, en toute sérénité, je m'endormis.

Elle ce fut vers minuit que la chose arriva.

Brusquement réveillé, projeté hors de mon lit, assourdi par un fracas terrifiant, à moitié assommé, j'eus une pensée rapide: « Tremblement de terre? »

Epouvanté par les secousses du sol, par la clameur qui mentait de toutes parts, clamant de l'humanité qui poussait lugubrement comme un immense cri d'agonie, j'eus le réflexe de fuir ma chambre, dont les murs vacillaient. Je courus, tel un daim, à la recherche de quelque abri, pourtant illusoire. Je sentais la terre balayée par un vent démoniaque. Une impression de désastre à l'échelle de l'Apocalypse m'enveloppait. Je tombai, plié, au sol; un sismo meur m'engloutit comme sous l'effet brutal d'un anesthésique.

Je sais encore que ma dernière fraction de seconde de lucidité fut

occupée par la conviction soudaine que nous vivions la fin du monde et que les trompettes de l'Ange allaient sonner.

Pourtant je ne revins à moi ni parmi les morts ressuscités, ni dans les délices du Ciel, ni dans les tourments de l'Enfer. Le lendemain matin (au fait, était-ce vraiment le lendemain?) en pleine lumière, je rouvris les yeux. Hé-bé! je considérai les monceaux de débris qui m'entouraient.

Mon regard errant reconnut le décor ordinaire de ma vie, dont il ne subsistait que peu de chose. Dire qu'à la suite de l'événement la topographie de mon jardin de banlieue s'était trouvée quelque peu modifiée, c'est s'exprimer imparfaitement. En réalité, je me voyais seul au cœur d'un véritable chaos. L'idée qui, de nouveau, s'imposa à moi fut celle d'un tremblement de terre. Mais les sismes, soit, pour nous Français, des accidents lointains. Nous l'imaginons jamais pareille catastrophe aux portes de Paris. De plus, aucun appareil n'avait enregistré de signes avant-coureurs.

Je ne comprenais pas...

Cependant, je remarquai la plénitude du silence oppressant mon univers déshéqueté; un silence en rien comparable à ce que nous appelons le silence, et qui est si rarement l'absence totale de bruit.

L'impression d'une solitude absolue m'écrasait. Je pensais que, ordinairement, lors d'un tremblement de terre, l'homme comme-

honné doit attendre inactivement du secours des autres parties du pays non touchées, et aussi des pays étrangers. Il doit tout naturellement compter sur le reste de l'humanité. Mais là, j'éprouvais la sensation que nous ne viendrions de nulle part.

Autre constatation qui m'emplît d'étonnement je ne me sentais plus le même homme. La légèreté de mon esprit me surprenait. L'hébété de mon réveil avait peu duré. J'eus, dès, en de telles circonstances, marque de l'effacement. J'atteignis, au contraire, à un calme et à une lucidité insolites.

Il me revint alors à la mémoire un souvenir que, jadis, mon père formulait, bien qu'il le sût, irréalisable: « Ah! s'exclamait-il, parfois, comme je serais content si, un beau jour, je me trouvais absolument seul sur la terre! »

Une variante, sans doute, de ce désir d'île déserte qui s'empare de temps à autre de l'homme...

Je frissonnai à cette évocation. Le vœu du père se réalisait-il pour le fils? Je n'en demandais pas tant!

Et Cécilia? Pourquoi le hasard nous avait-il séparés à la veille de ce cataclysme?

J'ai risqué quelques pas hors du faïtas de mon domaine personnel, m'aventurant dans ce qui restait de ma petite ville. Ça et là, je découvrais des hommes inertes, que je considérais comme morts, supputant que ce monstrueux accès de

foie de la Terre avait dû envelopper sous les ruines de nombreuses autres victimes.

Un cri, soudain, derrière moi, un cri ; un cri humain : un appel !

Je me retournai. On me faisait signe. On me bâta du geste. Enfin, un autre survivant ! Je marchai au-devant de l'homme et le reconnus bientôt : c'était mon percepteur à qui, en bon Français moyen, je n'avais donné, jusqu'ici, qu'une situation hostile... et mon argent. Mais les circonstances m'inspiraient tout à coup, pour lui, une cordialité des plus fraternelles.

L'homme me tenait dans les bras, me serrait les mains avec effusion, me raconta comment, lui aussi, se souvenait d'avoir dormi après l'horrible choc.

Nous discutâmes de l'événement encore incompréhensible. Nous parlâmes, nous parlâmes, nous grisonnâmes du son de nos voix. Cela nous faisait chaud au cœur.

— Comment vous sentez-vous, après cette secousse ? lui demandai-je.

— Je me sens... comment dirais-je... Je me sens devenu... intelligent ! Enfin, rectifié-t-il, plus intelligent qu'avant. C'est inénarrable !

Ainsi, son impression corroborait la mienne. Nos esprits s'étaient subitement allégés de toutes sortes d'entraves qui les avaient, jusqu'ici, paralyrés.

Ce s'était pas le moins surprenant de l'événement.

— Dites, mon cher Ravanne, si nous devons demeurer tous les

deux seuls sur cette terre, je ne serai plus votre bête noire. Nous aurons toujours la ressource de cesser ensemble, gentiment, et assés — il tira un jeu de cartes de sa poche — de faire une petite belote de temps en temps ! En somme, de quoi ne pas être trop malheureux !

Mais un grand livre du Destin il m'était pas écrit que je devais, en la seule compagnie d'un percepteur, vivre cette aventure. Dans les heures qui suivirent, d'autres appels retentirent sur la terre désolée ; d'autres voix humaines s'élevèrent ; d'autres hommes et d'autres femmes s'éveillaient de leur sommeil anormal, puis se dressèrent pour marcher à la rencontre les uns des autres, sans comprendre ce qui leur était arrivé.

Sans doute, le grand chambardement s'était derrière lui de nombreuses, de très nombreuses victimes, mais, inexplicablement, les survivants se regardaient sans haines et songaient déjà à rendre les ruines habitables.

Une préoccupation d'homme à la mécanique bien réglée me traversa l'esprit : « Quelle heure est-il ? Il faut que je me rende à mon travail... » Pén aurais. Après une telle convulsion, c'était faire preuve d'un zèle exagéré. Cependant, désireux de recueillir des nouvelles, je résolus, en me fixant à mon sens de l'orientation, de me rendre à pied vers ce qui avait été Paris.

Si l'on m'avait prophétisé que j'allais trouver mon cher vieil Observatoire miraculeusement in-

teact, dressant ses dômes au milieu d'un vaste espace désolé, j'aurais haussé les épaules. Pourtant, cette surprise m'attendait à mon arrivée dans la capitale.

Il y avait dans les derniers événements, comme dans les spectacles qui m'étaient proposés, de l'absurdité et de l'incohérence des rêves. Oh bien soit ! Je vivrais dans l'absurde ! Du reste, la priature d'été « moderne » nous avait déjà présenté pire. Peut-être le Bon Dieu voulait-il nous offrir, histoire de s'amuser, la matérialisation de l'univers dilué enfanté par la cervelle délirante de certains pseudo-artistes ?

C'était une hypothèse irrationnelle, mais valable. Je pensais en fondroyer mon ami le professeur Maximot, s'il vivait encore. Ici aussi.

Ce fut lui qui m'étonna par ses révélations. Je le rencontrai à la porte de l'Observatoire. Il me serra les mains et, sans la moindre émotion, me dit :

— Alors, Ravanne, salue-tu ce qui s'est passé ? La vieille Terre s'est ouverte en deux !

— Quoi ?... Ouverte en deux ?... Tu plaisantes ?

— En deux, vieux ami ! Comme un fruit que l'on partage par le milieu en y faisant glisser une lame de couteau !

— Mais c'est impossible ! Rétorquai-je. Si un tel phénomène s'était produit, nous ne serions plus là, toi et moi, pour en discuter !

— Impossible... mais vrai, puisque c'est chose faite ! Les deux

moitiés du monde, projetées bien loin l'une de l'autre, continuant à tourner chacune dans un « coin » de l'Univers. Que dis-tu de ce sensationnel fait divers ?... La nature a, comme ça, de ces caprices. Mais jamais l'humanité n'a connu un tel coup de théâtre !

Passant son bras sous le mien, la main rijoie et le sourcil relevé, Maximot m'entraîna. Il jolissait autant de ma stupeur, je crois, que de la gigantesque aventure.

La nuit venue, il me conduisit devant son télescope pour me montrer l'autre demi-monde. Je dus rendre hommage à la perspicacité de mon savant ami : une planète nouvelle était apparue dans le système solaire ; les deux moitiés de la Terre s'élevaient à miles en haule » et gravitaient dans l'espace.

— Pas étonnant que nous ayons ramassé une petite secousse ! dit Maximot.

— Mais alors, ma femme ?

Il s'ignorait pas le voyage de Cécilia à San Francisco.

— Aucun doute ! Ta femme est, à l'heure actuelle, sur l'autre moitié, l'Amérique nous a perdues compagnie.

Je demeurai un moment atterré. Ma douce, ma délicieuse Cécilia, aux yeux bleus comme son ciel californien, je ne la reverrais donc plus ?

Pour moi, elle était perdue. Maximot sourit d'un air entendu et dit :

— Surtout jamais !

Avant ce que les hommes aillent appeler le Partage de Minuit, le professeur Rodolphe Massicot passait déjà pour un « cerveau déchaîné », tant la puissance et la valeur de son esprit confondaient au génie. Il devait briller dans notre demi-monde occupé à se reconstruire, œuvre apparemment impossible, surhumaine, mais dont la réalisation ne dira pourtant que quelques années.

Ce sera la tâche des historiens de relater pour les générations futures les progrès d'ordres politique et économique entrainés par une telle conviction ; de dire aussi les modifications de nos continents, de nos mers, de nos montagnes, les englobements partiels, les surgissements imprévus qui nous amèneront à considérer notre survie comme un véritable miracle.

Pour ma part, je m'attache surtout à rapporter les répercussions du partage sur ma propre existence, sans négliger les changements subis par nous, habitants de notre petite planète, que nous nommons un *Amucrocos*, bien qu'elle fût devenue un tout, une unité.

Nous nous rendimes rapidement à une évidence : nous sortions de la catastrophe complètement transformés. Il n'y eut pas que mon percepteur et moi pour enregistrer les progrès stupéfiants de notre intelligence. Ingénieux, d'esprit fin, débile, et de large compréhension, tous les hommes se trouvaient doués

brusquement de facultés intellectuelles développées au point que tout leur devenait facile. Aucun problème, maintenant, ne demeurait pour nous sans solution. Nous avions fait, bien malgré nous, un bond de géant sur la voie de la connaissance. Bref, la race des débiles avait disparu. Nous ne avions plus le sens du mot : bêtise, et notre vocabulaire d'injures était substantiellement réduit.

Mais devions-nous voir là un réel avantage ?... Ce n'est guère amusant d'être intelligent dans un monde où tous le sont, où nul ne peut s'énorgueillir de son esprit en comparaison de la bêtise des autres.

L'intelligence gratuite et obligatoire engendrait la monotonie : l'existence manquait d'un certain piment. Mais rien ne nous permettait de remédier à cet état de choses. Entre autres désagréments, le mine jadis incuisable de la sottise ne fournissait plus aux auteurs dramatiques l'occasion de fatiguer les ridicules de leurs contemporains. Le théâtre comique y avait beaucoup perdu. Mallers s'aurait jamais écrit *Tartuffe*, les *Femmes savantes*, le *Médecin malgré lui*... si la terre s'était divisée au XVIII^e siècle.

De leur côté, les chanoinesse manquaient de têtes de Turcs, d'autant plus que, même les hommes politiques raisonnaient à peu près aisément, n'avaient plus d'embûches pour leur boucher la vue à droite et à gauche, ne vivaient

plus dans le vase étroit d'un Parlement fermé aux réalités quotidiennes.

Les artistes ne se croyaient plus issus de la culasse de Jupiter et s'exigeaient plus des cachets qui leur permettaient de gagner en huit jours plus d'argent qu'un illustre avait en une année.

Enfin, tous ceux qui vivaient de la bêtise humaine, avant le découpage de la Terre, étaient réduits à chercher un modeste emploi dans les Petites Annonces de nos journaux.

Les producteurs de cinéma n'en étaient pas encore là, mais ils devaient choisir soigneusement leurs scénarios pour contenter un public désormais très exigeant.

Si ce prodige avait créé un peu de cet ennui qui suit de l'uniformité, il nous avait donné en revanche, un grand bien-être.

Deux ans après le Partage, notre Amucrocos rangé, arrangé, proprement, construit géométriquement, possible, mais sans fantaisie, raisonnable — donc sans passions — présentait, matériellement, l'image de ce que, vers 1957, les rêveurs qui éblouissaient dans l'abstrait appelaient « le monde futur ».

Nous jouissions de longs loisirs, nous ne connaissions plus l'incertitude du lendemain, ni la terreur de l'inconnu, au l'espoir d'améliorer notre sort. Nous vivions sans regrets, sans douleurs, sans haines, en familiarité avec un peuple de machines, dont nous avions su faire des esclaves.

La plus grande nouveauté fut l'exploitation de la source d'énergie la plus simple et la plus fabuleuse, la moins rare et la plus accessible, celle dont les hommes d'antrefois connaissaient l'existence, sans avoir su l'utiliser sur une vaste échelle : le fluide magnétique humain. Capté, emmagasiné, condensé dans des appareils compliqués, puis amplifié, l'aura se trouva, désormais, à la base de toutes nos réalisations. Elle actionnait aussi bien le moulin à café que notre fusée *La VegaPonde* ; le rasoir que la locomotive, et nous permettaient d'atteindre, en certaines domaines, des vitesses fabuleuses — sans dépasser, toutefois, celle de la lumière.

Si on avait pu appliquer à notre monde une expression d'avant le Partage de Minuit, il eût été peut-être d'en dire ce que l'on disait d'un être parvenu à l'apogée de sa carrière, au développement maximum de sa personnalité : « Il est arrivé ». Voilà ! C'était ça ! Le monde semblait — enfin — arrivé.

Mais l'autre moitié de notre machine ronde ?... Quel sort avait-elle subi ?

Les savants avaient brisé tous leurs efforts, tous leurs télescopes et toutes leurs équations sur cette portion de notre globe perdue à l'abîme, très loin de nous, à quelques trois cents millions de kilomètres. Cependant, notre grande facilité à résoudre anciens problèmes ne nous donnait pas les clés de tous les mystères, et nous devions tra-

vaillier parfois longtemps avant de supprimer un point d'interrogation de la taille de celui-là.

Limité par de nombreux autres spécialistes, Massinot et moi observons le ciel, qui nous avait livré déjà bien des secrets. Nous voulions lui arracher celui de l'autre *Aérolasme*.

De nos travaux, nous pouvions conclure que cette planète se déplaçait autour du soleil dans la même direction que la nôtre, dans une orbite presque circulaire, comme la planète Terre originelle. Sa masse, sensiblement inférieure à la moitié de la masse de la Terre, n'atteignait pas trois mille milliards de tonnes. Sa période de rotation était identique à la nôtre. Le spectrographe nous avait révélé que la composition de son atmosphère n'avait pas varié par rapport à l'atmosphère terrestre. Son globe présentait nettement deux calottes polaires. Sa température et la succession des saisons restaient assimilables à ce que nous avions connu avant le Partage. Sa brillance variait suivant les points observés. Quelles mers, quels continents antiques, puis réformés, éclairaient si loin de nous la lumière de notre soleil ?...

Les conditions de vie indispensables à l'existence humaine semblaient avoir subsisté sur l'autre *Aérolasme*. Mais cela ne nous permettait pas d'affirmer que des hommes y vivaient. Néanmoins, la rive possédait de Massinot — et le mien — c'était d'aller faire un petit tour de ce côté-là un de ces

jours... Nous étions revenus ainsi, et saufs de la Lune, puis de Mars. Il suffisait seulement de faire construire un engin supérieurement équipé pour nous permettre de plus lointains week-ends.

L'homme a été mis au point. Cette seule unique, c'est *La Vagabonde*, qui trace, en ce moment, pour la première fois, son chemin lumineux parmi les étoiles.

L'idée que même si, par extraordinaire, Cécilia avait échappé au cataclysme, je pourrais la retrouver vivante, ne m'effleure qu'à peine. Du reste, je la repousse comme invraisemblable. Je ne veux pas espérer.

Les circonstances m'autorisaient à me remuer sans être taxé de bigamie ; pourtant, je suis demeuré seul. Souvent, il m'est arrivé de penser à une douce Cécilia comme à une morte que j'aurais beaucoup aimée dans une vie antérieure, tant son souvenir me semblait estompé. Son image avait l'imprécision d'un fantôme qui se dissout dans un songe.

Si je la revoyais, la reconnaîtrais-je, après dix ans passés ?...

Mais je ne la reverrai pas. Ma conviction, c'est que l'autre *Aérolasme* a été voué au chaos, et que nous, les explorateurs de l'Éthel, nous ne rencontrerons là que le grand silence de la mort et de la solitude.

Soudain, comme *La Vagabonde* pénètre à une vitesse très réduite dans l'atmosphère de la pla-

néte, notre observateur penché sur son écran s'exclame :

— Venez voir ! Je reconnais le tracé des côtes américaines !

Si surprenant que cela soit, il faut se rendre à l'évidence. Bien que modifié dans son contour et son relief, le continent nous présente, par endroits, un aspect identifiable. On croirait avoir sous les yeux une carte de géographe dessinée par un écolier peu doué.

— Où nous sommes-nous ? me demande Massinot, toujours au poste de commande.

Sans quitter des yeux « l'autre » Terre qui grandit dans le cadre de l'écran, je réponds :

— Californie !

C'est ainsi que nous sommes sortis du ventre de notre fusée sur une plage californienne.

— On est ici comme chez soi ? dit le technicien Benou, en s'écriant face à la vague.

Comme chez soi ?... Oui. Nos poumons se dilatent, gonflés d'air parfaitement respirable. Parmi les rochers, les rhododendrons roses ouvrent leurs fleurs aux caresses du soleil. Le vent nous apporte la voix sonore du Pacifique. Mais nous ne relevons nulle trace de vie humaine dans ce décor édenique.

C'est le Paradis avant Adam et Ève ; la beauté gratuite, inutile, qui n'existait pour personne avant nous. Telle est notre impression. D'ailleurs, l'un de nous remarque qu'en survolant le continent, nous n'avons pas décelé la moindre apparence de villes ou d'habitations. C'est ce que j'avais prévu.

À l'arrière de *La Vagabonde*, nous disposons d'un véritable garage où de petits appareils individuels très légers, sortes d'hélicoptères améliorés — fonctionnant à l'aura — attendent le moment de décoller. Ils nous permettent une exploration facile et sans danger à très basse altitude. Nous pouvons communiquer entre nous d'une cabine à l'autre, recevoir les ordres de Massinot et échanger nos commentaires.

Bientôt, notre essaim de gros insectes bourdonnants survole le pays, et nous n'avons aucune peine, en nous référant aux cartes d'astrolabe, à repérer l'emplacement où s'élevait avant le Partage « la Ville à la Porte d'Or ».

— Tu veux revoir San Francisco ? me demande Massinot depuis sa cabine transparente.

Je lui souris. Oui ! Oui ! Je veux « revoir » San Francisco... dont il ne reste rien !

Je me pose sur le sol, laissant l'essaim bourdonnant regagner notre fusée, et, seul, je me hâte dans ce lieu rendu aux esprits de la nature.

Là où, maintenant, les fleurs et les rochers étouffent une cité enfouie, j'avais rencontré l'âme de ma jeunesse...

Plus de buildings ni de vie trépidante ! Plus de port, ni de Porte Dorée, ni de grands bateaux apportant des tropiques leur cargaison exotique ! Plus de Cécilia aux yeux bleus !...

Je m'assieds à même la terre

tiède et, perdu dans ce cadre immense, je m'abandonne à mes réflexions. Plus que les secrets de ce nouveau monde, ce que je voudrais saisir, c'est le sens profond du Partage de Minuit. Je ne comprends pas... Je désire savoir pourquoi, un jour, la Terre s'est coupée en deux ; par quelle fatalité ou quelle volonté. Et rien, ici, ne me donne de réponse.

Comme de temps en temps, je demandais la tête dans mes mains, les centres aux centres, réfléchissant sur notre sort singulier ? Je l'ignore !

Quand j'ai relevé le front, le soleil allait se coucher sur le Pacifique, incendiant de reflets rouges les pins de la côte, et les rocs, et la végétation. Je me suis tourné pour regarder derrière moi. Alors, j'ai vu briller des yeux. On s'était approché de moi sans bruit, on m'observait. Je distinguais le haut des cheveux derrière les arbustes et les buissons. Mon cœur de surprise se les a fait disparaître.

Et puis, comme je ne bougeais plus, pas à pas, ils se sont enfilés, approchés à nouveau de moi. Ils étaient une vingtaine, peut-être. Des hommes et des femmes ; les premiers aux visages portés des yeux d'animalité attirés sur leur épau-le ; les secondes parées de fleurs fraîches liées les unes aux autres. Rigides dans leurs mouvements, sourdes comme des bêtes, ils parlaient de longues chevrons ondoyants.

Brusquement, je leur dis en français :

— Bonjour !

Leur mutisme persistait. Je leur parlai en anglais. Ils poussaient alors des cris de joie, se mirent à rire, à m'écouter, me posant des questions : d'où je venais, qui j'étais, si j'étais envoyé par un dieu bienfaisant ; ce que je leur voulais.

Parfois, un mot, une phrase enfantine m'échappaient.

Quant à eux, ils s'exprimaient dans un américain quelque peu modifié.

Ils éclatèrent de rire quand je leur dis :

— De viens de l'autre moitié de la Terre... Vous savez bien, quand il y a eu cette chose effroyable, le Partage...

Une femme, après avoir touché ma combinaison blanche, hêla une de ses compagnes pour lui en montrer un détail. Alors, je crus au miracle. Cette autre femme qui s'avancait avait des yeux très bleus qu'il me semblait reconnaître, une chevelure blonde sur je me rappelais avoir remarquée plus d'une fois.

Ma femme !... Je retrouvais ma chère Cécilia !...

Était-ce possible ? Était-il possible que, survivant de son côté à la catastrophe, elle se fût accrochée avec sa famille aux lieux où elle avait habité ?

Je l'appelai par son nom, mais elle me regarda sans me comprendre. Était-je la proie d'une illusion ?

— Vivons ! lui dis-je, tu ne me reconnais pas ? Dominique, ton mari... Tu ne te souviens de rien ?

Ce n'est pas possible ! Tu vis avec moi près de Paris, puis ton départ en avion... C'est toi, et ne peut être que toi, Cécilia...

Elle secouait la tête, frônant les sourcils avec effort, comme si je lui parlais une langue inconnue. Sans doute avais-je été abusé par le fait que cette femme présentait le même visage, la même silhouette que Cécilia.

À ce moment de s'éloigner de moi, la femme dégagea sa main droite qu'elle avait tenue jusqu'alors enfouie parmi les fleurs de son collier, et je vis briller à son annulaire une bague que je reconnus : c'était moi qui la lui avais offerte ! Je lui avais fait monter sur ce cette tapise brûlée, chez un joaillier de la rue de la Paix.

— Depuis quand es-tu ça au doigt ?

— Je ne sais pas. Depuis toujours. Je ne peux pas l'enlever !

— C'est moi qui te l'ai donné.

— Je ne vous connais pas...

Le soleil baissait de plus en plus à l'horizon. Le crépuscule tombait, adorablement paisible, sur notre groupe. Sans souci de l'heure, l'entrepreneur de raconter par le menu à celle que je m'obstinais à appeler Cécilia, et à ses compagnons, ce qu'avait été notre vie à tous deux, puis l'événement qui avait bouleversé notre monde.

Ils m'écoutaient tous avec attention, mais je sentais que la plupart des mots que je prononçais étaient pour eux dépourvus de sens, et je dus en venir à cette constatation :

cux hommes et ces femmes ne se rappelaient absolument rien du cataclysme.

Tout s'était passé comme si le choc avait provoqué chez eux une amnésie totale en ce qui concernait leur existence antérieure au Partage !

Le vent était avancé quand, réintégrant la cabine de mon appareil, je partis rejoindre mes amis, afin de leur faire part de ma découverte. De leur côté, ils avaient eu la surprise de rencontrer, au pied de la Sierra Nevada, des cavernes peuplées d'êtres vivants.

Le lendemain, nous prospectâmes ensemble la Californie, que nous devions débaptiser par la suite pour la nommer : Le Pays des hommes sans mémoire. Et nous partageâmes quelque temps la vie de ses habitants, que nous voulions mieux connaître.

Mais, moi, lui aussi, reconnut Cécilia, et s'acharna à tenter de faire jaillir en son esprit l'éclaircie qui réveillerait la flamme du passé. En vain !

Après nous être assurés qu'il en était de même pour tous ceux qui, appartenant à des races diverses, venaient encore sur cette planète, nous acquiescâmes la certitude que ses habitants recommençaient à découvrir le monde comme aux premiers jours de la Terre.

Certes, ils n'avaient pas été raptes au stade le plus primitif : Ils avaient dépassé celui de l'être bestial et grossier qui balbutiait à l'aube de la préhistoire. Leur for-

me s'était peu modifiée, à l'inverse de leur esprit. Ils étaient des hommes sans mémoire, sans histoire, cœurs, peurs et enchantés, inventeurs de religions superstitieuses, entourant les éléments d'un culte craintif et éclairé. D'une patulique, artistes et enfants, ils semblaient léçonner moralement dans la brume. Leur vie s'écoulait, relativement facile, dans le paradis californien, où l'image de la puny hollywoodienne était bien oubliée.

D'autres subsistaient de façon plus précaire dans des régions plus froides ou sur des terres moins favorisées. Mais tous vivaient de chasse et de pêche.

Le soir, les compagnons de Cécilia s'assemblaient sur la plage pour chanter des chants sans paroles, des obscurs formes uniquement de sons, qui rendaient une musique étrange. Ils aimaient à pécher sur les rochers, à fabriquer des colliers de coquillages et de pierres. Ils avaient de leur monde et de l'ambition une corruption enfantine. Les étoiles les fascinaient. Ils venaient leur terre comme un disque plat surmonté d'une cloche bleue et crasse : le ciel, à laquelle s'accrochaient la nuit, des feux allumés par des génies...

Ils naviguaient à l'aveugle dans l'erreur et le merveilleux. Alors que nous, de l'autre Amérique, étions devenus des êtres doués d'une intelligence supérieure, ils avaient de frêles, eux, non de bêtes, mais d'extrême simplicité et d'innocence.

Tandis qu'un soir — à la veille de notre départ — je rêvais seul, la face tournée vers le ciel, j'agis peut-être par la soif de croire qui battait les hommes sans mémoire, je crus revoir l'azur nocturne comme je l'imaginai dans mon enfance. Un ciel peuplé d'anges et de mystères... Ce grand ciel où, récemment, une étoile s'était mise en marche, une nuit, pour montrer leur chemin à ceux qui cherchaient la vérité.

Et je crus, grâce à ce retour à la religion de mes jeunes années, savoir enfin le sens du Partage qui m'avait jusqu'alors si obstinément échappé.

Je me souvins que l'Eternel avait eu, dans les temps très anciens, une idée hardie : celle du Déluge. Peut-être, cette fois encore, s'était-ils repentis d'avoir fait l'homme sur la Terre, et il en avait eu un grand déplaisir.

« Et la Terre était corrompue devant Dieu, et remplie d'antiquité. La violence des hommes était très grande sur la Terre... »

Ah, la puissance maîtresse de l'univers — l'Eternel — avait peut-être voulu se lever à une nouvelle tentative, en employant un autre moyen que le Déluge. Le Déluge, un « truc » usé, qui n'avait pas tellement bien réussi, et avait laissé un peu partout trop de monde et d'humidité.

Le globe terrestre coupé en deux, voilà de l'audace ! Certes, le grand Maître ne m'apparaissait plus comme un vieux monsieur barbu mollement installé sur des nuages,

mais comme un suprême chef de laboratoire pâle de blanc, penché sur ses expériences avec passion, et réfléchissant à la-haut à son œuvre, sans aucune sentimentalité.

Que pouvait-il attendre du Partage ? Simplement, « pour voir », il avait donné à une moitié de la Terre l'occasion de « refaire sa vie » ; à l'autre, il avait fait brûler les étapes. Quant au résultat, il ne nous appartenait pas de le connaître. Ce n'était plus notre affaire.

Cependant, encouragé par Massicot, je réussis de tenter, moi aussi, une expérience, beaucoup plus modeste. Je pensais qu'en ramenant celle que je ne voulais pas nommer autrement que Cécilia sur notre Amérique, nous avions des chances de voir se produire en elle un choc capable de lui rendre la mémoire.

Un instinct — venu de quelle région obscure de sa conscience?... — le poussait à me désigner quelque attachement. Je n'eus guère de peine à la décider à me suivre, et quand Le Vagabonde quitta la Californie, la fusée emportait à son bord, avec le groupe des explorateurs, une passagère.

Hélas ! à quoi bon décrire par le menu les détails affligeants du départ de Cécilia parmi nous ? Ce fut un échec complet. Ma femme — mais était-elle réellement ma femme ? Malgré la bague, j'en doutais parfois — ne reconnaissait rien ni personne. Comme un animal souffrant, elle se terrait tout le jour dans un coin d'ombre, frileuse et

peurée. Ses viles immenses l'emplissaient d'effroi. Elle tremblait devant nos machines. Elle se sentait toujours une étrangère dans ce monde épouvantable qu'elle ne pouvait comprendre parce qu'elle demeurait trop éloignée de son stade d'évolution, et incapable de s'y adapter.

Elle paraissait vraiment « venir d'une autre planète ». Ses yeux bleus perdaient leur éclat. Elle déprimait. Je vis le moment qu'elle allait mourir et je ne la ramena à ses rochers et à ses basses terres, à la vie simple du Pays des Hommes sans mémoire.

Nous entreprîmes, Massicot et moi, un second voyage pour rendre Cécilia à sa destinée, à ses compagnons, heureux de retrouver en nous de bons génies venus du ciel.

Comme nous allions prendre avec Le Vagabonde le chemin du retour, Cécilia s'accrocha à mon bras et me dit :

— Pourquoi n'est-ce pas toi qui viendras ici, avec nous, puisque, moi, je ne peux pas vivre chez toi ? Tu reviendras, n'est-ce pas ?

— Oui, je reviendrais. Je te le promets...

— Je t'attendrai ici, sur cette plage, chaque fois que le soleil tombera dans la mer, jusqu'à ce que tu arrives...

— Attends-moi, Cécilia !...

Pendant que je me glissais dans notre fusée, je ressentis une impression d'autrefois, un sentiment

triste et doux qu'on appelait mélancolie.

Je lui avais promis mon retour ; elle m'attendrait. Mais je savais bien, moi, que je ne reviendrais pas, que je ne pourrais m'adapter définitivement à sa civilisation, ni, plus qu'elle n'avait pu s'adapter à la mienne. Si, pour elle, il était trop tôt, pour moi il était trop tard.

Cependant que *La Vagabonde*

projetait autour de son fuselage mille étincelles ajoutant à l'infini d'éphémères étoiles artificielles, nous laissions Cécilia loin, très loin derrière nous, au bonheur d'un monde qui recommençait à vivre et saurait, peut-être, ne rien gâcher.

Un monde auquel tous les espoirs étaient permis !

FIN

SAVIEZ-VOUS QUE...

...Hermann Oberth, le célèbre aéronaute, avait conçu un extraordinaire véhicule pour les futures explorations lunaires ?

Ce moyen de transport à la forme d'un ballon peut sur une longue jambe, entraîné par une puissante arbalète à une échelette qui en assurera la stabilité sur la couche de poussière qui recouvre la Lune. Un grand gyroscope inséré dans l'équilibre du ballon dans sa position instable et l'empêchera de s'incliner à plus de 45°. Le tout sera une distance de tonnes, sur Terre ; ce qui représentera à peine 1.624 kilos en tenant compte de la gravité lunaire. La propulsion sera assurée par un moteur de 70 CV utilisant l'énergie solaire, qui bagne la Lune pendant les 34 heures de son jour, sans être jamais obscurcie par le moindre nuage. La vitesse de l'engin pourra atteindre 150 kilomètres à l'heure.

Mais ce personnage le plus surprenant est sa faculté d'effrayer des sauts que lui permettent de franchir sans difficulté les nombreux accidents du sol lunaire, troué par de multiples cratères et crevasses.

Ce résultat est obtenu par un piston installé dans la tête de sautoir de la cabine et mû par un compresseur, qui fait office de puissant amortisseur. Ainsi, le véhicule pourra sauter à la façon d'un énorme kangourou franchissant d'un seul coup plusieurs centaines de mètres, en s'élevant jusqu'à cent-vingt-cinq mètres de hauteur.

Pourquoi fabriquer des engins permettant de prospecter le futur ? Il est déjà suffisamment difficile de vivre au temps présent...

CONTEMPTEUR DU PROGRÈS

Par JIM HARMON

Illustrations d'EPSTEIN

Le vieux Doc tenait son compognon à la gorge quand je le rejoignis.

— Cette nuit, l'Homme atteindra la Lune, affirmait-il de sa faible voix.

Son interlocuteur approuva gravement, en considérant le vieillard avec une légère inquiétude.

Je le lâcher pris au vieillard, phalange par phalange. J'avais appris cette méthode durant les mois précédents. Ses mains paraissent usées et percussées, mais elles étaient les plus fortes du monde. A Seattle, si une demi-douzaine de gars ne m'étaient pas aidés à le déloger, nous aurions été recherchés tous les deux pour le meurtre d'un fils nord-américain.

Ce fut plus facile, ce soir, et j'en fus étonné. La fille charpentière de Doc, enveloppée d'une graine

épaisse, commençait à bousculer contre mon flanc. Une de ses crises approchait.

— J'espère que vous lui pardonnerez, monsieur, dis-je à l'Humain. C'est mon père, et il est très âgé, comme vous le voyez. Les événements anciens lui semblent récents.

Je riais intérieurement de mon mensonge quant à ma parenté avec Doc.

— Le pauvre grand-père paraît souffrant, me répondit l'Humain. Vous avez besoin d'aide ?

Je refusai poliment et l'entraînai vivement Doc vers un sordide garni tout proche. Dans son état je le savais capable de débiter des choses à révolutionner le Soleil...

Des Martiens, touristes en gogette, s'approchaient de nous. Je distrais les touristes, en général,

et les Martiens, en particulier, parce qu'ils n'étaient pas des hommes, comme Doc et moi.

Puis, je découvris un nouveau danger imminent: j'allais avoir aussi une de mes crises, en même temps que Doc. C'était déjà arrivé quelquefois.

J'essayai de ne plus y penser, et je guidai mon compagnon pour franchir les portes sales du bouge.

Un commis tuberculeux, en train de regarder un illustré aux couleurs criardes, leva les yeux.

— Soixante francs le lit, dit-il.

— Nous n'en prendrons qu'un seul, déclarai-je. Je vous donnerai soixante-dix francs.

Dans ma poche, ma main moite froissait nerveusement mon unique billet de cent francs.

— Soixante francs par lit, répéta l'employé.

Doc frissonnait contre moi, défaillant sur ses jambes.

Je posai mon billet sur le bureau, en disant :

— Donnez-moi trente francs.

Avant que je puisse faire un geste, le garçon avait enfoui mon argent dans les profondeurs d'un tiroir. Puis il répliqua :

— Je vous donnerai une chambre pour vos cent balles. C'est mieux qu'un lit pour soixante-dix.

A quel bon insister ?... Doc commençait à délirer de façon inquiétante. Il fallait que je l'acéle.

La pièce mesurait un mètre quatre-vingts dans tous les sens. Au-dessus d'un mètre cinquante, du grillage remplaçait les cloisons.

Sur la gauche, un ivrogne chantait ; sur la droite, un autre priait, et la porte n'avait pas de serrure.

J'étais Doc sur la couchette grise et repêlai son avant-bras sur son visage pour le protéger de la lumière électrique, en dérobant de l'autre main plusieurs ponaises en vue.

Puis je me laissai tomber sur la dure chaise de bois et regardai les dessins obscènes tracés sur le mur. J'étais très sale, et mon cuir chevelu était encore irrité par l'essence que j'avais soustraite au réservoir d'une voiture pour frictionner Doc et moi contre les poux.

La crampe me saisi. Je me dressai sur le plancher parsemé de détritus. La douleur s'apaisa, mais je savais qu'elle reviendrait.

Doc élevait la voix. Je saisis mon calepin et mon stylo-bille afin d'inscrire ses paroles, qui devenaient soudain intelligibles pour moi :

« Intrus, Thoth... Dyzan... Sept... Hsan... Au-delà de dix, sept, huit... Deux boîtes... Rabston... Richard Wentworth... Jimmy Christopher... Kent Allard... Ayen... Côté ! Soyons... Voyons... »

Mon timbre monta jusqu'à une incantation vide de sens. La bile glissa sur la surface griffonnée du calepin, et mes deux mains engourdis retombèrent. Mais je savais. D'instinct, j'attendais ces mots. Ils disaient tout ce que je devais connaître pour devenir l'homme le plus puissant de la Fédération Solalaire.

Je me rappelais obscurément que



Je griffonnais les mots sans suite qui sortaient de la bouche balbutiante de Doc.

Doc était quelqu'un de très important, de qui j'avais déjà connu une fois le nom et l'œuvre. Mais la douleur qu'il était en moi comme un pendule. Il devenait nécessaire que je prisse quelque chose, coûte que coûte.

Doc criait en se tortillant ; des larmes traçaient des sillons plus clairs sur son visage sale. J'appuyai sa bouche contre ma poitrine et le laissai brailier, tout en caressant les cheveux blancs plaqués sur son vaste crâne. Il se tut enfin.

Je ne me rappelle pas comment je me retrouvai dans la rue.

Elle était rose et fraîche, avec une chevelure platine tirée en arrière, qui paraissait remonter ses pommettes et tendre les coins de sa large bouche attirante. Son vêtement bleu de poudre couvrait sa poitrine athlétique, ses hanches et la moelle supérieure de ses jambes.

Le plus merveilleux était son odeur de santé, de peau fraîchement lavée.

Je l'abordai à l'arrêt de l'autobus, en me raidissant sur mes jambes chancelantes et lui dis :

— Madame, avez-vous gité d'un homme sans travail ? Juste une petite pièce pour une tasse de café.

Je sentais ses prunelles posées sur moi, mais je ne pouvais soutenir un regard humain quand je mendiais.

Elle parla d'une voix polie de professeur ou de chef standardiste :

— Est-ce vraiment pour du café ?
— Rien que du café ! pleurnichai-je. Un peu plus pour manger, et vous portez madame.

— Je vous offre à dîner, à condition que je vous accompagne pour constater que vous le mangez réellement.

— Vous ne voudriez pas être rencontré avec un vagabond comme moi ?

— Aucune importance !

Le café était devant moi, sur le comptoir, dans une épaisse tasse blanche. Je la saisis dans mes deux mains pour sentir la chaleur du liquide.

De coin de l'œil, je voyais ma bienfaitrice assise derrière moi, sur un tabouret.

J'avais un peu du noir bruyère. La crampo dégagea mon diaphragme. Je pris une autre gorgée, et mes idées redevenaient nettes. Une troisième gorgée, et je me sentis fort, alerte, équilibré ; sur le bord de l'allégresse. C'était l'action de la caféine. Elle affectait mon métabolisme de Centarien comme un par acétaldéhyde.

— Que voulez-vous manger maintenant ? demanda la dame.

Elle me prenait pour un humain de la Terre. Bien sûr, j'étais un homme naturel ; pas un étranger comme les Martiens. Bien que les Terriens parcourent toute la Fédération Solaire, je valais bien l'un d'eux.

— Hamburger ! commandai-je. Bien cuit.

Où ne pouvait guère espérer au-

tre chose dans un tel endroit. Ce devait être de la viande de cheval, mais je ne partageais pas les préjugés locaux.

La viande fut engouffrée en une bouchée, presque sans mouvement de mes mâchoires. Cinq autres steaks hachés le suivirent, puis je bus un verre de lait. Je n'osais pas insister sur le café, à cause de Doc qui m'attendait.

— Je n'ai pas trop abusé, mademoiselle ? demandai-je à l'inconnue.

— C'est la première fois que vous ne me dites pas madame, me répondit-elle en souriant. Mais vous avez raison. Je suis Mlle Casey ; Viriane Casey. Et vous, comment vous appelez-vous ?

Bien sûr, j'avais un nom, comme tout le monde. J'allais répondre que j'étais Kevin O'Malley quand je sentis que c'était vraiment mon nom.

— Kevin, dis-je alors ; Jean Kevin.

— Je me demande si vous m'aiderez, monsieur Kevin.

— Avec plaisir !

Elle glissa un rectangle blanc devant moi, et demanda :

— Que pensez-vous de ceci ?

C'était une coupure de périodique, où je lus ceci :

Cher Acolyte S.R.T.,
Faire de m'élever et cette semaine, libre de tout engagement, Le Livre Mariate, pour me révéler comment conquérir l'empire secret de l'antériorité.

Nous
Adresse :

Le monde parut se désagréger, et je m'éroula tandis que Mlle Viriane Casey disparaissait !

Mes poings serrèrent deux billets de mille francs que le serveur essayait de m'arracher.

Je levai les yeux sur son visage blême, en bredouillant :

— J'ai une demi-douzaine de hamburgers, une tasse de café et un verre de lait. Je veux quatre autres hamburgers, à emporter, et un demi-litre de café. Selon votre tarif, cela fera mille cinq cents quatre-vingt francs... et la dame me vous a pas déjà payé.

— Elle n'en a rien fait, affirmait-il.

La porte s'ouvrit d'abord sur un monde alternativement ambré et azuré. La lumière de néon arrivait, par les cloisons en treillage, d'une fenêtre située quelque part au-delà. L'un des deux voisins chantait et l'autre priait, comme avant. Seule, elle avait changé de côté.

Doc était assis sur le plancher, dans la demi-obscurité, devant un objet qu'il avait fabriqué.

Mon cœur martelait ma poitrine. Je sentais bien que cette dernière crise était différente ! En tout cas, le dénouement approchait. Doc avait enfin fait quelque chose. Ça ne paraissait pas important, mais c'était un début.

Il avait brisé l'ampoule électrique et utilisé le filament et la douille. Ses mains puissantes avaient attaché quelques ressorts



du lii et les avaient façonnés selon ses besoins. Mon stylo-bille s'était désagrégé sous ses doigts. Tous ces éléments inutilisés se retrouvaient dans un ensemble significatif.

Je devinais que la construction avait un sens, mais quand j'essayai de le découvrir, je m'y perdis.

Je posai mon étui cartonné de côté chaud et le paquet graisseux de hamburgers sur la chaise de bois, en souhaitant que l'odeur n'attire pas les rats.

Je m'agenouillai auprès de Doc. Il tenait mon calepin, sur lequel il avait inscrit quelque chose. J'indiquai le carnet vers la fleur du néon, maintenant rouge foncé, pour pouvoir lire.

— Concentre ! dit Doc, d'une voix rauque. Concentre !

Je réfléchissais intensément pour comprendre la signification des mots écrits. Le terme « première édition » me retenait surtout.

L'homme qui se carrant dans le fauteuil sculpté disait :

— La balle me frappa tandis que j'enfilais ma chaussure.

J'étais agenouillé sur le parquet d'un salon victorien. Je suis assez familier avec l'histoire de la Terre pour reconnaître immédiatement les styles).

Je venais enfin de réaliser ce que j'essayais d'obtenir de Doc depuis tant de mots : le voyage dans le temps.

Un homme maigre et maladif s'installa sur un autre siège, dans une robe de chambre fripée. J'é-



Doc conjecturait un bizarre assemblage avec des ressorts attachés au lii.

tudiait son visage, ses pupilles en pointe d'épingle et son nez pâle. C'était, sans nul doute, un cocainomane invétéré ! En dehors des touristes et des Martiens, je ne haisais et ne méprisais rien de plus qu'un cocainomane.

— Mes clients ont parfois recours à de singulières méthodes pour entrer ici, mais ils n'avaient encore jamais utilisé la matérialisation instantanée, remarquez-ils !

— J'aimerais que vous m'expliquiez ce mystère, mon cher ami, répliqua l'autre sur un ton mi-fâché, mi-rieur.

— Je n'ai aucune donnée. Dans un tel cas, on commence par transformer les théories en faits, ou les

faits en théories. Je demanderai d'abord à ce personnage inattendu, qui relève d'une grave maladie et subit une tension plus sérieuse encore, de me dire le lieu et le temps desquels il vient.

— Comment savez-vous que je viens d'ailleurs ? demandai-je avec stupefaction.

— Pour effectuer un rapprochement logique, je dois rejeter le surmatériel. Pourtant, votre présence ne peut être que « supra-normale », si ce n'est pas une hallucination de ma part. Or, en dépit de mon usage volontaire d'une drogue et de mes récentes expériences involontaires avec une autre, je dois accepter l'évidence de mes

sens ou renoncer à ma profession. Cependant, je devrais dire que votre intrusion est supra-scientifique : qu'elle résulte d'une science n'appartenant pas à mon temps et à celui du bon docteur. Mais le voyage transtemporel est une légende populaire courante, et j'ai lu à ce sujet un article de l'amusant monsieur Wells.

« Quel qu'il en soit, vos mains, bien que sales, n'ont jamais connu le labeur physique, et votre construction crânienne est d'un type supérieur. En outre, je présume que vous avez subi une maladie à cause de l'inhibition de croissance de votre barbe. Quant à votre passion pour le rhum et l'opium, elle est évidente : vous êtes d'un âge trop avancé pour atteindre à ce degré d'ivresse par simple amour. »

Je déclinai l'assurance de ce drogué. Il n'était pas permis de se prononcer au sujet de mes propres sens comme il le faisait.

— Vous n'écrivez pas, dis-je lentement et péniblement. Vous êtes des créatures fictives.

Le docteur s'anima :

— Vous accordez un rôle bien important à mon agent littéraire pour la mise au point de mes œuvres.

L'autre remplissait un grand tuyau recouvert avec une matière pulvée dans un objet évoquant vaguement un petit à glace.

— Intéressant ! dit-il. Peut-être que, si notre visiteur nous disait quelque chose de son époque, avec des références précises sur la théorie et la pratique du transfert dans

le temps, nous serions mieux placés pour juger si nous existons réellement ou non.

Je me connaissais pas plus la théorie que la pratique du voyage transtemporel. Je leur énumérai toutes les hypothèses courantes, depuis le yoga hindou et la perception extrasensorielle jusqu'à la relativité, le poston, et le négaton.

Le drogué souffla de suffoquant manges de fumée, puis répéta :

— Intéressant !... Prisons-nous que les pens de votre temps, par leur « perception extrasensorielle » modifient le passé pour le rendre conforme à leur conception : les figures historiques deviennent plus grandes que nature : les créations littéraires prennent l'apparence de la réalité.

J'interrogeai le docteur sur les documents posés devant lui. Il me répondit :

— Ceci est le premier manuscrit. Étant donné mon horrible écriture professionnelle, j'ai eu assez de mal à le recopier.

Je pris la liasse de papiers qu'il me tendait et, sans jeter un regard sur ces deux étres, je me concentré sur mon propre temps et sur Doc.

Rien ne se produisit, mais je vis quelque chose danser devant moi comme un atome de poussière dans la lumière du soleil, et j'avancé dans cette direction... qui était celle de la ligne de tir du petit fusil de Mlle Casey :

Celle-ci mit en la balai jout nickelé, et m'enjoignit :

— Donnez-moi ces papiers, Kevin !

Je lui tendis le manuscrit du docteur.

Doc était étendu sur sa couchette, son visage à demi tourné d'horreur.

— Ne bougez pas où je tire, me dit Mlle Casey.

J'observai son visage successivement illuminé de bleu et de jaune, et déclarai :

— Je voudrais juste une lampe de café, dans cet état...

— Je me demande quel effet cela peut vous faire !

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

Elle tira de sa bourse une carte sur laquelle je lus : *Viviane Casey, Officier de la Police montée nord-occidentale.*

— Que voulez-vous ?

— Écoutez-moi bien, Kevin : Doc avait inventé une méthode de voyage transtemporel ; il la tenait secrète et il voulait en tirer de l'argent. C'était un idéaliste ! Comment peut-on tirer de l'argent du voyage transtemporel ? Il faut de l'argent pour en gagner, et Doc n'en avait pas, bien qu'il aurait pu dire, d'avance, quel cheval arriverait et quelle action monterait. D'autre part, les paris aux courses hippiques et les spéculations boursières n'étaient pas dans son caractère : c'était un aventurier. D'autre part, il devint donc chercheur de livres. Il trouvait des éditions rares pour ses clients, dans des conditions tout à fait inédites. Ce

fut parfait... jusqu'à ce qu'il se mit à découvrir des ouvrages qui n'existaient pas !

Je ne comprenais pas à quoi menait tout cela. Pourquoi employait-elle le passé pour parler de Doc. Il me fallait du café, pour me rendre plus lucide. J'allai à la chaise, empoignai l'Étut, et griffai le brouillage réconfortant. Ensuite je me tournai vers Mlle Casey et lui lançai au visage le reste du contenu de l'Étut. Puis je lui arrachai son arme par le canon et je la pointai sur elle en reculant vers Doc.

A cet instant, je vis apparaître sur le seuil un Martien, qui se présenta sous le nom d'André. Ma surprise fut telle que je fus m'échappa des mains.

Le Martien me dit :

— Sais-tu quel est le nom complet de Doc ? Docteur Kevin O'Malley père.

De ill, Doc ajouta :

— Et fils.

Puis il disparut !

Je regardai ce que Doc avait construit en me demandant où il était parti ; à la recherche de quoi ?

Cependant, je savais, maintenant, que j'étais le fils de Doc, et Fernan. Mais tout ce qui me restait, c'était la chose laissée par mon père.

— Le reste est simple, me déclara le Martien. Le docteur O'Malley acheta tout le stock d'un ancien ordre métaphysique et commença à le répandre parmi sa clientèle. Imagine-t-on l'effet du

Livre de Dymn ou du Livre de Theoh ou des Sept Livres Occultes de Hedin sur des êtres humains ?

— Mais ils n'existent pas !

— Exact, Kevin ! Pourtant, à travers des livres, la race humaine peut apprendre comment acquérir un état de pure logique, sans nourriture, sans sexe, sans conflits... Juste celui auquel Doc était parvenu ; un peu tard à vrai dire !

— Le gouvernement Nord-Américain doit posséder ce secret, Kevin, dit Viriane Casey. Vous ne pouvez pas le laisser tomber dans les mains des Martiens.

— Je ne lâisserai pas l'engin de voyage transtemporel de Doc

— de mon père — tomber dans les mains des Martiens, ni dans d'autres.

Je pétrissais l'objet jusqu'à le mettre hors d'usage. Peut-être ne peut-on pas arrêter les progrès de la science, mais je savais qu'il pouvait s'écouler des millénaires avant que les génies de Doc et leur entourage créateur fussent regroupés et le voyage transtemporel redécouvert. Peut-être serons-nous prêts, alors, pour le pratiquer. Présentement, nous ne l'étions pas, et il ne paraissait pas que nous fussions près de l'être !

FIN.

SAVIEZ-VOUS QUE...

...il se pourrait qu'un super-spoutnik allemand ait par l'énergie solaire été lancé prochainement pour un voyage Terre-Lune aller et retour en quelques heures ?

L'engin a été conçu par un jeune physicien allemand autodidacte, grand amateur (surtout, *avant* des deux mains et presque sourd) nommé Burkhardt Meiss, qui, au cours d'un séjour auprès de physiciens allemands, à Francfort-sur-le-Main, a découvert que l'emploi des fusées pour les explorations interplanétaires se révélait toujours insuffisant, faute d'une énergie propulsive aussi puissante. Celle-ci doit être trouvée dans l'espace, et ne peut être que celle de la lumière.

Burkhardt Meiss affirme qu'il a résolu théoriquement le problème et qu'il est sur le point de le résoudre pratiquement. Il a ajouté que sa théorie ne connaît pas seulement quatre dimensions, comme dans Einstein et Planck, mais six et même huit !

Le modèle de son moteur interplanétaire à propulsion solaire ressemble à un disque médiateur (dit « sébile ») à double râteau. Mais le moyen de capter de l'énergie solaire et de sa transformation en énergie propulsive, n'a pas été dévoilé.

Toutefois, on sait que l'engin devrait se soulever de soi comme un ballon, et atteindre la Lune en sept heures.

Les soucoupes volantes

PAR JIMMY GUIEU

Chef du Service d'Enquêtes
de la C.I.E. (Garranet (1))

Le 28 janvier 1958, vers 6 h. 25 du matin, les observateurs de Hambourg, de Bochum et de quelques autres villes allemandes signalèrent avoir aperçu pendant deux ou trois secondes une lueur blafarde à l'est, illuminant la plus grande partie du ciel. Un peu plus tard, une « boule de feu » suivie d'une longue traînée flamboyante fut signalée dans le nord de la Hollande. Elle changea de couleur le long de sa trajectoire : des témoins la virent blafarde, d'autres rouge-sang.

A 7 h. 20, enfin, un énorme objet éblouissant fut observé dans le ciel du Jutland. Ce « bolide », qui paraissait avoir gros que la Pleine Lune fit ensuite explosion (évidemment) en jetant une très vive lueur.

Quarante-huit heures plus tard, le 30 janvier 1958 à 19 h., un objet volant non identifié survola le Midi de la France et fut observé par de nombreux témoins dignes de foi, parmi lesquels se trouvait M. André Soux, spécialiste des questions météoriques et chroniques de la R.T.F. de Marseille. Voici le récit qu'a bien voulu me faire cette personnalité :

— Le jeudi 30 janvier, je me trouvais à 19 h. sur la place de la Jolette lorsqu'un disque d'une blancheur immaculée traversa le ciel nocturne dans la direction nord-est-sud-ouest. Il resta une dizaine de secondes dans mon champ de vision.

« Il ne pouvait être question de

Spoutnik ni de l'Explorateur, la trajectoire du premier étant rigoureusement différente, et le second s'ayant, alors, pas encore quitté la Terre. Les sceptiques pensèrent, probablement, qu'il s'agissait soit d'un engin terrestre, soit d'un météore. Or, les uns ne sont ni silencieux, ni circulaires, ni lumineux, et les autres n'ont point pour habitude de se propulser, à une vitesse modérée, selon une trajectoire rigoureusement horizontale. »

(1) Commission Internationale d'Enquêtes Garranet pour l'étude des Objets Volants Non Identifiés, 37, rue Blanche-Delet, Bondy (Seine).

A Aix-en-Provence, de nombreux témoins affirment avoir assisté à une « désintégration » de l'objet, au-dessus de la chaîne de l'Étoile, dans une véritable débâcle de couleurs vives.

En fait, cela ne signifie pas, pour autant, qu'il y ait eu « désintégration » effective, car il arrive souvent que ces mystérieux objets célestes semblent « exploser » et se volatiliser en un point... pour réapparaître, un peu plus tard, à un autre point.

Au matin du 31 janvier, bavardant avec un ami des diverses apparitions enregistrées depuis quarante-huit heures, je faisais cette remarque :

— Peu de jours avant le lancement des Spoutnik I et II, de nombreuses S.V. ont été signalées, tant en France qu'à l'étranger. Je ne serais donc pas surpris, dans les jours à venir, d'apprendre le lancement de Spoutnik III ou bien de Penpennosse.

Je ne commettais là qu'une légère erreur, puisque, dans la nuit du 31 janvier 1958 (à 22 h. 48) l'U.S. Army lançait avec succès, son point Penpennosse, mais 1958 Alpha !

Ainsi, nos visiteurs « oursiniers » semblent avoir pressenti l'imminence de cet événement, tout comme ils avaient « pressenti » le lancement des deux Spoutnik ! Ici, « pressenti » doit être pris dans un sens très large, car, à notre avis, si les S.V. vinrent s'installer aux « premières lignes » dans

l'attente du spectacle, elles le feroient non point à cause d'un pressentiment, mais, plus certainement, à la suite d'observations minutieuses des rampes terrestres de lancement.

Cela vaut pour « l'opération Alpha 58 » aussi bien que pour les Spoutnik. En tout cas, il est curieux de constater que le lancement, par les Terriens, d'un satellite artificiel fut, chaque fois, précédé par la venue de nombreux objets volants non identifiés, observés par de nombreux témoins dignes de foi.

N.B.L.R. : La correspondance concernant la rubrique des « S.V. » doit être adressée à J. HARRY GELIN, « Galaxie », 14, boulevard de la Madeleine, Paris 19.

VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT

DE DIRE NON AU BONHEUR

car sinon vous le puis vous aider et car de vous donner une preuve de ma bonne foi et de mon pouvoir j'ai décidé

A LA SUITE D'UN VŒU D'OFFRIR GRATUITEMENT

UN TALISMAN MAGNÉTIQUE

contre toutes les MÉTIÈRES AFFECTIONNÉES, SITUATION, LOTÉRIE, IL sera offert à une dizaine de VŒUX, qui, par ses directives et révélations, vous qui, comme tous ceux qui me dirigent leur reconnaissance, VOUS SEREZ GRÂCIÉS de vous rendre à l'évidence

POURQUOI HESITER ?? QUE RISQUEZ-VOUS ??

Une enveloppe, à y adresser + 3 timbres de 10 francs à l'adresse : J. HARRY GELIN, 14, boulevard de la Madeleine, Paris 19. Pour en savoir plus, écrivez-moi par retour.

J'ai aussi bien organisé mon voyage dans le temps, mais il n'avait pas prévu comment il finirait...

VOYAGE SANS RETOUR

PAR J.T. McINTOSH

Illustration de DICK FRANCIS

Tu rappelles-tu, Joe : tu prévoyais que je ne me mariairais pas au milieu d'une voie urbaine ? Tu disais que je paraîtrais un authentique contemporain, vêtu à la mode et pourvu d'un curriculum vitae. Mais tu m'avais prévenu que rien ne prouvait que je resterais pareil à moi-même. Cela ne me souriait guère, car je n'avais pas beaucoup d'idées de voir un voyage étranger chaque fois que je me regarderais dans un miroir.

Si j'avais su quel serait mon nouvel aspect, je n'aurais jamais risqué l'aventure, même pour toi !

Tu avais raison sur toute la ligne. Personne ne s'est enfui en criant à mon arrivée, et je ne fus pas arrêté. Je me trouvais en un lieu qui me convenait, vêtu des habits voulus, capable de parler le langage courant, pourvu d'un nom. Et, comme tu le disais, je suis aussi différent de moi-même que Gino Lefebvre de la tante Phoebe !

Quand je regardai autour de moi, je vis des gens qui se prome-

naient et des bâtiments multicolores comportant le minimum de lignes droites. Un simple coup d'œil m'appart qu'il s'agissait d'une civilisation paisiblement avancée, nous précédant de plusieurs siècles.

Avant de poursuivre mes investigations, j'accomplis le second geste instinctif : l'examen de ce que je pourrais voir de ma personne. Alors, je faillis bondir hors de ma peau, Joe !. Tu connais, sans doute, cette réaction.

Ce hâle doré, ces muscles saillants, cette poitrine d'un labent de largeur ! C'était donc moi, vêtu d'une courte robe très colorée et de sandales ?... C'est-à-dire, je m'épouvantai moi-même.

Pourtant tu m'avais prévenu ! J'avais pris le risque de me retrouver très jeune ou très vieux, mais je m'imaginais pas que je deviendrais un euhomme...

Les gens qui m'entouraient étaient loin de me ressembler. Ils paraissaient tous jeunes, propres et

sains. Mais ils ne possédaient ni une corpulence, ni une force. L'admiration que je suscitais prouvait, du reste, le caractère exceptionnel de mon apparence.

À part cela, tout semble aller bien, et je crois que tu pourras me rejoindre sans crainte.

Tu ne m'as jamais avoué que tu m'envoyais comme cobaye, mais je ne suis pas complètement idiot, et je l'ai bien compris. De toute façon, j'étais décidé à jouer la partie.

Si tu viens, tu représenteras aussi, probablement, un magnifique échantillon humain, et tu t'adaptieras mieux, beaucoup mieux que moi.

Mes renseignements sur ce monde sont encore très incomplets. En tout cas, je porte toi le nom d'Illan Rock.

Je connais la langue indigène, bien que je ne l'aie pas encore employée, mais je suis sûr que, lorsque je m'y risquerai, cela se passera très bien. D'autre part, je sais me servir de ce qu'on appelle toi en guise de téléphone ; comment souhaiter le bonjour, lire, prendre un verre, ouvrir les portes. Mais j'ignore le genre de la société, comment elle est gouvernée, quelle est l'année, pourquoi aucun bâtiment n'est carré, pourquoi tout le monde marche au lieu d'utiliser des véhicules.

Maintenant, je dois couper notre communication pendant un moment, Jon. Je ne voudrais pas commettre de graves imprudences

pendant les premières minutes que je passe ici, dans le futur.

Je te rappellerai bientôt.

J'ai saisi un peu plus, maintenant, Jon. Je me suis vu dans un miroir, et je correspondais bien à ce que je pensais ; en pire ! Je possède le visage d'Apollon sur le corps d'Aïnos. Si je l'en disais davantage sur mon aspect, tu ne me croirais pas.

Je n'ai pas assimilé tout ce que tu m'as expliqué en si peu de temps, avant mon départ, mais tu avais raison en prétendant que j'atteindrais un endroit accessible à ma compréhension.

Les règles locales sont beaucoup plus simples que les nôtres. Je connais déjà tout le Code légal, que j'ai vu voler quelques minutes sur la porte de ce qui passe toi pour le ministère de la Justice. En voici à peu près la traduction :

« Vous ne devez pas gêner un autre citoyen, pas plus que vous ne devez admettre vous-même d'être importun. »

C'est tout ! Cette règle est destinée à prévenir le meurtre, le vol et autres actes de ce genre que beaucoup de gens considèrent comme des crimes. Se suicider n'est pas répréhensible. Seuls les attentats seraient enfreindraient la Loi.

Péprouve un certain respect pour les gens d'ici quand je réaliserai que si faible législation leur suffit. Il ne ferait pas bon essayer d'y soumettre notre société.

Je commençais à m'habituer à mon trop bel aspect quand je tombai sur un obstacle qui me fit subir un second choc : une petite jeune fille brune, aussi jolie qu'une statue, me prit la main et... me fit comprendre qu'elle désirait que je monte chez elle.

Je souris, un secousses négativement la tête. Elle parut nettement surprise et blessée. Mais que pouvais-je faire ? Te rappelles-tu comme je rougisais et bégayais quand je devais parler à une fille ?

Quand la brunette fut partie, je réalisai que j'aurais dû la remercier poliment et lui expliquer mon état d'esprit. J'aurais cela à me reprocher plus tard. Car, je le redoute, il y aura sûrement une prochaine fois.

Pour le moment, nous ferions mieux de nous entendre à propos du pouvoir que tu prétends avoir sur moi. Tu m'as dit que, si je me débêlais, tu aurais la possibilité de me tuer. Franchement, je ne le crois pas. Mais je ne chercherais tout de même pas à l'échapper. Seulement, si tu peux réellement m'attrier ici, à Dieu sait combien d'années dans le futur, ne me mets pas le grappin dessus sous prétexte que j'aurais coupé la communication pendant quelques minutes, car je peux avoir une bonne raison pour le faire.

Une demi-douzaine de sauvages vêtus de peaux d'animaux viennent de passer dans la rue. J'observai l'attitude des autres passants : ils semblaient surpris, mais

pas effrayés. Je suppose, alors, qu'il s'agit de quelque attraction faisant partie d'une parade, et je calquai mon attitude sur celle des autres spectateurs.

Les sauvages, eux, paraissent affolés. Ils criaient et couraient en regardant derrière eux. L'un d'eux, qui portait une masse de pierre, s'arrêta devant une femme, à quelques mètres de moi. Il hurla quelque chose, et leva son arme.

J'intervins, et frappai le troglodyte au menton. À la dernière seconde, je compris que, si je donnais toute ma puissance, je briserais probablement le cou de mon adversaire, aussi je retins un peu mon poing.

L'envoyai quand même le sauvage rouler à une vingtaine de mètres. Pourtant, il était assez vigoureux pour garder quand même sa lucidité. En retour, ni lui ni ses compagnons ne manifestèrent le moindre hèle pour me tomber dessus avec leurs impressionnantes masses de pierre.

— Vous êtes merveilleux ! s'écria la jeune femme que j'avais défendue.

D'autres passants accoururent. Les sauvages échangeaient de rapides regards, tournaient les talons et s'enfuyaient.

Je haussai les épaules et repris ma marche, comme si ce genre d'incident arrivait tous les jours.

J'ai un tas de choses à découvrir, et, tôt ou tard, je devrai me risquer à parler aux gens. Mais comment pourrais-je parler quand je

me sens aussi peu à l'aise qu'une chatte couvant des œufs ? Puis-je m'avancer vers la première jolie fille que je verrai et lui dire :

— Aidez-moi ! Je suis un étranger dans ce paradis !..

Une espèce de festival doit se dérouler ici, actuellement. Voici une autre procession. Une vingtaine de personnes, je ne détie pas ce qu'elles représentent, mais je p. en les détailler.

C'est ainsi que, de notre temps, Hollywood montre les gens du futur. Les femmes en bikini de cuivre et les hommes portant d'incroyables fusils à rayons ; tous aussi propres que s'ils avaient été passés dans le plus violent détergent. Ils paraissent un peu gênés. Peut-être sont-ils les derniers de leur espèce.

Je me glisse dans un parc, de crainte qu'ils ne m'interrogent.

Que tu le croies ou non, Joe, j'ai tué un tigre à dents de sabre ! Ils étaient trois, pare que tout ce que tu as vu dans les livres ou les films.

Le plus gros d'entre eux s'avance vers moi. Je restai sur place, parce que j'étais trop effrayé pour courir. Je me sens fort, mais pas en comparaison d'un tel monstre...

Il bondit sur moi, à l'instant où je me rappelais comment Tarzan avait l'habitude de s'élancer sur le dos des tigres et de s'agripper à eux. Mon un tel exploit ne me semblait pourtant pas très réalisable !

L'esquiver le premier assaut. Quelqu'un jeta, alors, un couteau

vers l'animal, et faillit me blesser. Je me demandai à quoi me servait ce couteau, qui n'était qu'un gros couteau avec une lame de sept à huit centimètres. Mais quand on doit se défendre contre un monstre, on utilisant un arbre de bois si c'était la seule arme disponible. .

Pendant que j'étais mon terrible ennemi, l'a témoin du drame se tenaient à l'écart. Toutes les femmes criaient ; ce qui, je crois, stimulait mon courage.

Quand le tigre revint sur moi, je l'éventrai au passage. La lame plongea dans la chair de la bête comme dans de l'eau. Pourtant la plaie profonde de cinq centimètres faite tout au long de son flanc par le couteau ne semblait pas suffisante pour le mettre hors de combat.

Ma seule chance fut que le tigre, malgré toute sa force, n'avait plus de réaction efficace. Je lui taillai du bas tendons du cou, sans qu'il fit le moindre mouvement pour se défendre. Mais il mit beaucoup de temps à mourir.

Je me tournai vers les deux autres tigres. Ceux-là furent plus intelligents que le premier : dès qu'ils me virent approcher, ils disparurent à toutes jambes dans la forêt, tandis que les témoins du dramatique épisode se précipitaient vers moi pour me congratuler.

Deux filles m'embrassèrent, sans que leurs cavaliers parussent s'en offenser. Je ne m'en souciai guère moi-même.



De toutes mes forces, je plongeai ma lame dans les flancs du tigre

Ce sortant du parc, j'étais fiancé d'un homme et d'une jeune fille, qui se montrèrent aussitôt disposés à parler de choses et d'autres. Une remarque fortuite de la jeune fille à propos de ma solitude me donna un aperçu de la situation sexuelle, etc... Il semble que les gens de ce temps ont séparé l'amour de la sexualité. S'ils désirent quelqu'un, ils ne doivent pas prétendre à l'exclusivité. En revanche, s'ils sont épris d'une fille, leur amour n'est pas nécessairement limité à elle seule. Il est vrai que les choses ne sont pas tellement différentes dans notre temps.

En tout cas, si l'on désire rester seul, comme je le fais jusqu'à présent, il suffit de porter un bracelet d'argent au bras droit. Un de mes nouveaux amis a eu l'amabilité de m'en donner un.

Ma veste revient dans les rues principales, qui ne ressemblent guère aux nôtres. Je n'y ai pas vu une auto, un camion, une bicyclette, une brouette : tout ce qui porte l'emprunte des passages souterrains apertoux, ce qui est la solution idéale au problème de la circulation. Mais je ne sais pas exactement comment on parvient à ces tunnels.

Cependant, je suis déjà habitude au style architectural. Il me plaît, car les courbes ont toujours été, pour moi, plus séduisantes que les lignes droites. Nous bâtissons en pierre et suivant des formes rectilignes parce que nous ne connais-

sous rien de mieux. Ici, la plupart des matériaux sont en plastique ou quelque chose de ce genre. Tout à l'heure, je me suis baissé pour têter le sol, quand personne ne me regardait : c'est parfaitement doux ; quelque chose entre la pierre et la gomme, mais trop souple pour être l'un et pas assez pour être l'autre. Mon orgle ne le raye pas, bien que cela cède à la pression.

Dans les rues, tout le monde va à pied, et les gens marchent sans hâte. Ils paraissent tous heureux et très jeunes (peut-être que les vieux utilisent les moyens de transport souterrains).

Pourtant, tu dois penser, Joe, qu'il y a une embêche quelque part. Pour le moment, je n'en ai pas rencontré d'autre que les tigres à dents de sabre.

Je viens de voir des hommes en veste rouge qui se servaient des mousquets les plus primitifs que j'aie jamais connus. Du reste, je n'ai remarqué aucun blessé. Mais rien ne prouve que les nouveaux venus ne cherchaient pas à tuer. Heureusement, leurs armes ne paraissent pas d'une précision redoutable.

Je commence à me faire une idée de ce qui se passe ici. Du moins, je suppose que les gens de ce temps poursuivent des expériences trans-temporelles et qu'ils possèdent une sorte de magnétisme pour attirer là les voyageurs de toutes les époques.

Mais comment les tigres à dents de sabre et les sauvages à massues

de pierre seraient-ils des voyageurs trans-temps ? Je ne le sais pas.

Et comment suis-je, moi-même, arrivé ici, comme tu le disais, en membre dament harmonisé à ce monde, vêtu des habits convenables et deux fois plus reboute qu'avant, tandis que tous les autres apparemment comme ils étaient dans leur propre temps ?

Je pense que tu possèdes la réponse, comme d'habitude. Je souhaierais que tu passes me la transmettre.

Vous qu'arrive, maintenant, une douzaine de gens, hommes et femmes, en toilette de bal du xvi^e ; je crois.

Espère que tu m'entends, Joe, bien que ces réfugiés du xvi^e siècle s'agglutinent autour de moi pour m'interroger.

Une rouquine est venue droit à moi. Ses manières étaient affectées et correctes, ce qui prouvait qu'elle était une dame, mais ses yeux démentaient son attitude : ils étaient encore plus provocants qu'aujourd'hui. Néanmoins, je l'ai traitée comme une sœur.

Ces gens voulaient tout savoir de ce qui les environnait. Impatiemment, je répondis à leurs questions.

Au contraire des mousquetaires en vestes rouges, ce groupe se montrait plus embarrassé qu'hostile. Il fut bientôt entouré d'une foule exaltée, coquette, mais incapable de comprendre un mot de son langage.

Je me mis à faire l'interprète

entre les étrangers et les gens qui se trouvaient près de moi. Ceux-ci me suggérèrent des réponses, et personne ne semblait surpris que je fusse seul à pouvoir parler aux uns et aux autres. Je suppose qu'ils me pressent tous pour un étudiant en histoire ou quelque chose de ce genre.

La scène dura environ dix minutes. Puis les étrangers s'effacèrent comme une lumière qui s'éteint.

En comparant les titres du xvi^e siècle avec les gens d'ici, je constate un progrès considérable quant au développement de l'intelligence et à l'aspect général ; en somme, comme si l'on comparait un balard à un aristocrate.

Joe, je ne sais comment te dire cela - je suis prêt !

Trois hommes et deux femmes se sont emparés de moi et m'exhortent de me priver de ma liberté. Ils m'ont promis de tout m'expliquer plus tard. En attendant, ils m'ont haïté.

Ils savent tout ce qui me concerne, ils savent même que je ne suis pas pareil à ce que j'étais dans mon propre temps. Rien que rien de tel ne soit jamais arrivé, il leur a suffi de moins d'une demi-heure pour être sûrs.

Joe, ils me chargent de te dire que je leur fais du tort en communiquant avec toi. Si j'avais simplement alerté parmi eux sans essayer de garder le contact, ils auraient sans doute ignoré ma présence. Mais ce bien entre nous est

la cause de leurs maux et des maux.

Noga tenait un trou ouvert dans le temps, Joe, et tant qu'il est béant, n'importe quel peut passer, n'importe quand, n'importe où, à travers ce trou. Selon eux, notre système crée une sorte de dimension élastique à travers le temps. Ils ne peuvent le supporter davantage. Cela romprait la chaîne du temps elle-même.

Fus obtenu d'eux l'autorisation

de l'expliquer ce qui va arriver : ainsi tu auras une chance de l'en tirer.

Ils comptent, de mon côté, le lien par lequel nous communiquerons. Mais quand ce lien reprendra à travers le temps, il va déclencher une sacrée secousse !

Il ne te reste que quelques minutes pour te mettre à l'abri, Joe. Bonne chance !..

FIN

SAVIEZ-VOUS QUE...

...les étiologies, sur lesquelles on comptait pour fournir l'air et la nourriture aux futurs astronautes, risquant de leur être mortelles ?

Ce danger fut décrit récemment par le docteur Wills, de l'École de Médecine aéronautique de Randolph (Texas). Dans un fragment de muscle prélevé sur le cadavre d'un avion, victime d'un accident aérien, ce savant découvrit, au lieu d'un débris de végétal enfoncé dans la chair par le violence du choc, une quantité excessive d'acide de carbone, alors que la composition normale des autres prélèvements musculaires exclut l'hypothèse d'une intoxication générale. Le docteur Wills en conclut que la machine spatiale devrait être responsable de l'anoxémie constante.

D'après les analyses qu'il effectua sur des feuilles et des brins d'herbe cueillis au hasard, il établit que la formation d'acide de carbone, qui constitue une étape de l'assimilation chlorophyllienne, peut atteindre 1 % du poids total d'une plante saine. La transformation de ce gaz toxique se trouve déréglée lorsque la plante est blessée, et l'acide de carbone accumulé est alors libéré.

Dans le prochain numéro :

LE CIMETIERE DES REVES

par H. BEAM PIPER

Grâce au terrible Zid, j'ai pu trouver le chemin du cœur de la belle Jennifer...

SUR UNE ILE PERDUE

PAR ROGER DEE

L'ANCIEN CIRQUE, en sapéance, traversait un système composé d'un soleil blanc, autour duquel tournait son compagnon un peu plus faible, et d'une autre planète, lorsque le zid centrifuge s'échappa de sa cage, dans la cale aux spécimens.

Pendant ce temps-là, deux des membres du quatuor social de la nef, Chafis Un et Chafis Deux, dormaient en rêvant à des villes circonférentes situées sous un ciel au doux coloris de prun.

Le mal fit rage dans leur cellule commune, les arracha de leur perchoir à cardan et, avec l'avidité angélique de sa race, les dévora avant qu'ils aient pu se téléporter en lieu sûr.

Chafis Trois et Quatre, dans la chambre des commandes, auraient pu devenir des proies aussi faciles si les hurlements mentaux de leurs congénères ne les avaient pas arrêtés à temps. Néanmoins, ils eurent à peine le temps de se téléporter dans la cale arrière pour ne pas être dévorés à leur tour par le zid, qui les cherchait en poussant des cris affreux et en faisant grincer ses serres sur le métal.

Leur cas était d'autant plus dé-

sespère que les Chafis étaient des transporteurs professionnels n'ayant que peu d'expérience du danger. Sans doute, le transport d'un zid depuis la jungle canthonième jusqu'à un zoo circonférentiel était-il assez prometteur, tant que les cages résistaient ; mais maintenant que la brute en furie s'était échappée, les deux convoyeurs étaient dans l'incapacité de la maîtriser.

Quand le zid les eut dénichés, ils eurent d'autre recours que de se téléporter de nouveau dans la chambre des commandes, où ils s'efforcèrent que leur seule solution de se libérer du zid était de l'abandonner sur la plus proche planète inhabitée par des créatures douées d'intelligence.

Chafis Quatre examina les cartes du bord et identifia l'astre dont son compagnon et lui approchaient. La chance était pour eux. Quatre générations circonférentes auparavant, ce système avait été catalogué : planète non développée, formes d'intelligence : uniquement machines et colons.

Illustrations de MARTIN

Cette découverte soulagea grandement les deux concepteurs pour le raison que nul Crilémien n'aurait déposé un monstre tel que le sid parmi des êtres vulnérables.

La planète était un monde aquatique, d'où n'émergent que de petits archipels. Or, ces îles désertes convenaient parfaitement aux intentions des Chafis.

Chafis Trois posa la nef sur un îlot qui appartenait à un archipel. Chafis Quatre se projeta le premier jusqu'au seuil ouvert ; puis, lorsque le sid fouca sur lui, il se téléporta sur le sol tropical. Le sid se précipita derrière la fugitif. Alors, celui-ci s'empressa de rentrer dans la nef, dont Chafis Trois reforma aussitôt le sas.

Ensemble, soulagés, les deux Crilémiens détendaient leurs écrans de perception et se mirent à gazouiller, sans se rendre compte qu'ils étaient en train de commettre la faute barbare d'émettre des sons. Ils provoquèrent ainsi une autre invasion, celle d'un magma de pensées sans coordination provenant d'un moins deux intelligences fortes et relativement complexes.

— Des mammifères à sang chaud, habitant sur cette planète ? s'exclama Chafis Quatre.

— Une civilisation du cinquième degré, convint Chafis Trois, ébranlé. Le catalogue était erroné !

Leur problème était encore plus sérieux qu'avant : à moins de le contrôler, le sid dépeuplerait rapidement l'île, et, pour le contrôler,

il leur faudrait entreprendre une loi essentielle du protocole galactique, en demandant l'assistance d'une espèce nouvelle et non encore étudiée. Mais ils n'avaient pas le choix. Ils se téléportèrent immédiatement au-devant de deux indigènes.

Jeff Aubray aperçut l'astronaf crilémien lors de son atterrissage, parce que ce matricien était un « jour-un » et que, les jours-un, sa mission dans l'île exigeait qu'il fût debout au lever du soleil.

Pour deux raisons : les jours-un, grâce à un miracle inimmuable de navigation calcalémienne, le vieux Charlie Mack arrivait de la ville coloniale terrienne de l'archipel procynien 147 sur son vieux bateau, l'*Island Queen*, pour apporter le ravitaillement ; en outre, les jours-un, avant la visite de Charlie, Jeff devait monter son communicauteur de contrebande, qu'il conservait caché aux yeux soupçonneux, pour faire son rapport au conseil, de l'autre côté de la planète.

Procyn trinitait à peine de sa ore éblouissante les tentures du cottage de Jeff lorsqu'il installa son petit communicauteur sur sa table à manger. L'écran de dix centimètres s'éclaira au signal, et le Consul Satterfield regarda Jeff d'un air sévère et déçu. Derrière lui, en raccourci, rôdait le docteur Hermann, le zoologue résident des îles-îles terrestres.

— Aucun progrès, signala Jeff, seul que les quelques insulaires que j'ai rencontrés paraissent enfin

accepter ma présence. Encore un peu de temps, et ils me laisseront peut-être entrer dans la Communauté, où je pourrai apprendre quelque chose. Si la Terre...

— La Terre n'attendra pas plus longtemps, Aubray. Elle a trop besoin de ces cristaux de calme.

— Monseur, ici, ces cristaux sont autosommes depuis plus de deux cents ans, depuis que la Quatrième Guerre les a isolés de nous, répondit Jeff. Est-ce que la Terre leur refusera l'indépendance ?

Le sentiment qu'il éprouva en voyant Satterfield acquiescer sombrement dérivait de quelque chose de plus profond que sa sympathie envers les insulaires. Il provenait de ses promesses quotidiennes dans la petite île que la Communauté lui avait accordée, ainsi que des commandés du vieux Charlie Mack et des quelques autres dont il avait fait la connaissance. Il avait suffisamment appris à aimer la vie facile des îles pour s'effrayer de ce qu'il allait arriver au vieux Charlie et à sa poignée de pêcheurs balés.

Brusquement, Jeff fut troublé. À la pensée qu'il ne verrait plus Jennifer, la sœur rousse de Charlie, une fois que l'occupation aurait commencé, car Jennifer, qui naviguait avec son oncle comme un vrai marin, le méprisait profondément.

— La Terre leur refuse l'indépendance, Aubray, précisa le Consul. J'ai reçu aujourd'hui un message m'ordonnant de commencer l'invasion.

Jeff devait convenir que les cristaux de calme calcalémien étaient indispensables à la Terre, car ils donnaient des résultats que la thérapie terrestre la plus puissante n'avait pu obtenir. Ils chassaient les frayeurs des névrosés et calmaient les hyper sensibles — qui étaient en majorité, après les horreurs de la Quatrième Guerre — sans aucune contre-indication.

— Si les insulaires voulaient nous indiquer leur source et nous laisser la développer, dit Satterfield d'un ton irrité, au lieu de nous remettre une poignée de cristaux tous les « décennaires », il n'y aurait pas besoin de passer à l'action. La Terre estime qu'ils ne nous donnent qu'une partie de leurs excédents.

— C'est peu vraisemblable, dit Jeff. Ils ne se servent pas eux-mêmes des cristaux.

Le vieux docteur Hermann précisa son visage rabougri devant l'écran, et remarqua :

— Dans un monde aussi simple que celui-ci, qui peut avoir besoin de cristaux ?... Mais peut-être les insulaires ont-ils peur de saturer le marché ou de se voir dominer par des capitalistes étrangers qui voudraient développer la source. Lorsque les gens rétrogradent, on ne peut pas dire ce qu'ils ont dans l'esprit, et nous n'avons pas de temps à perdre à négocier avec eux ou à les convaincre. De toute façon, comment pourraient-ils nous empêcher de nous installer ?... Mais n'avez-vous appris quelque chose de neuf sur les scopas, Aubray ?

— Rien, car les insulaires ne parlent pas, dit Jeff. Du reste ! je n'en ai guère vu qu'une douzaine, au large de la côte, pendant les sept cycles que j'ai passés ici. Il n'y en a qu'un qui, généralement, émerge devant mon port, à peu près à l'heure où le bateau du vieux Charlie vient pour le ravitailler. Mais, justement, Charlie va arriver. Je vous rappellerai plus tard.

SORTANT dans la brève aube caennaise, Jeff aperçut l'estomac cramoisi qui atterrissait, et pensa qu'il s'agissait déjà de l'expédition que Satterfield avait reçu l'ordre d'organiser.

— Ils ne perdent pas de temps ! grimaça-t-il.

Un moment après, tandis qu'il se rendait à son port minuscule, l'Island Queen apparut à la vue de Jeff.

C'était un joli spectacle. Les voiles blanches semblaient glisser sur la mer vert foncé et calme, où les récifs marquaient des lignes alternativement sombres et claires. Soudain, quelque chose d'étrange dans la disposition des voiles de la Queen intrigua le saltimban. Il aurait pu jurer que les voiles s'enfuyaient non pas dans le sens du vent, mais contre le vent. Néanmoins, elles rebatèrent mollement quand la Queen parvint au chenal ; puis elles battirent parascandement pour reprendre le vent quand le bateau s'éleva prodigieusement sur les hauteurs fondes.

Jeff venaît de mettre le pied sur

son appontement quand un étrange animal ressemblant à une chouette de six pieds de haut se posa devant lui et lui manqua l'Island Queen qui approchait. Cette chouette géante n'avait pas d'aile, mais était couverte d'un plumage lisse d'un bleu pastel. Elle restait plantée sur ses pieds jaunes soigneusement manœuvrés et regardait fixement Jeff de ses yeux carrés et violets.

Involontairement, l'homme fit un pas en arrière, se prit le pied dans une fissure et s'assit lourdement.

— Eh bien ! que diable !... dit-il avec béatitude.

La chouette cligna les paupières et disparut sans bruit.

LISLAND QUEEN, qui avait viré brusquement, heurta un banc de sable, se pencha, et resta immobile, tandis que l'énorme insulaire scop qui avait fait surface juste derrière battait comme une petite île couleur prune, avec des sillons dorsaux, qui ondulèrent doucement sur l'eau, et, de grands yeux vitreux presque fermés devant l'éclat du soleil matinal.

Jeff crut comprendre pourquoi la Queen s'était échouée en voyant le sauteur qui venait rapidement vers lui. Le vieux Charlie avait abandonné son bateau et venait à la côte pour échapper au scop.

— Mais ce n'était pas Charlie : c'était sa sœur, Jennifer.

Jeff prit la main brune qu'elle lui tendit et l'aide à monter sur l'appontement, la soutenant quand

elle secoua ses cheveux roux mouillés, et reprit son souffle. L'eau plaquait le corsage blanc et le pantalon coupé de la belle nageuse, et l'effet était assez sensationnel.

— Vous avez vu ?... demanda la jeune fille.

— Oui ; ce scop, un véritable monstre ! Vous vous êtes sauvée juste à temps.

— Je ne vous parle pas du scop, mais de la chouette.

— Une chouette ? Il y en avait une sur l'appontement, mais j'ai cru...

— Moi, je l'ai trouvée debout près de moi sur le pont, sans l'avoir vu venir, j'ai perdu la tête ; j'ai fait échouer la Queen... et la chouette a disparu.

— Comme la sienne a ! s'exclama Jeff, les yeux écarquillés d'étonnement et d'appréhension.

CHARLIE TROIS et QUATRE étaient bouleversés par leur première tentative de communication avec les indigènes, car rien ne les avait préparés à rencontrer ces créatures intelligentes et capables de perception individuelle, mais qui leur paraissaient illogiques.

— Ils communiquent par des symboles subtils, dit Charlie Trois, qui s'ébouriffa les plumes en frissonnant. Ce sont des barbares !

Néanmoins, il fallait avertir les insulaires avant que le bid les ait trouvés ; autrement, il n'y aurait plus d'indigènes.

— Il faut chercher les symboles

propres à nous exprimer, conclut Charlie Trois.

— Nous devons le faire vocalement, préconisa Charlie Quatre.

Sur ces mots, les deux compagnons se téléportèrent.

La réapparition soudaine de l'hallucination a — doublée, cette fois — troubla Jeff davantage que ne l'avait fait son contact étroit avec la belle Jennifer...

— Jamais rien de pareil n'a été couru sur Calcutta ! s'exclama celle-ci. Si ces créatures sont réelles, elles viennent d'entre part.

— Un astronef s'est posé ici il y a quelques minutes, bredouilla Jeff, très inquiet. J'ai cru qu'il s'agissait d'un bâtiment du commandement, mais c'était peut-être...

Les Chrétiens perçurent son langage mental de l'atterrissage et intervinrent :

— Cette nef était la nôtre, dit Charlie Trois, d'une voix grinçante. Nous transporterions au bid qui s'est échappé de sa cage et a dévoré deux d'entre nous. Il nous a faits l'abandonner ici pour notre propre sécurité. Malheureusement, nous nous sommes liés à notre mensuel stérile qui affirmait que cette planète n'est pas habitée...

— Un bid ? répéta Jeff, avec anxiété.

— Pour que vous puissiez l'identifier, je vais vous en donner une idée par une appellation.

Sa projection par le bid apparut sur l'appontement avec une bruyante diabolique. L'animal paraissait prêt à bondir, avec ses queues jumelées qui battaient et ses dix

pêda de long bârisés de pigments couleur magenta, qui paraissaient de verre, il avait une dangereuse paire de membres supplémentaires qui paraissent des époules pour se terminer par des mains armées de griffes. Ses yeux rouges et bridés brillaient d'un feu merveilleux dans une tête rubougrie, armée de crocs aigus comme des rasoirs.

Jeff recula sur des jambes devenues molles. Jennifer s'évanouit contre lui, et ils s'effondrèrent tous deux.

— Des créatures qui s'écroulent de terreur à la simple projection d'un sid ne peuvent guère nous aider à le reprendre ! commenta Chaffs Trois.

— Alors, il nous faut chercher assistance ailleurs, déclara son compagnon.

QUAND Jeff Aubray se releva, le cœur coulé sur son visage, et il vacillait encore. Mais il réussit à relever Jennifer, tout en vacillant.

— Allons ! Remettez-vous ! Sid y a vraiment une tête pareille qui rôde dans l'île. Il nous faut du secours ! Il y a un communicateur dans ma cabane : allons-y !

La mémoire rendit à Jennifer une telle vitalité qu'elle faillit laisser son compagnon loin derrière elle lorsqu'ils foncèrent vers le coltage. Dès qu'elle y fut, elle s'égoïsta à crier :

— La porte ! Poussez le verrou de secours ! Dépêchez-vous !

Après avoir obéi, Jeff s'empresse de monter le communicateur sur

sa table, car il lui tardait de faire avertir un patrouilleur bien armé.

— Aubray, chaîne 147, longue-4-11. J'appelle le consulat... Au nom du ciel, répondez ! Je suis en difficulté ici !

L'image qui apparut sur l'écran n'était pas celle du consul Satterfield, mais celle de l'opérateur du consulat, qui s'étonna :

— En difficulté ?... Malheureusement, le consul est absent pour la journée, Aubray. Je vais voir si je peux le joindre.

— Il était sur le point d'envoyer un patrouilleur pour s'emparer des Iles, dit Jeff. Dites-lui de hâter l'expédition !

En reposant le micro, il savait que le patrouilleur arriverait trop tard. Les Intérêts Terrestres auraient encore la possibilité d'arracher aux insulaires le secret de la source des griseux de calme, mais Jeff Aubray et Jennifer Mack ne seraient plus là pour assister à leur triste triomphe. La fragile cabane ne tiendrait pas longtemps contre les assauts de la haine que les « chouettes » lui avaient fait voir, et il était impossible aux deux malheureux réfugiés de se sauver...

Le sid chargea contre la porte avec une telle force que le verrou céda et que la porte s'entreouvrit de cinq centimètres. Jeff aperçut des yeux rouges et obliques, ainsi qu'un muffle à crocs blancs avant qu'un réflexe l'ait envoyé contre la battant pour le repousser.

— Le III ! cria-t-il à Jennifer.



Effrayé le III par des deux non-crés, Jennifer se jeta au cou de Jeff.

Poussons-le jusqu'au. Partez vite !

A eux deux, ils entraînaient le lit contre la porte et le maintenaient en place. Puis, livides, ils s'étreignirent en attendant la seconde attaque.

Elle vint d'un autre point : la grande double fenêtre qui donnait sur la baie. Le sid, dressé sur ses poies, en arracha les volets de rotin d'un coup de griffe et regarda de ses yeux rouges, le couple tremblant.

Comme dans un rêve, Jeff prit son communicateur sur la table et le lança vers le sid. Mais celui-ci sauta adroitement l'appareil au vol, y planta ses dents éblouissantes et le démolit d'un seul coup de mâchoire.

L'accumulateur de l'engin, petit, mais puissant, se déchargea d'un coup, dans un crachotement étouffé et en lançant des étincelles. Le sid poussa un hurlement et s'éloigna de la fenêtre. Cela donna à Jeff le temps de fermer les volets de tempête. Puis il bondit vers le lit qui servait de barricade. L'instant d'après, le sid renouvela sa féroce attaque contre la porte.

Jennifer hurla à l'oreille de son compagnon, pour se faire entendre malgré les rugissements du sid :

— Mon scoop devrait avoir renversé le Queen à flots, maintenant. Pourrons-nous parvenir jusqu'à lui ?

— Nous ne pouvons pas courir plus vite que cette bête ! gémit Jeff.

Le sid se jeta contre la porte et la repoussa de quelques centimètres, malgré la barricade. Une

petite griffe se glissa à l'intérieur de la pièce et frappa au hasard. Jeff se baissa et poussa de tout son poids contre le lit, coléant provisoirement la porte menaçante du sid.

Ce fut ce moment que choisit Chafis Trois pour repartir.

— La suggestion de votre femme est bonne, croassa le Cirilfien, car le sid ne sait pas nager. Quatre et Moi préparons votre évasion.

— Dans ce cas, tichez de vous dépêcher, balaie Jeff.

Il estimait que la porte tiendrait encore à peu près deux minutes contre les griffes du sid, qui la lacrait en fentes parallèles.

Pres après que le Cirilfien eut disparu, il y eut dans le lointain un bruit de glissement, comme celui d'une montagne qui se serait déplacée, et, en même temps, un grondement profond couvert presque les rugissements du sid. Puis, quelque chose heurta le collage avec une force qui faillit l'écraser.

— C'est mon scoop ! s'écria Jennifer. Ne vous occupez plus de la porte. Venez par ici ! Vite !

Elle se hissa par la fenêtre et sauta. Ahuri, Jeff la vit suspendue, les pieds à quelques centimètres seulement au-dessus du rebord de la fenêtre, comme si elle eût flotté dans l'air. Puis la porte s'affaissa de nouveau sous les coups du sid, et Jeff lâcha le lit pour suivre Jennifer. Il aperçut sur une autre chose de dur, de chaud, de glissant : une queue monstrueuse qui s'étendait jusqu'à la plage, pour se perdre dans une immensité pour-

pre couverte d'ailerons sans fin, d'épines et de tentacules érigés. Jeff comprit avec stupeur que le scoop s'était roidé sur les hauteurs du long de son apparemment : qu'il s'était retourné de toute son incroyable longueur pour garder la tête sous l'eau, et qu'il avait dévalé sa queue de levitation sur la centaine de mètres de plage s'étendant jusqu'à la cabane.

Le scoop se contracta avec une brusquerie qui entraîna Jennifer et son compagnon à plusieurs mètres du collage, et faillit désarçonner Jeff. L'eau bouillonnait, toute blanche, sous les efforts du scoop qui tâchait de tirer sa queue vers les cieux.

Jeff lança un coup d'œil en arrière et vit le sid bondir sur la queue, derrière lui. Il eut instantanément la conviction que le second bond de la bête coinciderait avec sa mort. Mais le scoop parvint en un clin d'œil à se submerger. Cette fois, Jeff fut réellement désarçonné et coula comme une pierre.

Bientôt, il remonta, crachant l'eau, et cherchant à reprendre son souffle... à sept ou huit mètres à peine du sid. Mais celui-ci, très impressionné de se trouver dans l'eau, poussa des cris affreux et avait perdu toute sa ferocité ambroscure, à l'idée d'une nouvelle immensité.

Jeff plongea de nouveau et se désespérément pour s'échapper de la bête. Puis, il refit surface et se trouva... presque seul à nager avec le sid ! Heureusement, Jennifer le prit précipitamment par le bras et

l'entraîna vers l'asile précaire de l'Inland Queen, tandis que le sid farouchement et coulait dans un flot final de bulles.

Les Chafis apparurent alors de nouveau, et Trois dit à Jennifer :

— Il faut que votre ami nous aide à récupérer l'animal.

— Moi ? se récria Jeff. Que je plonge chercher ce monstre ? Jamais !

— Il veut parler du scoop, dit Jennifer. Ce sont eux qui l'ont amené jusqu'à la côte pour nous faire échapper de la cabane. Il est tout naturel qu'il les aide à son tour.

Le scoop refit surface en tenant le sid entre ses grandes lèvres caoutchouteuses, comme un chien moqué.

— Apporte ! dit Jennifer.

Le scoop approcha son immense tête du bastingage de la Queen et jeta son corps immense sur le pont.

Le sid frémit faiblement en crachant de l'écume et de l'eau. Jeff recula prudemment, en grognant :

— Bon sang ! faut-il tout recommencer ? Des qu'il aura repris haleine !

Chafis Trois l'interrompit :

— Maintenant, il nous faut des crochets pour calmer le sid jusqu'à ce qu'il ait de nouveau en cage.

— Non ! intervint Jennifer. Je ne veux pas que Jeff, cet homme terrifié, soit au courant de notre source d'approvisionnement en crochets.

Le scoop s'approcha de la jeune femme et ouvrit sa grande gape

lesque. Sans la moindre hésitation, Jennifer disparut dans cette cabine bleue et rose.

— Jennifer, vous perdez la tête ? s'exclama Jeff.

— N'en croyez rien lui dit Charles. Tous. Les scoops sont à la fois bienveillants et intelligents, et il y a longtemps qu'ils ont un accord avec les insulaires. Celles-ci a produit des cristaux, et il est prêt à se les faire enlever ! autrement, il ne se serait pas attaché à un humain.

— Ce sont les scoops qui font les cristaux ? s'exclama Jeff.

— Ils ont un nidus, situé juste derrière un recastement de la gorge, qui produit des cristaux à peu près comme les bulles terrestres secrètent des perles. L'irritation que cela leur cause les pousse à chercher assistance pour qu'on les en débarrasse.

De fait, Jennifer reparut, tenant un cristal de la taille d'une noisette.

— Encore un scoop de perdu ! dit-elle d'un ton résigné. La Queen va être obligée de travailler pendant un temps avant qu'il en arrive un autre.

UN trace de vapeur dans le ciel fit disparaître Jeff. Il attendait aux Chais.

— C'est sûrément Satterfield et son corps expéditionnaire ! Je pense que vous allez avoir une sérieuse discussion quand vous allez essayer d'enlever le commerce des cristaux à la Terre.

Ils le rassurèrent d'un ton silencieux.

— La Terre n'a pas un seul byson de ces cristaux. Nous pouvons lui soumettre un programme de génétique qui a fait ses preuves, et qui éliminera l'humanité humaine en quelques générations. Nous pouvons aussi lui fournir du matériel de thérapie nerveuse — sur une base commerciale, bien entendu — qui remplacera les cristaux.

Jeff songeait qu'il devait y avoir un far quelque part, mais il ne voyait pas où. Il cessa de chercher quand il entendit Jennifer s'agostropher :

— Vous allez être heureux de reprendre votre travail de paléontologue !

Jamais le travail du consultant ne lui avait paru aussi monotone. La perspective de terminer sa mission sur Galaxia et de retourner sur une Terre à moins d'ennuis et d'émotions ne lui plaisait pas davantage.

— Non ! dit-il, je ne veux pas à bouger d'ici pour paléontologue selon les intentions du consultant, et pour retourner ensuite sur la Terre...

— Il n'y a rien d'autre à faire, non, que de pêcher et de naviguer, ou la recherche de scoops prêts à se débarrasser de leurs cristaux. Les rappels la jeune fille. Toutefois, comme l'écrit Charles pense s'installer dans la Communauté et se présenter aux élections du Conseil, se place à être disponible à bord de la Queen. Sans ce vous pêcher et naviguer. Jeff Aubrey ?

Je peux toujours apprendre ! répondit-il, tandis qu'une douce émotion lui faisait voir les jours.

FIN

Après le vol spatial, il restait une étape supplémentaire à parcourir pour mesurer la haine des hommes de l'Espace...

COMPAGNONS DE LA HAINE

PAR PAUL FLEHR

La haine n'avait pas de nom, pas même l'indigabon qu'il en eût jamais porté un. On l'usait seulement à l'extérieur. Café, collation, cocktail.

Dans la salle, la musique assourdissante d'un électrophone s'efforçait de dominer le bruit d'un écran poste de télévision émettant en trois couleurs éclatantes.

En fait, mon cerveau m'interdisait de me trouver là. Je ne devais pas quitter New York ni la Nouvelle-Angleterre.

Un moment plus tôt, je traînais dans les bas quartiers de New York, regardant de l'autre côté du fleuve. A présent, j'étais là et je ne me rappelais pas avoir traversé l'eau.

J'étais vierge, bien sûr !... Ça commence par un double whisky, puis on continue. Au bout d'un instant, le serveur s'arrête d'apporter le soda, parce qu'on a graduellement oublié de faire le mélange.

J'étais déjà passablement gris bien avant de quitter New York, je m'en rends compte. Il le fallait pour que je risque ainsi ma pension et tout !

Naguère, je ne buvais pas tellement, mais, maintenant, quand j'ai pris un verre, je pense à eux. Alors je prends un autre verre. Cela me mène à un autre encore et ça finit toujours de la même façon...

UNE fille s'approche : on trouve toujours une fille dans ces endroits-là. Celle-ci ne valait certainement pas mieux que les autres. Elle avait environ trente-cinq ans et n'était pas mal, malgré la longue cicatrice qui courait de son oreille à son larynx. Elle semblait bon — autant que je pouvais encore en juger — et elle se parlait pas beaucoup. J'aimais cela.

Seulement Avec-vous jamais rencontré des gens affligés d'une toux nerveuse ?

Quand vous dites quelque chose de drôle — simplement amusant, pas une grosse plaisanterie — au lieu de rire ou même de sourire, ils sont pris d'une sorte de quinte. Tel était son cas. Cela m'agaçait tant que je lui demandai de l'arrêter. Elle posa son verre, et me regarda d'un air vent. J'avais pourtant parlé avec ménagement.

— Détendez-le, dit-elle, m'excusez-moi. Vous m'avez demandé de m'asseoir près de vous, n'est-ce pas ?

Je fis signe au serveur de renouveler nos consommations, et je répondis :

— Comprenez-moi ! Gilvey avait l'habitude de tousser ainsi. Gilvey était un camarade qui m'accompagnait sur Mars.

— Oh ! Mars !

Elle se pencha vers moi pendant la table, tandis que le garçon nous apportait nos verres et me considérait avec méfiance.

— Dites donc, Pat, voudriez-vous couper l'air conditionné ? lui demandai-je.

— Je ne m'appelle pas Pat, et je refuse.

— Je vous en prie ! Il ne fait pas chaud ici.

— Je regrette ! dit-il sans conviction.

J'étais pris. Avec leur espèce de brise artificielle, il fait toujours froid dans ces endroits.

Connaissez-vous les environs de New York en août ? La température atteint vingt-sept, trente, trente-cinq degrés. Mais tous les intérieurs sont climatisés.

Moi, je ne porte qu'une chemise et une cravate. J'aime marcher un peu, et on ne peut guère se promener longtemps en pantalon long, veston et tout l'attirail ; du moins, pas en août. Chaque fois que j'entre dans un bar, je trouvais un de ces réfrigérateurs destinés à rendre la température agréable aux gens tout habillés. Moi, je gelais.

— Mars ! reprit la fille. Je ne sache pas que vous ayez été sur Mars ! Parlez-m'en, je vous en prie.

Elle était intéressée au point d'en oublier de tousser. Cela me la fit paraître plus agréable.

Elle poursuivit :

— Je connaissais un homme — mon beau-frère, le frère de mon ex-mari — qui travaillait pour l'Armée Générale, à Rockford, en Illinois, sur la première fusée pour Mars. Il y a une quinzaine d'années de ça, il avait toujours désiré faire le voyage lui-même, mais il échoua aux essais.

Elle se tut et me regarda. Je savais ce qu'elle pensait. Elle avait raison. Je ne retournerais pas de nouveau les tests. Personne ne le peut. C'est pourquoi nous n'effrions jamais qu'un voyage d'exploration.

Je tremblais ainsi uniquement parce que j'ai froid.

Ce n'était pas vrai, naturellement, c'était cette toux de Gilvey... Je n'aimais pas penser à lui, ni à Sam, ni à Tête de raie, ni à Wally, ni au capitaine. Cela me bouleversait.

Pour nous empêcher de nous

entre-baïer, on nous soumettait, avant le départ, à un traitement de thérapie mentale. L'effus subalut depuis ans — c'est suffisant pour aller sur Mars et revenir.

Le meilleur moyen pour faire hurler un bébé est de lui tenir les mains. Leur système pour que nous ne nous battions pas révélait à nous ligoter moralement, à empêcher nos mains d'agir librement. Le serveur revint pour annoncer :

— J'ai arrêté le climatiseur. Riez-vous mieux ?

Il semblait tourmenté. La fille paraissait inquiète aussi. Quant à moi, je tremblais si fort que j'avais renversé mon verre. Il était temps de quitter ce lieu.

Je posai l'argent sur la table, sans même le compter, et dis :

— C'est très bien ! D'ailleurs, nous partions.

— Nous ?

La fille parut troublée, mais elle m'accompagna. Elles agissaient toujours ainsi quand elles découvrent qu'on a été sur Mars.

Quand nous fûmes installés dans un autre bar, ma compagne reprit soudainement :

— Il faut beaucoup de courage pour s'engager dans ce secteur d'expédition !... Avez-vous des dispositions académiques à l'école ? Ne faut-il pas savoir un tas de choses pour être astronaute ?... Avez-vous concentré de ces espèces de petits saucis qui vivent sur Mars, par exemple ? J'ai lu un article sur leur façon de se loger dans des villes de tentes minuscules ou quelque chose

de pareil. Seulement, ils ne les construisent pas ; ils les cultivent. Curieux, hein ? Connaissez-vous ça ?

Elle ricana, puis elle alla aux lavabos.

J'eus la velléité de partir pendant son absence. Mais à quel bon ? Cela m'obligerait à chercher une autre compagne.

Il était presque minuit. Je fouillai dans ma poche pour trouver la petite boîte de pilules qu'on nous distribue chaque mois, avec le chèque de la pension. L'étiquette indique :

AVIS

A souffrir que sur indication du médecin. A déconseiller aux personnes souffrant d'insuffisance cardiaque, sautes ou troubles circulatoires. A ne pas prendre en même temps que des breuvages alcoolisés.

J'avais trois pilules. Je n'aime pas le faire avant minuit ; mais, quel qu'il en soit, je cessai de trembler.

Je fermai les yeux, et je m'imaginai de nouveau dans l'astronef. Le brouhaha du bar devint le bruit des fusées, des éjecteurs d'air et des vannes à déchets. Je me mis à transpirer. Bien que la salle fût climatisée.

J'entendais Wally siffloter comme il en avait l'habitude, le son assourdi par son masque à oxygène et noyé dans le vacarme environnant, mais encore parfaitement audible.

Quelques éternus, absolument de la même façon que Tête de

ragoût. Chacun éternuait selon son propre tempérament. Tête de ragoût avait un petit éternuement féminin. Il faussait : « Huta ! ». tandis que le capitaine faussait : « Hreash ! ». Wally : « Ashoo ! Ashoo ! Ashoo ! ». Gilvey : « Hulchuh ! ». Sam, lui, n'éternuait pas souvent, mais il éternuait, alors, un mélange de tous et de postillonage : et c'était pire !

Quelquefois, je me complaisais à imaginer que je tuais Sam en l'attachant, tandis que Wally et le capitaine le faussaient éternuer à mort. Mais c'était par simple distraction, quand je me sentais bien. Habituellement, je songeais plutôt à un coiffeur, pour lui. Pour Tête de ragoût, c'était un faulx, un coup, droit dans le ventre. Pour Wally, une bonne rafale de mitrailleuse. Le capitaine, je l'aurais mis dans une cage avec des lions affamés. Et je rêvais d'étrangler Gilvey entre mes mains nues. A cause de sa toux, je crois...

Ma compagnie revint des lavabos, et moi delà aussi !
— Raconter-moi votre voyage sur Mars, je vous en prie ! Je suis si curieuse !

— Vous voulez à savoir ce que c'est que de voler vers Mars à bord d'une fusée ?

— Oh ! oui.

— Eh bien ! six hommes enfermés dans un espace de la taille d'une Buick ; c'est toute la place dont on dispose. Deux sont sur les couchettes ; les quatre autres, au poste d'observation. De temps en

temps, on peut tester dix minutes supplémentaires dans le sas. C'est le seul endroit de l'aéronef où on puisse s'élever et ne pas sentir le poids de quelqu'un dans son côté. Mais c'est toute la détente possible.

— Quand c'est notre tour d'observer, nous n'avons plus de poids dans la poitrine, mais la cabine avant contient la valve principale du régulateur. J'en parle encore les meurtrissures autour des reins.

— Dans le poste de subort, logent les commandes des couilles d'évacuation d'urgence : cela vous cogne tout droit dans la tempe, si on tourne trop vite la tête.

— De plus, on ne peut pas dormir profondément à cause du bruit des réacteurs. Quand ils s'arrêtent, on est en chute libre ; et c'est aussi gênant, parce qu'on craint de tomber sans fin. Si le sommeil est trop lourd, on risque de rouler sur son tube à oxygène. Alors on rêve d'apoplexie. Vous n'avez jamais connu ça : s'étrangler, étouffer, chercher l'air ? Moi, ça m'a toujours réveillé !

— Autre détail, on doit garder la machine à oxygène sous arrêt, sauf pour parler à quelqu'un, ce qu'on ne fait pas très souvent. Qu'y aurait-il à dire ?... Oh ! pendant la première quinzaine, bien sûr, on est tous amis. Et puis, chacun est encore presque propre. L'endroit sent à peu près comme la salle vermoullée d'un gymnase. Vous connaissez ?... On peut tenir — si personne n'a le mal de l'espace, naturellement. Heureusement, cela nous fut épargné.

— De toute façon, au bout d'un certain temps, cela devient la peste. Ça n'est pas tellement l'odeur, mais plutôt une sorte de goût dans l'arrière-bouche ; et les veux qui piquent. Cela commence après les deux ou trois premiers mois. Plus tard, ça devient pire.

— Avec le manque, naturellement, la pression d'oxygène tombe. C'est curieux si on n'y est pas habitué. Les poumons travaillent un peu plus péniblement pour se débarrasser de cette acoustion, surtout quand on est endormi. Ainsi, les muscles s'endolorissent. Puis le douleur augmente.

— Avant le départ, les psychiatres nous traitent pour nous empêcher de nous entretenir. Mais ils ne peuvent pas nous empêcher d'y penser. Et plus tard, après que nous sommes revenus sur Terre, ils nous gardent à part. Nous recevons une pension, naturellement. Si on ne nous promettrait pas cela, il n'y aurait pas assez d'argent dans le monde pour décider des amoureux. Mais le contrat stipule que pour garder cette rente, nous devons rester dans un périmètre donné.

— La région délimitée est de six États comportant au moins une grande ville. En principe, chaque homme doit avoir son pays natal dans son secteur. Mais Tête de ragoût et le capitaine venaient tous deux de Santa Monica. Je crois que ce fut le premier qui choisit la Californie, le Nevada et toute cette partie du sud-ouest. Le hasard conduisit le capitaine Dieu sait où... Peut-être à New Jersey, dis-

je, en prenant une autre pilule blanche.

Nous changeâmes de bar et ma compagne remarqua soudain :

— Vous parliez d'un autre gars cantonné à New Jersey. Nous y sommes. Vous n'appartenez pas à ce secteur, n'est-ce pas ?

— Exact ! Je-je au bout d'une minute.

— Alors, d'après votre façon de regarder aux alentours, je devine pourquoi vous êtes ici : vous cherchez quelqu'un. Vous voulez trouver ce compagnon de votre équipe pour le raser !

Je ne pus m'empêcher de frémir, malgré les pilules blanches. Mais je devais mettre les choses au point.

— Non : je veux le tuer.

— Comment savez-vous qu'il est ici ? Il a aussi une quantité d'États à parcourir, n'est-ce pas ?

— Six : New Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, et la suite, jusqu'à Washington.

— Alors comment savez-vous ?...

Je n'aurais pas à lui dire comment, mais je le savais.

Je n'étais pas le seul à passer mon temps à la frontière du secteur assigné à mon ennemi, regardant par-dessus la rivière ou épiant au delà d'une limite d'État. Quand on livre une guerre, on s'imaginerait pas que l'adversaire mène ses troupes à quinze cents kilomètres de la ligne de front : on sait où elles sont ; on sait qu'il veut se battre aussi.

« Huta... Huta ! »

Je renversai mon verre en regardant méchamment la fille, qui paraît apurée.

— Venez-vous d'étranger ? vociférai-je.

Non ! Ce n'était pas elle... C'était l'étrangement de Tête de raگوی.

Tête de raگوی : Marvin T. Roebuck, de son vrai nom. Un métre soixante-quinze de haut, le teint foncé, le regard hagle, parlant avec l'accent du Centre, bien qu'il vint de Californie.

Je bondis de ma chaise et rugis : — Roebuck ! Où diable es-tu ?

Le silence s'abaissa tout à coup sur le bar. Seul le pick-up continuait sa rengaine.

— Je sais que tu es toi ! criaï-je. Sois ! Espère du pou, je t'ai dit que je t'ai aurais à pour m'avoir traité de menteur le jour que Wally fumait en cachette !

Silence ! Tout le monde me regardait.

Enfin, la porte du lavabo des hommes s'ouvrit, et il parla.

Il paraissait minable, les yeux tout rouges et la chevelure tombant en désordre.

Le pauvre type ne dépasserait pas ses vingt-neuf ans...

Il parla :

— Toi, valeur de rats, je l'appréhenderai à essayer de me « donner » hors de mon gîte !

Il tenait un couteau. Je ne m'en souciais pas, bien que j'étais les mains stupidement vides. Mais là n'était pas la question. Je saisis une bouteille de bière sur la table voisine et la fracassai contre le dos

d'une chaise. Loin constituant une arme excellente que j'avais perdue utilisée.

Je fonçai sur mon ennemi, qui venait également vers moi en chancelant, paraissant faible et désespéré, bredouillant et furieux... Je l'entendais mal parce que je parlais aussi.

Personne n'essaya de nous arrêter. Quelqu'un sortit, et je m'imaginai que c'était pour appeler la police, mais il n'en était rien. Du reste, dès que je m'occupai de Tête de raگوی, je ne me souciais plus des agents.

Je visai au visage. Mais il m'atteignit le premier. Je sentis le coude glisser au long de mon bras gauche. Je m'éprouvai aucune douleur ; seulement une sorte de petite piqûre à laquelle je ne pris pas garde.

Je frappai le Californien en pleine face. La bouteille pénétra profondément dans une de ses joues et forma comme une bouillie grise et blanche. Puis le sang se mit à couler. Roebuck cria. Oh, ce cri ! Je n'en ai jamais entendu de pareil ; c'était ce que je désirais le plus au monde !

Je donnai un coup de pied au gars, qui recula en chancelant, et tomba.

Je bondis sur lui avec ma bouteille, mais j'évitai soigneusement le cou et la gorge pour que ce ne soit pas trop rapide. Je le « travaillai » au visage.

Je sentis son couteau m'atteindre deux fois encore, puis...

Quand je me réveillai, le docteur Santly se tenait près de moi, avec une aiguille hypodermique qu'il venait d'ôter de mon bras. Quatre infirmiers me maintenaient. J'étais trempé de sueur. Pendant une minute, je me demandai où j'étais.

J'éprouvais une horrible sensation de nausée, comme si le bar, le combat et le monde entier se dissolvaient en fumée autour de moi.

Puis je compris, et ce fut presque pire.

Le docteur Santly, s'efforçant de conserver son expression amicale et détachée, déclara :

— Vous allez beaucoup mieux, Byron, mon garçon ! Beaucoup mieux !

Je ne répondis pas.

— Vous avez réglé toute votre affaire en deux heures et huit minutes. Rappelez-vous la première fois ; vous avez mis seize heures à tuer le capitaine Van Wyck. Qui était-ce, cette fois-ci ?

— Tête de raگوی.

— Tête de raگوی ?.. Ah ! vous voulez dire Roebuck ! Il est leste de se comporter aussi bien que vous. Il ne peut pas parcourir un cycle en moins de cinq heures Et, chose singulière, c'est habituellement vous qu'il... Je ferais mieux de ne pas dire cela. À quel bon établir un contre-examen quand tous vos pores sont à vif, pour ainsi dire ?

Le médecin me sourit, mais je le sentais tourmenté. Je m'assis, en demandant :

— Personne n'a une cigarette ?

— Johnson, donnez-lui une cigarette, ordonna le docteur à l'infirmier qui se tenait auprès de mon pied droit. Du reste, vous méritez bien cette cigarette, Byron, car vous vous comportez splendidement !.. Nous vous calmerons en moins d'une heure, d'ici la fin de la semaine. C'est un progrès merveilleux ! Ensuite nous pourrions travailler au niveau de la conscience. Vous allez extrêmement bien, que vous le sachiez ou non. Dans six mois — disons huit mois, parce que j'aime compter largement — nous vous sortirons d'ici ! Vous serez le premier de votre équipage à être libéré, le savez-vous ?

— C'est épouvantable ! Les autres ne sont pas si avancés ?

— Non ; particulièrement le docteur Gilvey. L'élimination des pensées le laisse dans un état terrible. Je me tourmente beaucoup à son sujet.

— C'est épouvantable ! répétait-je.

Cette fois, je le pensais. Santly me regarda rêveusement, mais il se contenta de dire aux infirmiers :

— Aidez-le à se lever.

Il me fut pénible de me tenir debout. Je dus me cramponner une minute à la barre entourant la table. Puis, je récitai mon petit discours.

— Docteur Santly, je veux vous exprimer encore toute ma gratitude. Je me résignais à passer le reste de ma vie confiné dans une partie du pays, de la même façon

que mes camarades. Mais c'est beaucoup mieux ainsi..

Le psychiatre tira un stylo et inscrivit une note sur une fiche. Je ne pouvais pas la lire, mais il semblait satisfait.

— Vous y avez droit, Byron, déclara-t-il. Il m'est agréable de faire cela pour vous..

Il lança un regard complice aux infirmiers, et leur dit :

— Vous savez l'importance que je donne à ce traitement. C'est une nouvelle étape triomphale vers une réhabilitation psychique. Nos héros du voyage spatial n'ont-ils pas droit à la liberté quand ils reviennent chez eux, sur Terre ?

— Exactement ! Ils je en essayant mon voyage en sautoir avec ma machine.

— Ainsi nous obtenons la suppression du système des résidences désignées. Nous ne pouvons pas éviter les haines engendrées et

attisées par l'enfermement du voyage spatial. Mais si, par quelques éliminations de pensées, nous vous aidons, Byron, ainsi que vos compagnons de fusée, à vous délivrer des tendances nocives, ce n'est pas payer un prix trop élevé, je pense. On peut prévoir le temps où vous serez capable de vous mêler à vos anciens compagnons de l'Espace, libre et à l'aise, sans aucune restriction. C'est un point à envisager, n'est-ce pas ?

— En effet, j'imagine très bien cela ! Et je sais exactement ce que je ferai la première fois que j'en rencontrerai un « sans aucune contrainte », comme vous dites.

C'était vrai. Seulement je ne me contenterais pas d'une bouteille à bière cassée. Je ramènerais des idées beaucoup plus ingénieuses que cela..

FIN

SAVIEZ-VOUS QUE...

...on serait arrivé au traitement par séroser les effets redoutables du stress ?

Lors du congrès des Sociétés de Biologie Expérimentale, qui vient d'avoir lieu à Chicago, les biochimistes ont présenté des résultats démontrant que les effets du stress 90 pourcent liés constitutionnellement aux individus par des injections de sérum combinées avec l'absorption de chlorure d'ammonium par voie buccale.

Ce double traitement aurait pour action d'augmenter l'absorption de l'un des déchets les plus dangereux des expériences atomiques expérimentales, dont le terrible particularité, on le sait, est de se lier dans les os ; spécialement dans le squelette des points osseux, où l'on en dénote des traces de plus en plus fortes, à la grande inquiétude des savants.

L'ère CHICHA

PAR

JOHN BOLAND

La tranquillité, très peu de travail, nourriture et boissons abondantes, c'était tout ce que j'aimais dans la vie, et je l'avais à Hornwell. Je regrette vraiment cette situation. Ils m'ont tous supplié de rester, mais c'était sans avenir pour moi.

Mon nom est Broadbrace : docteur William Broadbrace. J'occupais le poste de chef médical à la Fondation de recherche Hornwell, où je veillais à la santé et au bien-être de cinq cent quarante-sept savants, hommes et femmes. Six assistants effectuaient sous mes ordres le besogne routinier.

L'établissement tournait rond. J'étais heureux. Je m'étais fait deux amis : le directeur de la Fondation, Gilbert Smith, et le chef d'un laboratoire, Harry Summer-ton. Tous les trois célibataires, nous passions ensemble la plupart de nos soirées.

Harry était de beaucoup notre aimé et le plus impétueux. Il émettait son opinion sur tout, qu'il connaît ou non le sujet.

Gil était complètement différent. Haut de 1 m. 80, mince, visage étroit et verres épais, on peut le

Illustration de BOWMAN

définir par le terme de « sorcier scientifique ».

Malheureusement, il possédait une nature terriblement sensible à la souffrance des créatures vivantes ; à tel point qu'il lui arriva de libérer une mouche captive dans une toile d'araignée et de passer ensuite une nuit blanche à se demander si l'araignée n'était pas morte de faim par sa faute !

COMME de bonne heure, Gil avait été élevé par deux tantes ocellibataires, qu'il chérissait tendrement. Après son départ, les vieilles filles avaient vendu leur maison commune, à la suite d'un désaccord au sujet de leurs compagnons favoris. Tant Margeot possédait un chien, et tante Claire un chat ; les deux animaux se battirent et ce fut la rupture. Chacune s'installa dans une maisonnette, à des kilomètres de distance. Gil leur consacrait chaque mois une de ses journées de congé.

Une nuit, le téléphone me réveilla. C'était Gilbert, complètement affolé. Il revenait de chez tante Claire, dont le chat venait de mourir. Gil s'en affligeait autant que la vieille demoiselle.

Une quinzaine plus tard, le drame recommença avec la disparition du chien chéri de tante Margeot.

Mon ami me donna bien du souci. Il ne dormait plus ; se tourmentait pour ses tantes. Et le travail restait en panne.

Je m'efforçais de le raisonner : — Bon sang, mon vieux ! Essaie

de garder le sens de la mesure. Ces animaux ne sont pas immortels. Si les gens veulent des compagnons qui leur survivent, qu'ils choisissent des éléphants, des perroquets ou des corpes !..

Harry soutenait mes arguments sans aucun résultat.

— Rien ne remplace les chiens ou les chats ! s'obstina à soupiner Gilbert.

— Alors, invente quelque chose qui les remplace et qui résiste des années et des années ! m'échamailai-je imprudemment.

Pour la première fois depuis des jours, Gil se dérida :

— Par les atomes, toubib, ce n'est pas une mauvaise idée ! Bien sûr, pourquoi pas ? Une espèce nouvelle d'animaux familiers...

— Gilbert, tu ne feras pas ça ! s'indigna Harry. Des machines, oui : le plus possible, et des meilleures. Mais pas un être vivant. C'est outrager la nature !

Quel qu'il en soit, Gil s'accorde aucune attention aux objections de notre ami. Il ruminait un étrange projet...

Dès le lendemain, Gil reprit son travail, et la Fondation retrouva sa pleine activité.

Je ne vis plus beaucoup Gil ni Harry durant quelques mois.

Puis, un soir, Gil m'appela au téléphone pour me demander de le rejoindre chez lui. Il m'attendait sur son porche, et m'introduisit tout de suite à l'intérieur.

— Que penses-tu de ça ? demandai-je triomphalement en dési-

gnant une boule de fourrure d'une quarantaine de centimètres de diamètre posée au milieu de la carpe.

— Qu'est-ce que ça représente ? demandai-je prudemment.

— C'est un « chicha » C.H.I., pour chien, C.H.A., pour chat. Il rassemble leurs meilleures qualités.

On eût dit un ballon de football recouvert d'une fourrure épaisse, luisante, brun foncé, de cinq centimètres de long environ.

— Très intéressant !.. Mais quel en est l'usage ?

— C'est un compagnon familier, remarquablement robuste, bâti pour vivre aussi longtemps, et même plus longtemps qu'un être humain.

Je contemplais la créature avec incrédulité.

— Attends ! Je vais te faire une démonstration. Ici, Pirafe ! Allons, mon garçon ! appelle Gil en faisant claquer ses doigts.

Le chicha s'éleva, puis se dirigea vers lui, ses longs poils agitant pour le propulser à la manière d'une chenille. Quand il fut à une dizaine de centimètres des pieds de son maître, l'animal s'arrêta, se roula de nouveau en boule et aboya.

Gil m'expliqua que Pirafe fonctionnait selon un système de cellules photo-électriques sensibles aux odeurs et aux sons, et se déplaçant suivant les vibrations de sa voix. Le chicha enregistrerait les paroles de son maître, puis un calculateur interne interpréterait les

sons recueillis et les transformait en action. L'automate était d'obédience strictement personnelle.

Toutes les réactions nécessaires étaient préétablies à l'intérieur au moyen d'impulsions électriques.

L'ensemble me parut un jouet ingénu, mais rien de plus.

— Non, Gil, déclarai-je, cet objet ne deviendra jamais populaire ! En tout cas, pas comme animal familier.

Le chicha fit un léger mouvement dans ma direction et grogna.

— Il sent que tu ne l'aimes pas, fit Gil en riant.

Je ne me tenais pas pour battu :

— D'abord, ces bestioles seront tout de suite dégoûtantes, à rouler dans la boue, ou s'imprègnant, avec toute cette fourrure.

J'aurais dû prévoir que Gil avait éliminé une telle objection. Il avait doté son œuvre d'une unité interne de repulsion électronique à la saleté et à l'humidité. Or qu'il évoluât, le chicha restait toujours propre et sec.

— Carence-le, me proposait-il. N'est-ce pas agréable ?

Je posai ma main sur le poil brun. Le contact était chaud et soyeux comme celui du satin. Le chicha se mit à ronronner, ce qui me procura une délicieuse sensation. Je convins enfin que Gil avait peut-être raison.

— Tu parles ! Mes tantes en raffoleraient. Seulement, il va falloir que je leur en fabrique un autre... Viens, Pirafe ! Allons te montrer à l'oncle Harry.

Harry travaillait encore dans le laboratoire du bloc B. Il nous accueillit sans chaleur, mais il ne pouvait guère protester : après tout, Gil est le patron.

Les tours de chacha ne l'impressionneront guère. Mais, juste au moment où Gil achevait sa démonstration, une souris s'élança sur le parquet de la pièce. En un clin d'œil, Pirote la rejoignit et se roula sur elle. Quand nous le ramassâmes, il n'y avait plus trace de bestiole.

— Il l'a assimilé, explique Gil. Le chicha absorbe ainsi sa nourriture, paraît-il. Système bien supérieur au processus digestif ordinaire, assure l'inventeur.

Naturellement, la nouvelle se répandit vite, et Gil dut abandonner son premier spécimen à la curiosité des membres de la Fondation, tandis qu'il en fabriquait deux autres pour ses tantes. Il s'était passablement toqué de Pirote et décida de le garder pour lui. Quant aux femmes, elles le considéraient autant que s'il eût été un bébé.

Ce fut alors que tous les plans et rapports d'Harry disparurent de son laboratoire. Le service de sécurité appela Scotland Yard ; notre vie, à tous, en fut empoisonnée.

On ne retrouva pas, pour autant, les documents.

L'inspecteur chef Bailton, chargé des investigations, m'interrogea une douzaine de fois, mais je savais d'avance qu'il ne résoudreait pas le problème, parce qu'il passait cinq minutes à poser des questions et

une heure à jouer avec Pirote.

Il admit enfin son impuissance. Avant de quitter Hornwell, il invita Gil à fabriquer d'autres chichas.

— Avec ces créatures patrouillant dans la place, il ne se faufilera pas même une souris, affirma le détective. Vous serez aussi bien gardés que la Banque d'Angleterre!

Après réflexion, Gil lâcha six chichas dans le chemin de ronde qui cerne la Fondation. Tout le monde dormit de nouveau tranquille, sauf lorsqu'une bagarre éclata entre les sentinelles improvisées.

D'après le bruit, on pouvait penser que la fin du monde arrivait, mais, quand nous rejoignîmes les adversaires, croyant les trouver en pièces, il ne leur manquait même pas un poil.

Pourtant, Gil était bouleversé par l'incident. Il se retint dehors, en pyjama et robe de chambre, alors que chacun avait regagné son lit, à l'exception des gardes et des chichas qui reprenaient leur ronde.

— J'ai construit ces mécanismes pour qu'ils répondent seulement à certaines impulsions, me déclara Gil. Ils contiennent en « mémoire » les informations suffisantes pour obéir aux ordres qu'on leur donne et réagir dans des circonstances définies. Mais, sur ma vie, je ne vois pas comment ils peuvent se dresser ainsi l'un contre l'autre.

Il fallut établir un rapport officiel du combat. Le gars de Scotland Yard revint pour s'assurer qu'il ne correspondait pas à une tentative d'intrusion de l'extérieur. Il n'en



L'animal qu'avait créé Gilbert Smith ressemblait à un football... cette...

était rien, naturellement, mais le détective voulait déceler un point: les chichas pouvaient-ils haïr un homme à la course ?...

Un des plus jeunes d'entre nous, très bon coureur, se proposa pour l'expérience. Il se cacha après avoir parcouru tous les bâtiments; puis Gil licha *Pirate* sur ses traces. Le chicha suivit, sans une erreur, la piste du « criminel » et le délogea enfin de l'appentis où il s'était réfugié. Le jeune homme s'élança à toute vitesse, mais *Pirate* le rejoignit sans peine, se jeta dans ses pieds pour le faire trébucher et, quand il fut à terre, se campa devant lui en grondant. Démonstration concluante.

Le repas du chicha. L'opération était simple. L'animal se posait sur sa nourriture à la manière d'une poule couveuse s'installant sur ses œufs, et, lorsqu'il s'en allait, il ne laissait plus trace de poison, de viande, ou même de papier. Le lait disparaissait de la même manière.

— Si nous pouvions doter chacun de nos agents d'un tel adjoint, je crois qu'on réduirait le crime de moitié, soupira gravement le policier.

Gil promit d'y réfléchir. Pendant quelques jours, nous eûmes la paix. Tout le monde reprit le courant avec ardeur. *Pirate* fut encore plus choyé qu'avant. Harry lui-même se prenait d'affection pour lui, bien qu'il le chassât souvent de son laboratoire, où il venait se faire

dorloter par les jeunes laborantines.

Parfois, aussi, il se mêlait à ses congénères sentinelles, et patrouillait en leur compagnie. Mais cette promiscuité ne semblait pas convenir à sa santé. Sa robe se ternissait de jour en jour, ses mouvements se ralentissaient. Il ne vint à peiner pour gagner ses maîtresses de nourriture. Non que son appétit fut effaibli: au contraire, il mangeait davantage.

Gil commençait à s'inquiéter, et je cherchais à le convaincre qu'il ne s'agissait que d'un trouble passager. Mais deux des chichas de surveillance tombèrent dans le même malade. Gil en perdit de nouveau le sommeil. Je recourus à l'autorité:

— Bon sang, mon vieux, pense encore que les souffrances humaines t'empêchent de dormir! Mais celles des chichas!... Tu vas prendre un jour de congé et faire un tour chez une ou les toutes pour te changer les idées.

Gil partit. Mais il ne revint pas; du moins, pas tout de suite. Ce fut l'effollement. Les services de sécurité enquêtés sur son déplacement, et commencèrent par découvrir que la villa de la tante chez laquelle il se rendait était vide et à vendre. Puis on apprit que l'autre tante avait déménagé aussi. Nous étions sur le point d'appeler la police et les agents du contre-espionnage quand la petite voiture de sport de Gil parut à Thornton.

Finalement, il ne s'agissait que

d'une stupide erreur: les deux petites filles s'étaient réconciliées depuis qu'elles possédaient chacune un chicha, et elles avaient acheté une plus grande maison pour y vivre ensemble. Gil avait simplement oublié de nous en avertir.

Tout allant de mal en pis à la fondation.

Je savais bien que, finalement, Londres en ferait retomber la responsabilité sur moi. Aussi, je décidai d'éliminer ces chichas qui ne nous causaient que des ennuis. Naturellement, cela s'allia pas sans une vive discussion avec Gil, mais je finis par le convaincre de la nécessité d'une telle mesure, et je donnai l'ordre de capturer tous les chichas pour les endormir.

Tout d'abord, ils obéirent docilement à notre appel. Mais, quand ils se virent endormis, ils parurent comprendre ce que nous leur réservions et ils s'échappèrent: diaboliquement. Ils se retirèrent à une extrémité de la pièce, puis se lancèrent à toute vitesse sur le mur opposé, qu'ils franchissaient à la façon d'un boulet de canon.

Comme ils roulaient ainsi loin de leur prison temporaire, un nouvel incident me fit prévoir que notre tâche offrirait plus de difficultés que je ne l'avais pensé.

L'un des chichas glissa sous un bidouzeau manœuvrant pour dégager le terrain en vue de l'agrandissement des laboratoires. La bête de fourrure fut aplatie comme une crêpe. Mais elle se redressa en quelques secondes et s'éloigna gaiement,

sans même un poil déplacé, en aboyant vers nous avec une certaine ironie.

Je donnai au garde qui se tenait près de moi l'ordre de tirer.

— Cela ne me plaît guère, me déclara-t-il. Mais je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen. Dem-nage! Je les annule bien...

Il déchargea une rafale de sa mitrailleuse sur un chicha qui se tenait à une trentaine de mètres de nous. Les balles l'atteignirent de plein fouet et le projetèrent en arrière, à quelques mètres. Alors, aboyant follement, il prit sa course, malgré les projectiles qui le harcelaient.

Gil me fournit l'explication de ce nouvel échec. Dans la formule de constitution de ses créatures, il avait incorporé une mixture se reconstituant automatiquement, dans le genre du produit utilisé pour les réservoirs à carburant des avions militaires. Chaque trou percé dans un chicha se colmatait automatiquement.

Je recourus à un autre procédé. Je fis creuser par le bulldozer un grand trou au fond duquel nous disposâmes de la nourriture. Quand les chichas affamés descendraient dans la fosse, nous en profitions pour la remplir d'eau. Magnifique programme! J'ignorais seulement que les chichas étaient insubmersibles!...

Je rentrai chez moi pour réfléchir. Les femmes commençaient à s'indigner de ce qu'elles appelaient ma cruauté. Je devais agir vite.

J'en étais à mon second paquet de cigarettes quand Gai me fit demander. Transformat, rayonnant de joie, il m'introduisit dans la petite cour derrière son pavillon, jusqu'à la rage de Pirote.

— Que penses-tu de ça ? me demanda-t-il.

Son favori, le poli de nouveau instant, roulait à une allure vertigineuse autour de trois minuscules chichas.

— Quel ? Tu m'avais caché qu'il s'agissait d'un mécanisme de cette nature.

— Je te jure que je ne comprends pas plus que toi.

Nous retournâmes la question un bon moment avant de découvrir la solution probable : l'expérience d'Harry dans le bloc B.

Pirale y était toujours fourré, et Harry avait perdu ses notes et ses plans sur une machine capable de penser et de se reproduire par elle-même. Supposons que Pirote se soit envolé sur les documents et les ait absorbés. Ainsi s'expliquerait le camouflage.

Et j'aurais de détruire la race, alors qu'elle était en pleine prolifération !

Toutes les femmes s'extasiaient sur les chichas qui naissaient chaque jour.

Le travail de la Fondation repart de plus belle, agrémenté par le charme des chichas, auxquels je témoignais par vœux une sorte de gratitude.

Puis, le gouvernement décida d'envoyer des licences pour la possession des nouvelles créatures. Les

propriétaires devaient payer désormais une taxe annuelle pour tout chicha âgé de plus de six mois. La première échéance tombe en janvier prochain.

Sans cette mesure, je n'aurais jamais abandonné la Fondation Horawell. Mais je ne suis pas assez fou pour y rester, désormais. J'ai envoyé ma démission, et je m'embarque dans un mois pour la Nouvelle-Zélande.

Pourquoi ?

Parce que la Grande-Bretagne est ruinée. Quand arrivera le 1^{er} janvier, des milliers de gens chasseront les chichas de leur maison pour ne pas avoir à payer l'impôt. Comme il n'existe pas de foyer pour les recueillir, ils se répandront dans la campagne, où ils se multiplieront rapidement et décoreront tout.

Je ne suis pas mathématicien, mais je peux multiplier deux par deux, quatre par quatre, seize par seize. Or, comme les chichas sont indestructibles, combien faudra-t-il de temps pour que la Grande-Bretagne soit submergée par ces créatures ? Selon mes calculs, il suffira d'une période étonnamment brève.

C'est pourquoi je pars : loin ; à vingt mille kilomètres, où je pourrai vivre en paix sans être noyé dans un océan de chichas.

La Nouvelle-Zélande est l'endroit rêvé pour moi : c'est aux antipodes.

Un seul point m'inquiète : jusqu'où peut nager un chicha ?...

FIN

En vente partout

50 francs ● CHAQUE VENDREDI

DETECTIVE

LES GRANDES ENQUÊTES DE
SES ENVYDÉS SPÉCIAUX SUR
LES PRINCIPAUX FAITS DIVERS

- * SES GRANDES ENQUÊTES SOCIALES,
- * SON GRAND ROMAN INEDIT,
- * SA CRITIQUE des ROMANS POLICIERS,
- * SA CÉLÈBRE RUBRIQUE

« Les secrets du monde »

- * SES ECHOS DU PALAIS,
- * SA PAGE HUMOUR,
- * SON « CARNET DE LA SEMAINE »
etc...

RADAR

est toujours là !



*tous les
mercredis*